


B. Winthrop.
1870.





CHARLES-ALBERT DEMOUSTIER,
homme de Lettres,
Né à Villers-Cotteretz, le 13 mars 1761.

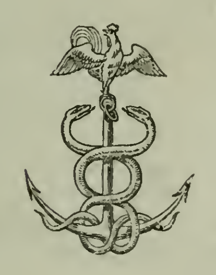
Peint par J. Ducreux. *Gravé par C. E. Gaucher.*

R
D

LETTRES
À ÉMILIE
SUR
LA MYTHOLOGIE

PAR
C. A. DEMOUSTIER.

PREMIERE PARTIE.



A PARIS,
CHEZ ANT. AUG. RENOUARD.
M. DCCC IX.

AVIS DU LIBRAIRE.

Les *Lettres à Émilie* ont eu, et ont maintenant encore, un de ces succès exrtaordinaires qu'il n'est donné qu'à très peu d'ouvrages d'obtenir; elles ont fait à juste titre la réputation de leur auteur, et ce succès n'est point une marque de mauvais goût, quoi qu'en aient pu dire quelques critiques trop difficiles. On les accueille comme un ouvrage aimable, dont les agréments font oublier les défauts; et si l'on y rencontre quelques allusions un peu forcées, quelques détails que pourroit réprouver un goût sévere, on se sent disposé à tout pardonner en faveur du ton d'amabilité qui fait le charme de ce livre, et qui est si bien dans le caractere de la jeunesse françoise. Sans doute ce n'est pas une lecture pour les savants de profession; et ceux qui, pour pénétrer dans le dédale mythologique, se sont aidés des secours qu'offre l'étude des anciens mythologues, n'auront rien à apprendre dans les Lettres de *Demoustier;* aussi n'a-t-il jamais eu la prétention d'instruire les doctes : ceux pour qui il a écrit, les jeunes gens, les dames sur-tout, trouvent dans ses Lettres une instruction amusante et facile, que la plupart d'entre eux n'iroient point chercher dans les dictionnaires de la fable, et moins encore dans d'autres ouvrages d'une physionomie plus scientifique.

On a dit que *Demoustier* avoit adopté un mauvais genre. Ces sortes d'arrêts littéraires, plus faciles à prononcer qu'à motiver, sont très commodes pour la critique; au reste, que le genre soit bon ou mauvais, on ne peut disconvenir qu'il n'en ait tiré le parti le plus heureux, et qu'il n'ait trouvé la meilleure maniere de présenter et de décrire les folies et les fictions mytholo-

giques, pour lesquelles il n'avoit pas à conserver cette sorte de respect dont Ovide ne pouvoit se dispenser entièrement dans ses Métamorphoses.

Ainsi qu'il arrive à tout ouvrage original, et d'un mérite qui lui est propre, ce livre a eu des imitateurs, dont les uns sont restés secs et froids, tandis que les autres ont copié ses défauts et outré sa maniere, sans avoir aucunement rencontré sa facilité et ses graces.

L'un d'eux a cru pouvoir, même du vivant de l'auteur, suppléer certains sujets qu'il avoit négligés ou peut-être écartés à dessein; et les Lettres interpolées en 1800, dans une contrefaction des *Lettres à Émilie*, imprimée à Brunswick, forment un étrange contraste avec le reste de l'ouvrage. Veut-on plaisanter, on ne sait pas s'arrêter où l'exigeroient le goût et la décence; la louange n'y a rien de ce ton gracieux, de cette adresse délicate qui seule peut la faire supporter. *Demoustier* ayant, en 1801, ajouté à la seconde Partie une Lettre sur Phaéton, sujet traité simultanément dans l'édition gallo-teutone, la comparaison des deux Lettres fit d'autant mieux ressortir sa supériorité sur son continuateur, qui cependant étoit un François instruit, homme d'un esprit fin et délié, et se croyant peut-être fort au-dessus de son modele.

Demoustier ne se dissimuloit point les défauts de son ouvrage; il se proposoit même de refondre les deux dernieres Parties, qui sont à la vérité les plus foibles. Une mort douloureuse et prématurée l'empêcha de réaliser ce projet, qu'il eût peut-être même eu le temps d'exécuter, si, par la plus étrange bizarrerie et le plus faux de tous les calculs, le libraire qui, vers 1800, acheta de lui la propriété de tout l'ouvrage, ne lui eût, par un traité formel, interdit la faculté de faire, pour les éditions de

1801, aucunes corrections ni aucuns changements aux cinquieme et sixieme Parties, et cela de peur de nuire au débit d'une premiere édition, dont il restoit encore des exemplaires.

Le succès de ce Livre a, comme on peut le croire, éveillé la cupidité de plus d'un contrefacteur. Aussi, lorsqu'en 1801 j'en devins propriétaire, je pensai que le meilleur moyen de satisfaire le public et d'en être moi-même satisfait, et sur-tout de mettre en défaut le brigandage bibliopolique, étoit de donner des éditions très bien exécutées, et cependant d'un prix modique.

Les deux éditions in-18 que j'ai imprimées en 1803 et et 1804, après avoir épuisé celle du même format qu'en 1801 j'avois achetée de M. *Patris* avec l'in-8 du même ouvrage, sont en très beaux caracteres, sur bon papier, et chacune avec des améliorations successives dans tous les détails qui pouvoient n'être point du domaine exclusif de l'auteur.

Ces deux éditions contenoient toujours les mêmes estampes qui m'avoient été vendues toutes faites; mais comme un ouvrage aussi agréable méritoit de paroître avec toute l'élégance dont les arts réunis de la typographie, du dessin et de la gravure sont susceptibles, j'ai cru devoir préparer, pour cette nouvelle réimpression, 36 autres estampes, aux dessins desquelles M. *Moreau le jeune* a bien voulu employer son inimitable talent. Ces charmantes compositions ont été confiées aux graveurs les plus capables de les bien rendre, et les dames nous sauront sans doute quelque gré d'avoir tout fait pour élever ce petit monument aux Graces.

Deux éditions également soignées sont publiées en même temps : l'une de format *in-octavo*, imprimée par

M. *Didot l'aîné;* l'autre in-18, par M. *Crapelet.* Le papier des deux éditions est le même, et d'une beauté qu'il est superflu de faire remarquer. Il a aussi le mérite d'être suffisamment collé; et les exemplaires sur papier vélin joignent à l'éclat du plus grand luxe, la solidité qu'on cherche inutilement dans trop de livres modernes imprimés sur cette sorte de papier.

L'in-8, avec 36 gravures de *Moreau le jeune*, et le portrait, est de 25 fr. les 6 vol. brochés.

Le même, sur papier satiné, 27 fr.

In-8, pap. vélin satiné, 50 fr.

— Avec les figures avant la lettre, 66 fr.

In-18, avec les mêmes gravures, 6 vol. br. 15 fr.

In-12, papier fin satiné, 6 vol. br. 21 fr.

In-12, pap. vélin satiné, 30 fr.

La même édit. in-18, avec les 37 anciennes gravures, restera à 7 fr. 50 c., prix de l'édition qui vient d'être épuisée.

Quoique publiées le premier septembre 1808, ces deux éditions portent la date de 1809, afin qu'il ne puisse y avoir aucune cause, aucun prétexte de les confondre avec une méprisable contrefaction in-18 qui vient d'être faite dans le Midi de la France, sous mon nom, et avec la date de 1808. Les exemplaires de cette contrefaction, comme de toute autre, seront par moi saisis par-tout où je les trouverai.

Les 36 nouvelles figures formant une collection d'estampes mythologiques dont l'intérêt n'est point du tout restreint au seul ouvrage de *Demoustier*, et pouvant d'ailleurs convenir aux amateurs pour être ajoutées aux précédentes éditions, elles se vendront sans le texte au prix de 18 fr. l'in-8, et 10 fr. l'in-18.

Ant. Aug. Renouard.

NOTICE

Sur la vie et les ouvrages de Charles-Albert Demoustier *par* F. Fayolle.

Dans cette Notice sur Charles-Albert Demoustier, je ne rappelerai que les principaux titres de sa réputation, et quelques traits de son caractere; on l'y verra, comme homme et comme écrivain, avouer, dans le desir de plaire, le besoin d'être aimé.

A l'exemple de nos poëtes les plus aimables, Demoustier semble avoir consacré sa muse au sexe qui l'inspira toujours. Depuis que Fontenelle a mis le compas dans la main des Graces, la lyre ne doit résonner que pour elles.

Demoustier fit pour la mythologie à-peu-près ce que Fontenelle avoit fait pour l'astronomie. Les *Mondes* et les *Lettres à Émilie* sont des ouvrages agréables, où la science et la fable ont été mises à la portée des femmes. Fontenelle alla chercher, hors de son

sujet, les fleurs qui pouvoient en égayer l'austérité; Demoustier n'avoit qu'à choisir avec goût celles qui abondent dans le sien, et son économie devenoit elle-même sa richesse.

Avec quel art il sut s'approprier le cadre ingénieux des *Lettres à Émilie*, qui jusque-là n'avoit servi que pour de petits ouvrages en prose mêlée de vers! Chapelle et Bachaumont avoient eu pour imitateurs en ce genre, La Fontaine, Gresset, Desmahis, et Voltaire dans son Temple du Goût. Il restoit encore à employer ce cadre en grand, et à le modifier d'après la nature d'un sujet instructif ou agréable; c'est ce que fit Demoustier dans ses *Lettres sur la Mythologie.*

Cet écrivain, en réfléchissant sur l'espece d'ouvrage qui convient le mieux aux femmes, s'apperçut que la mythologie, faite pour les intéresser davantage, demeuroit pour elles comme ensevelie dans les dictionnaires et les livres d'érudition. Il importoit, avant tout, de répandre la lumiere sur les parties de la fable qui étoient un chaos, même pour les gens de lettres. Demoustier l'entreprit avec

succès ; et ce qui dut coûter le moins à son talent, ce fut de peindre avec séduction ces temps heureux où l'amour avoit un culte; et la beauté, des autels.

Ces lettres charmantes sur la mythologie sont un des ouvrages modernes où l'esprit et l'imagination de détail ont été le plus prodigués. On ne se lasse pas de les relire ; elles plaisent toujours, par une foule d'apperçus fins et ingénieux, par une philosophie aimable, et par un art délicat de manier la louange. Demoustier sembloit né sur-tout pour le madrigal ; son esprit fut toujours épuré par son cœur, et l'auteur de tant de jolis madrigaux ne s'est pas permis une seule épigramme ; il auroit pu dire, comme l'auteur de Rhadamiste,

Aucun fiel n'a jamais empoisonné ma plume.

On doit louer Demoustier de s'être toujours écarté des querelles littéraires, et plaindre, plutôt que blâmer, les gens de lettres qui repoussent les traits de la satire et de l'envie : plus l'écrivain est sensible, plus il est irritable. Comme on l'a remarqué, la

nature tonne à l'oreille de l'homme de lettres, et bourdonne à celle de l'homme du monde.

Supposez plus de naturel et d'abandon dans le style des *Lettres à Émilie*, et vous les croirez écrites par une femme sensible et spirituelle. L'art que Demoustier a su y répandre décele la touche d'un sexe qui doit plus au travail de l'esprit, de même que l'autre doit plus à l'épanchement du cœur.

En s'adressant à Émilie, Demoustier veut plaire à toutes les femmes qui le liront : il sait que pour elles rien de flatteur ou d'agréable n'est perdu; et tous les détails de la mythologie se rajeunissent sous ses mains, par de fines allusions à nos mœurs et à nos manieres.

Après avoir si bien fait parler l'homme aimable dans les *Lettres à Émilie sur la mythologie*, il le mit en action dans la comédie du *Conciliateur*. L'auteur de la piece fut le seul qui ne reconnut pas son portrait dans ces vers que Mondor adresse à Melcourt.

Au fond de votre cœur le sentiment s'épure;
Son langage est toujours celui de la nature.

Votre esprit naturel orne la vérité,
Mais sans la déguiser voile sa nudité:
Sans jamais s'abaisser noblement il se plie,
Pour se mettre au niveau de ceux qu'il concilie.
Moins vous voulez régner, plus vous faites la loi;
Chacun auprès de vous devient content de soi;
Enfin l'extérieur est toujours agréable,
Le cœur bon, l'esprit juste; et voilà l'homme aimable.

Ce caractere est justifié par les diverses situations dans lesquelles le Conciliateur est placé. Si un air de dissimulation se glisse dans ses paroles, la franchise éclate dans toutes ses actions. Qu'on se rappelle la scene où, après avoir concilié ses deux rivaux prêts à se battre, il offre lui-même de leur faire raison à tous deux d'après le cartel qu'il en a reçu. Qu'on se rappelle encore la maniere noble et franche dont il se fait connoître pour le neveu de Dorval, la chaleur avec laquelle il dit à Mondor, qui vient de recevoir la nouvelle du gain de son procès:

Vous avez à l'instant refusé le partage
Des droits que l'amitié prétendoit vous céder;
J'osai le proposer, j'ose le demander.

Un des plus beaux endroits du rôle de

Melcourt, est, sans contredit, celui où il tâche d'amener Mondor à un accommodement.

Afin d'anéantir ce malheureux procès,
Au lieu de partager vos droits, confondez-les.
Que ce terrein, sujet de guerres intestines,
Devienne un bien commun. Des deux routes voisines
Ne faites qu'un chemin; ces sentiers réunis
Demain s'appeleront *le chemin des amis.*
Il communiquera de sa terre à la vôtre:
Vous irez promener au-devant l'un de l'autre;
Chacun avec plaisir en fera la moitié,
Bien sûr d'y rencontrer, au milieu, l'amitié.
Vous nommerez ce lieu le rendez-vous des freres.
Là, dans vos derniers ans, bons amis, heureux peres,
Vous verserez souvent des pleurs de volupté;
Et vos enfants, témoins de votre intimité,
De vous, presque en naissant, apprenant comme on aime,
Chériront votre exemple, et s'aimeront de même.

La comédie du *Conciliateur* fut suivie de la comédie des *Femmes*, dont les détails piquants et le dialogue animé firent disparoître le défaut d'action. Ce dialogue est toutefois encore loin d'égaler celui de Palissot dans les *Courtisanes* et dans les *Philosophes*.

La comédie des *Femmes* abonde en vers saillants sur leur esprit et leur caractere. On a retenu sur-tout ces deux vers de Justine,

à la fin du premier acte, quand toutes les femmes sont parties, et que, restée seule, elle éteint les lumieres.

. . . . En sûreté du moins je me retire:
Je ne laisse après moi personne pour médire.

Demoustier avoit d'abord composé cette comédie en cinq actes; mais obligé de la réduire en trois, il ne regarda plus son tableau que comme une esquisse. Pour peindre fidèlement les défauts, les vertus, les ridicules, et les graces des femmes, il attendoit l'âge des souvenirs, cet âge où la raison n'est plus troublée par le cœur. Il va nous apprendre lui-même dans quelles dispositions il se trouvoit à l'égard de ses modeles, lorsqu'il en traça les portraits.

« Il y a dans mon adoration pour les fem-
« mes plus que de l'idolâtrie; leur idée seule
« produit sur mon cœur attristé l'impression
« que, par un temps sombre, produit l'image
« d'un beau jour; leur regard me pénetre,
« leur sourire m'enivre; leur voix me fait
« tressaillir. Mon ame errante circule autour
« de leurs charmes, et se perd avec volupté

« dans les plis de leurs vêtements et les ondes « de leur chevelure. Leurs yeux parlent-ils? « ma réponse les a prévenus; sont-ils muets? « je leur prête un langage pour le plaisir d'y « répondre. Je ne sais quel charme secret « me fait pressentir la présence d'une femme « aimable. Que cette onde est tiede et lim- « pide! une femme s'y est baignée; que de « fleurs sur ce gazon! une femme s'y est « endormie; que cet ombrage est mélanco- « lique! elle y rêve sans doute... Entendez- « vous ces accents mélodieux? c'est Philo- « mele... Non, c'est une femme: la voici; je « l'avois devinée. »

Demoustier doutoit que ce fussent là les dispositions requises pour peindre les femmes avec impartialité; aussi disoit-il: « Dans « un âge plus avancé, je ferai de leurs vertus « un drame, de leur esprit une comédie, et « de leurs défauts un roman. »

Les bornes que je me suis prescrites dans cette Notice ne me permettent pas de m'arrêter sur les autres ouvrages de Demoustier*.

---

* Voyez à ce sujet l'intéressante notice de Campenon,

Parmi ceux qu'il préparoit, je ne dois pas oublier des *Lettres à Émilie sur la Botanique*. Il s'étoit associé, pour la partie scientifique de son travail, une personne de ses amies, aussi habile dans la connoissance des objets d'histoire naturelle que dans l'art de les peindre*. Aidé d'un tel secours, il eût suivi sans doute quelques idées de J. J. Rousseau et sur-tout de Bernardin de Saint-Pierre pour rendre l'étude de la botanique plus utile et plus attrayante**. L'auteur des *Études*

---

sur Demoustier, insérée dans un des numéro de *la Décade*.

* Voici un quatrain adressé à cette dame qui peint supérieurement les fleurs :

> Vous avez dérobé le pinceau de Minerve,
> La nature elle-même enviroit vos couleurs :
> Sa main donne la vie aux fleurs,
> Et votre main la leur conserve.

** C'est sans doute aux charmantes descriptions du regne le plus aimable de la nature, semées dans les ouvrages de J. J. Rousseau et de Bernardin de Saint-Pierre, qu'est dû le goût de la botanique parmi nous. Les femmes sur-tout, ces fleurs du genre humain, graces aux touchantes analogies entrevues par ces écrivains enchanteurs,

de la Nature indique comment on pourroit trouver, dans les végétaux, un dictionnaire inépuisable de couleurs constantes, et comment on pourroit rapporter les formes végétales des autres parties du monde, à celles de notre pays qui nous sont les plus familieres.

Si les livres des botanistes s'embellissoient de comparaisons et d'expressions tirées du regne le plus aimable de la nature, leur langue, à laquelle on reproche de ne parler qu'à l'oreille, se feroit encore entendre aux yeux et à l'imagination.

Peu d'auteurs sont aussi aimables que leurs productions. Qui a vu Melcourt sur la scene, peut se faire une idée juste de ce qu'étoit Demoustier dans le monde. Toujours il savoit trouver l'occasion de dire quelque chose d'agréable; c'étoit autant l'à-propos de son cœur que de son esprit. Jamais il ne se permit le moindre trait de raillerie ou de

---

se sont trouvées presque en famille au milieu des plantes qu'elles ont cherché à connoître; et la botanique est devenue pour elles une mythologie végétale.

malignité : on sait combien l'épiderme poétique est sensible. La douceur du caractere de Demoustier n'étoit pas même aigrie par les blessures faites à son amour-propre : j'en donne pour exemple l'anecdote si connue de *la clef forée*.

Au talent de parler avec grace et avec esprit, il joignoit le talent si rare de causer, je veux dire d'écouter et de répondre ; secret qui s'étoit perdu depuis Fontenelle et le président Hénault. Assez riche de son propre fonds pour n'être jaloux de personne, il étoit le premier à faire sentir les saillies et les bons mots qu'il entendoit dans la conversation. Sa bienveillance naturelle engageoit à s'épancher. Comme La Motte, il avoit réservé dans sa tête un coin pour les opinions des autres.

Tel étoit Demoustier dans le monde ; mais avec ses amis, avec les gens de lettres, lorsque pour animer la conversation et en tirer quelque utilité, il discutoit des questions de morale ou de littérature, maniant tour-à-tour l'arme de la raison et de la plaisanterie, il avoit l'art d'amener tout doucement à ses

opinions. Tous sortoient de sa conversation contents de lui et d'eux-mêmes, c'est-à-dire très desireux de converser encore avec un homme aussi aimable.

Demoustier possédoit sur-tout cette maniere de causer avec les femmes, tant recommandée par Saint-Évremond.

« Le premier mérite auprès des femmes, « dit Saint-Évremond, est d'aimer; le second « est d'entrer dans la confidence de leurs in- « clinations; le troisieme, de faire valoir in- « génieusement ce qu'elles ont d'aimable. Si « rien ne vous mene au secret du cœur, il « faut gagner au moins leur esprit par des « louanges; car, au défaut des amants, à qui « tout cede, celui-là plaît le mieux, qui donne « aux femmes les moyens de plaire davan- « tage. Dans leur conversation, songez bien « à ne les tenir jamais indifférentes; leur « ame est ennemie de cette langueur : ou « faites-vous aimer, ou flattez-les sur ce « qu'elles aiment, ou faites-leur trouver en « elles de quoi s'aimer mieux; car enfin il « leur faut de l'amour, de quelque nature « qu'il puisse être. »

Dès l'âge de six ans, il avoit fait connoître la bonté naïve de son cœur. Son pere venoit de mourir; Demoustier, enfant, se jette aux pieds des gardes-du-corps, qui, selon l'usage, tiroient sur la tombe de leur camarade, et leur crie: *Ne tuez pas mon pere.*

Il entra au college de Lizieux, où il s'annonça de bonne heure par des pieces fugitives. Peut-être trouvera-t-on dans ses papiers une cantate qu'il fit alors sur une amante abandonnée.

Au sortir du college, il se destina au barreau, et plaida plusieurs causes avec succès; mais les muses sont comme une maîtresse que l'on quitte et à laquelle on revient toujours. Demoustier publia ses *Lettres à Émilie sur la Mythologie;* et l'accueil qu'elles reçurent du public décida sa vocation pour la littérature.

Lorsque, dans ces dernieres années, il prononça l'éloge de madame Dubocage, il ne s'attendoit pas à précéder au tombeau cette femme célebre, cette savante aimable, qui nous a retracé le caractere, l'esprit, et la

vieillesse du sage Fontenelle, dont elle fut la constante amie*.

Demoustier est mort de la pulmonie, le 11 ventose an IX (2 mars 1801).

Quelques jours avant de rendre le dernier soupir, au milieu des douleurs les plus aiguës, il écrivoit à la personne de ses amies dont nous avons déja parlé dans cette Notice: *Je sens que je n'ai plus la force de vivre; mais j'ai encore celle de vous aimer.* C'est à la même qu'il dit un jour: *Je vous adore d'amitié;* c'est à elle encore qu'il écrivit un matin ce

---

* Les lecteurs nous sauront gré de rapporter les vers de Voltaire adressés à madame Dubocage, partant pour l'Italie. Cette jolie piece manque à presque toutes les éditions de Voltaire.

A MADAME DUBOCAGE.

Vous qui régnez sur le Parnasse,
Allez au Capitole, allez, rapportez-nous
Les myrtes de Pétrarque et les lauriers du Tasse.
Si tous deux revivaient, ils chanteraient pour vous:
En voyant vos beaux yeux et votre poésie,
Tous deux mourraient à vos genoux,
Ou d'amour, ou de jalousie.

billet charmant : *A ce soir; c'est l'idée de toute la journée.*

Ce billet à la Sterne rappelle ces deux vers de Léonard, sur une amante :

Hélas ! le seul projet de la chercher le soir
Fit souvent le bonheur de toute ma journée.

L'ame de Demoustier et celle de Léonard étoient bien faites pour se rencontrer. Dans ses derniers ouvrages, Demoustier se rapproche de Léonard, comme il se rapprochoit de Marivaux dans les premiers. Son automne prématurée respire cette mélancolie qui caractérise l'âge avancé des Delille et des Saint-Lambert. A peine dans son huitieme lustre, il est déja vieilli par la douleur. Long-temps penché sur le bord de la tombe, il promene un regard attendri sur sa carriere. Chez lui le sentiment s'est enrichi des pertes de l'esprit. En seroit-il des talents comme des arbres de nos jardins, dont la seve, en vieillissant, est moins féconde et plus exquise?

Cette Notice donnera une connoissance bien imparfaite des talents et des qualités de Demoustier. Pour sentir à quel point il

mérita d'être aimé, il suffit de rapporter ce mot qu'il répétoit souvent en parlant de sa mere: « Le souvenir des soins rendus à ceux qu'on « aime est la seule consolation qui nous « reste quand nous les avons perdus. »

—

AVERTISSEMENT.

J'OFFRE au public l'édition complete de mes Lettres sur les principaux sujets de la mythologie. Je pourrois étendre beaucoup plus loin cet ouvrage, en suivant, dans tous ses détails, le chaos de l'histoire fabuleuse; mais j'ai pris pour devise cette maxime de notre divin La Fontaine:

> Loin d'épuiser une matiere,
> On n'en doit prendre que la fleur.

J'ai profité, avec reconnoissance, des observations de la critique pour corriger la plupart de ces Lettres. J'ai supprimé des passages inutiles, et réparé plusieurs omissions considérables*. J'ai fait sur-tout disparoître un

* Telles que l'histoire de Phaéton, seconde partie, et quelques autres passages non moins essentiels.

grand nombre de ces négligences auxquelles l'esprit se laisse entraîner par l'abandon du cœur.

Je me propose de parler incessamment des héros de l'antiquité, dont la vie, moitié fabuleuse, moitié véritable, est pour ainsi dire la transition de la fable à l'histoire.

Dans cette nouvelle carriere, je prie les critiques judicieux de m'aider sévèrement de leurs conseils; ils me sont d'autant plus nécessaires que j'écris tout naturellement comme je sens, et que bientôt le sentiment nous égare, s'il n'est éclairé par la raison.

À ÉMILIE.

Échappé des fers de Thémis,
Chez Pomone libre et tranquille,
J'étois au sein de mes amis;
Mais mon cœur étoit à la ville.

J'éprouvois, durant ces beaux jours
Filés par la mélancolie,
Qu'il n'est avec vous, Émilie,
Point de vacances en amour:
Et, pour calmer la violence
Du feu qui brûloit dans mon sein,
Je dessinois en votre absence,
Attendant ma convalescence,
Le portrait de mon médecin.

Mais, privé du modele aimable
Dont je crayonnois les beautés,
J'empruntois celles de la fable
Pour peindre vos réalités:
Or, à vos graces naturelles,
En ajoutant les attributs
Ou de Minerve ou de Vénus,
Ou bien des autres immortelles,
Je m'attribuois en retour,
Près d'elles, dans chaque aventure,
Le rôle des dieux tour-à-tour,
Excepté celui de Mercure.

Ainsi, j'avouerai qu'en secret
J'avois souvent plus d'intérêt
Que vous dans la métamorphose;
Car le premier bien des amours,
L'illusion, étoit toujours
Le prix de votre apothéose.

Des amants tel est le bonheur.
L'amitié, seule véritable,
Est l'histoire de notre cœur,
Et l'amour n'en est que la fable.
Ah! de nos cœurs, depuis long-temps,
Si vous aviez voulu m'en croire,
Nous aurions, par nos sentiments,
Mêlé la fable avec l'histoire.

Cependant, daignez accueillir
Ces écrits que la négligence
A, sous les yeux de l'indulgence,
Griffonnés pour vous les offrir.
Si, par un arrêt, la satire
Dès le berceau vient à proscrire
Ces enfants de la liberté,
Qui vous ont déja fait sourire
Des traits de leur naïveté;
Loin que ce revers me confonde,
Je dirai : L'Amour m'abusoit;
J'ai cru, lorsque l'on vous plaisoit,
Qu'on devoit plaire à tout le monde.

PRÉFACE.

Sexe aimable, qui protégez
Les talents, enfants du génie,
Et, d'un regard, donnez la vie
Aux arts que vous encouragez;
Esprits heureux, qui mélangez
La toilette, la politique,
Les vapeurs, la métaphysique,
Et la morale et les chansons;
Docteurs, qui donnez des leçons
D'amour, de vertu, de folie,
De mode, et de philosophie,
Daignez accueillir les essais
D'une muse encore novice,
Qui, d'un sourire ou d'un caprice,
Attend sa chûte ou son succès.
L'ouvrage qu'elle vous dédie
Est peut-être un peu moins que rien
Cependant il vous appartient,
Puisqu'il est une fantaisie.

Si vous trouvez dans ces écrits,
Ces traits, cette grace ingénue,
Cette fraîcheur de coloris,
Qui parent la vérité nue,
C'est à vous que je les ai pris,
A vous que je les restitue;

Mais si j'ai fait en vain l'effort
D'apprendre chez vous l'art de plaire,
Ce qui paroîtra bien plus fort,
J'apprendrai celui de me taire.

—

LETTRES A ÉMILIE

SUR

LA MYTHOLOGIE.

LETTRE I.

Puisque vous m'ordonnez, Émilie, de vous retracer l'histoire des dieux de la fable,

Permettez que la poésie
S'entremêle dans mes discours;
Car de la fable elle est l'amie,
Et l'interprete des amours.

Je crois bien qu'à ce dernier titre elle vous a souvent ennuyée. Que voulez-vous? c'est la faute de votre esprit et de votre figure; et je ne vous conseille pas de vous en défaire. Cela est à charge, j'en conviens; mais il est des contrariétés que leur cause rend au moins supportables.

Telle femme, jadis fraîche comme Émilie,
Qu'obsédoient les soupirs et les vœux des amants,

Voudroit bien s'amuser encor de temps en temps
De ce qui l'ennuyoit quand elle étoit jolie.

Les dieux dont je vais vous parler ne sont que les dieux de la premiere classe*, qui ont joui d'une certaine réputation. Il y en a beaucoup d'autres** dont les noms même ne sont pas venus jusqu'à nous. Notre calendrier n'est qu'une bagatelle en comparaison de celui des anciens.

Ils adorerent d'abord les astres : aussi le *Ciel* est-il le plus ancien des dieux. Ils consacrerent ensuite leur culte aux héros, tels que Jupiter et Bacchus; ensuite aux vertus, sous le nom de Minerve; ensuite aux beaux arts et à leurs inventeurs, sous le nom d'Apollon et de Muses; enfin aux animaux et aux plantes; et voici à quelle occasion.

Lorsque autrefois les Titans se liguerent,
Pour attaquer Jupin dans son palais des cieux,
Les généraux qu'ils se donnerent
N'étoient pas d'un minois, dit-on, fort gracieux.
C'étoient le superbe Encelade,
Qui, pour soutenir l'escalade,
Lançoit des rochers monstrueux;
Le redoutable Briarée,
Armé de cent bras vigoureux;
Et l'épouvantable Typhée,
Demi-homme, demi-serpent,

---

* *Dii majores.*

** *Dii minimi.*

Dont le front atteignoit le séjour du tonnerre,
Tandis que sa queue, en rampant,
Sous ses replis nombreux faisoit trembler la terre.

A l'aspect de ces messieurs, voilà toutes les déesses tombées en syncope. Les dieux, au lieu de les secourir, s'esquivent bravement, et courent se cacher en Égypte : là, pour n'être point reconnus des Titans, ils se changent,

Les uns en rats, d'autres en crocodiles,
Plusieurs en choux, en poireaux, en lentilles *,
En arbres, fleurs, poissons, *et cœtera.*
L'Égyptien humblement adora,
Depuis ce temps, tout ce qui l'entoura,
Et dévotement imbécille,
Interrogeant le Nil d'un regard curieux,
A deux genoux crut voir les dieux
Nager incognito sous une onde tranquille,
Croître, fleurir au milieu des vergers,
Et tous les ans peupler ses potagers.

Ainsi, le nombre des dieux, habitants de la terre, surpassa bientôt celui des habitants de l'Olympe.

Pour mettre un peu de police parmi cette foule de divinités, on les partagea en quatre ordres : on plaça dans le premier, les dieux suprêmes ; dans le second, les dieux subalternes ; dans le troisieme,

---

* On sait que les Égyptiens adoroient jusqu'aux légumes de leurs jardins.

les demi-dieux ; et dans le quatrieme, les petites divinités du peuple, qui composent la canaille céleste.

Les divinités du premier ordre sont au nombre de vingt. Jupiter en a choisi onze pour les admettre à son conseil, qui se tient de la maniere suivante :

Sur son trône resplendissant,
D'abord le maître du tonnerre,
Mouchant trois fois, trois fois toussant,
Débite, d'un air imposant,
Un beau rapport qu'il a fait faire
Par Apollon, son secrétaire ;
Puis Junon, d'un ton aigre-doux,
Le contredit à l'ordinaire.
Alors Neptune, son beau-frere,
Raccommode les deux époux.
Vesta, leur commune grand'mere,
Veut opiner : Mars la fait taire,
Et d'un seul mot sabre l'affaire...
Moins tranchant et plus réfléchi,
D'un ton plus grave et plus mûri,
Vulcain rompt enfin le silence;
Mais Vénus avec nonchalance
S'écrie : « Ah! grace, s'il vous plaît!
« Un mari voit, entend, se tait,
« Et s'en tient au droit de présence. »
Puis, d'un regard de complaisance
Flattant Jupin, dicte l'arrêt
Que Mercure écrit tout d'un trait,
Et qu'ils avoient dressé d'avance.

Diane murmure en secret;
Cérès rougit d'impatience,
Tandis qu'enrageant en silence,
Minerve opine du bonnet.

Les autres divinités du premier ordre, telles que le Destin, Saturne, Génius, Pluton, Bacchus, l'Amour, Cybele, et Proserpine, sont exclues du conseil des dieux, pour d'excellentes raisons sans doute, car Jupiter n'en peut avoir d'autres. On assure pourtant que Cybele et Proserpine ont le tabouret chez Junon. Au reste, la faveur n'est pas grande; car cette reine est d'un caractere fort difficile: on l'accuse même de manquer d'égards pour son aïeule, cette bonne Vesta, qui radote, et se porte à merveille. J'espere vous en donner demain des nouvelles: comme je veux suivre l'ordre de l'ancienneté, c'est par elle que je commencerai.

Attendez-vous néanmoins à trouver beaucoup d'inconséquences dans mes lettres; car elles sont fréquentes dans le sujet que je vais traiter.

La fable ressemble à la plupart de nos Parisiennes, dont l'esprit n'est jamais plus aimable que quand il brille aux dépens du bon sens. D'ailleurs,

Pour vous lorsque l'on écrit,
En commençant le volume,
Le cœur égare l'esprit,
L'esprit égare la plume.

LETTRE II.

VESTA, CYBELE.

Je vous ai promis des inconséquences, en voici:

La mere Vesta, dont je vous ai parlé, épousa, l'an premier du monde, le Ciel, dont elle eut Titan et Saturne.

Cette ancienne Vesta est la même que Cybele, et Cybele est la même que la Terre. Or Saturne, vingt ans après, épousa Rhée, qui est la même que Cybele, qui est la même que la Terre, qui, dit-on, est la même que Vesta.

Pour vous débrouiller cette grande énigme,

Je vais en généalogiste
Éclairé, subtil et profond,
Faire comme ces messieurs font,
C'est-à-dire suivre à la piste
La fabuleuse antiquité,
Et vous créer à l'improviste,
Des gens qui n'ont point existé.

Vesta, surnommée Cybele à cause de sa principauté de la Terre, la donna en dot à Saturne en le mariant avec Rhée: en conséquence, celle-ci prit,

le jour de ses noces, le nom de Cybele, comme nouvelle dame de la Terre; ce qui depuis l'a fait confondre avec Vesta sa belle-mere.

Mais en laissant passer cet apanage dans la maison de son fils, Vesta s'en réserva toujours le titre et les droits honorifiques, qu'elle partagea avec sa belle-fille; aussi le culte de l'une et de l'autre est-il à-peu-près le même. On les représente cependant d'une maniere différente.

Cybele la douairiere, assise gravement,
Garde toujours sévèrement
Son sérieux de grand'maman:
Son front est couronné de tours, de chapiteaux,
Et dans sa main sont les trousseaux
Des clefs de tous les vieux châteaux.
Toujours fraîche, toujours plus belle,
La jeune et féconde Cybele
A sa suite conduit les Saisons et l'Amour,
Et parcourt ses états dans un leste équipage:
Deux superbes lions en forment l'attelage;
Les Nymphes dansent à l'entour.
L'aimable déité voyage
Sous un ciel pur et sans nuage.
Les vents impétueux, enclos dans un tambour,
Dorment à ses côtés : Cérès, Flore, et Pomone,
Pour leur reine, à l'envi, tressent une couronne;
Tandis que, caressant les trésors de son sein,
Zéphire, du bout de ses ailes,
Découvre en souriant l'une des deux mamelles
Qui nourrissent le genre humain.

Lorsque sa statue arriva à Rome, le vaisseau qui la portoit s'arrêta tout-à-coup à l'embouchure du Tibre. Aussitôt une vestale, nommée Claudia, dont l'honneur étoit fort suspect, voulant fermer la bouche aux médisants, attacha le vaisseau à sa ceinture, et, après une courte priere, le fit avancer sans résistance. Mais il y a des incrédules qui regardent ce fait comme aussi équivoque que la réputation de la dame.

Quoi qu'il en soit, la jeune Cybele mit au jour une petite déesse, que son aïeule aima bientôt à la folie, au point qu'elle voulut lui donner son nom. Les jeunes époux y consentirent par déférence.

Voilà donc encore une Vesta. Celle-ci fut la déesse du feu et de la virginité, ce qui paroît contradictoire à quelques jeunes physiciens.

A Rome, on entretenoit dans son temple une flamme immortelle: si par malheur elle venoit à s'éteindre, tout le peuple faisoit des expiations et des sacrifices, et l'on ne pouvoit la rallumer qu'aux rayons du soleil. Le soin de l'entretenir étoit confié aux vestales: ces prêtresses faisoient vœu de virginité; mais

Le cœur naïf des tendres jouvencelles,
Dans l'âge heureux où l'on aime, où l'on plaît,
Du feu sacré qui sous leurs mains brûloit,
Plus d'une fois sentit les étincelles.

Cependant, malheur à celles qui violoient leur vœu! elles étoient enterrées toutes vives.

Touchés par l'innocence et l'éclat de leurs charmes,
Les bourreaux s'étonnoient de répandre des larmes;
Les juges frémissoient; le peuple, avec horreur,
Écoutoit les longs cris de ces tendres victimes...
Ah! si les sentiments de l'amour sont des crimes,
Dieux cruels! pourquoi donc leur donniez-vous un cœur?

Adieu, belle Émilie, je ne veux plus vous écrire aujourd'hui. Ces pauvres vestales m'ont rendu l'ame un peu triste. Adieu.

Je vais rêver en liberté.
Si vous étiez de la partie,
Je ne donnerois pas pour un an de gaîté,
Un jour de ma mélancolie.

LETTRE III.

SATURNE.

Le Ciel et Vesta eurent un grand nombre d'enfants. Les principaux furent Titan, Saturne, l'Océan, les Cyclopes, Cérès, Thétis, et Rhée. Cette derniere, qui étoit la favorite de Vesta, devint fort éprise de Saturne, et l'épousa: ce fut alors qu'elle prit le nom de Cybele.

Titan, l'aîné de la famille céleste, étoit l'héritier présomptif du trône. Saturne, son cadet, ne pouvoit prétendre à la royauté; Cybele en étoit au désespoir, et vous sentez le motif de son ambition:

Le premier jour qu'on aime, on se plaît en secret,
A mettre au rang des rois l'objet que l'on adore;
Et s'il étoit un rang plus éclatant encore,
Ce seroit là celui que le cœur choisiroit.

L'ambitieuse Cybele usant donc de l'empire qu'elle avoit sur Vesta, lui persuada qu'il falloit que Titan cédât à Saturne son droit d'aînesse, et Vesta persuada la même chose à son mari.

Titan crut devoir, par obéissance, céder le trône

à Saturne; mais ce fut à condition que celui-ci n'éleveroit aucun enfant mâle, afin qu'après lui la royauté retournât aux enfants de Titan. Saturne accepta cette condition; et, pour l'observer, il avaloit, à leur naissance, tous les enfants mâles que sa femme lui donnoit.

Mais voyant qu'il étoit bonhomme,
La jeune Cybele, un beau jour,
A son appétit fit un tour
Assez plaisant, et voici comme:

Étant accouchée de Jupiter et de Junon, elle mit à la place du premier une pierre qu'elle habilla en poupée. Le bon Saturne, qui avoit la vue basse apparemment, l'avala sans cérémonie. Il falloit qu'il eût l'estomac meilleur que les yeux; car, à la naissance de Neptune et de Pluton, il fit encore deux repas semblables, sans en être incommodé.

Quoi qu'il en soit, son épouse fit secrètement élever Jupiter dans l'isle de Crete. Il étoit déja grand lorsque Titan son oncle le découvrit.

Aussitôt ce prince assemble une armée, marche contre Saturne, le fait prisonnier avec Cybele, et les enferme dans le Tartare: mais Jupiter lui échappe, et quelques années après le charge lui-même de fers, et brise ceux de ses parents. Bientôt Saturne, rétabli sur le trône, redoutant pour lui-même la

valeur et l'ambition de son libérateur, lui dresse des embûches. Jupiter en est instruit, et le chasse de l'Olympe; alors le dieu, détrôné pour toujours, s'enfuit en Italie dans le pays Latin, où régnoit Janus.

Là, de roi qu'il étoit, il se fit laboureur,
Et sous le chaume enfin il trouva le bonheur.
Un peuple agriculteur, à ses leçons docile,
Ensemença la terre, et la rendit fertile.
Saturne en fut aimé. Ce bonheur, à mon gré,
Vaut bien, ô mes amis! l'honneur d'être adoré.

C'est apparemment comme pere de l'agriculture que Saturne est représenté sous la figure d'un vieillard tenant une faux de la main droite. On lui met dans l'autre main un serpent qui se mord la queue: c'est l'emblème de la prudence, principal attribut de Saturne.

Tout le temps que ce dieu passa en Italie fut appelé l'âge d'or.

Siecles heureux de la simplicité,
De l'innocence et de la bonhommie,
Où la Franchise et la noble Équité,
Avoient encore un temple en Normandie;
Où l'on disoit toujours la vérité;
Où la Gascogne étoit inhabitée;
Où la beauté n'étoit jamais fardée;
Où l'on n'avoit ni le lait virginal,
Ni blanc, ni noir, ni rouge végétal;

Où décemment l'on n'étoit point volage;
Où chaque amant heureux étoit discret;
Où sans écrin, ni bijoux, ni portrait,
Du tendre objet que l'on idolâtroit,
Au fond du cœur on conservoit l'image;
Où la Concorde, et l'Hymen, et l'Amour,
Paisiblement faisoient ménage ensemble.
Siecles heureux, reviendrez-vous un jour?
Le mal revient fort souvent, ce me semble;
Le bien lui seul passe-t-il sans retour!

C'est en mémoire de ce temps, que, tous les ans au mois de septembre, on célébroit à Rome les *Saturnales*. Durant ces fêtes, pour rappeler les vertus et l'égalité, qui jadis avoient uni les hommes, on renversoit l'ordre ordinaire de la vie domestique. Par exemple, si les Saturnales se fussent célébrées en France, on auroit vu

La charité régner chez les petits-collets,
La fraternité chez les moines,
Les maîtres servir leurs valets,
Les gouvernantes leurs chanoines.

Enfin on s'envoyoit des présents de toutes parts, pour marquer que tous les biens étoient communs sous le regne du bon Saturne.

Je suis fâché que ce dieu, que je regarde comme le seul honnête homme de la cour céleste, ait souffert qu'on lui sacrifiât des victimes humaines, et

qu'il ait pris les gladiateurs sous sa protection. Mais ce qui me réconcilie avec lui, c'est qu'il facilita le commerce en inventant la monnoie: celle qu'il fit frapper représentoit d'un côté un vaisseau, symbole du commerce qu'il avoit établi, et de l'autre, un homme à deux têtes; c'étoit le portrait du roi Janus.

Ce prince avoit accueilli Saturne pendant son exil, jusqu'à partager son trône avec lui. En récompense le dieu lui donna la connoissance du passé, et même celle de l'avenir. Voilà pourquoi l'on représentoit Janus avec deux visages opposés. Ovide a dit de lui qu'il étoit le seul de tous les dieux qui vît son derriere.

Le mois de janvier lui fut consacré. Il tenoit de la main droite une clef, pour marquer qu'il ouvroit l'année; et de la gauche, une baguette, comme présidant aux augures.

Romulus, fondateur de Rome, et Tatius, roi des Sabins, ayant fait ensemble un traité, lui bâtirent à cette occasion un temple dans lequel il y avoit douze autels, un pour chaque mois de l'année. Ce temple étoit toujours ouvert durant la guerre, et fermé durant la paix.

On dit que l'Hyménée et le fils de Vénus
Depuis mille ans se font la guerre;
Mais qu'enfin vous allez leur faire
Fermer le temple de Janus.



JUPITER ET LA CHEVRE AMALTHÉE.

LETTRE IV.

JUPITER.

Jupiter, en naissant, fut transporté dans l'isle de Crete sur le mont Ida. Les Nymphes, aux soins desquelles on le confia, lui tresserent un berceau de fleurs.

Mollement elles y poserent
Ces membres délicats, et ces débiles mains,
Qui, dans la suite, terrasserent
Le peuple de Titans, et ses fiers souverains.
Du jeune dieu, les Jeux et l'Innocence,
Et la Gaîté, compagne de l'enfance,
Composoient la naissante cour.
L'heureuse Paix habitoit ce séjour;
Les Aquilons en respectoient l'asile.
Au regne tranquille du jour
Succédoit une nuit tranquille.
Les oiseaux gazouillant leurs aimables concerts,
Le murmure des eaux, le doux calme des airs,
Les Nymphes en silence, et le tendre Zéphire
Dans ces paisibles lieux exerçant son empire,
Annonçoient le repos du roi de l'univers.

Cependant, lorsque ses premieres dents com-

mencerent à percer, il devint fort méchant, et se mit à crier du matin au soir. Alors ses prêtres, que l'on appeloit Corybantes, inventerent une sorte de danse appelée *Dactyle,* dans laquelle ils s'entre-frappoient avec dés boucliers d'airain. Ce cliquetis empêchoit Saturne et Titan d'entendre les cris qui leur eussent décelé l'enfance de Jupiter. Mais on l'appaisoit encore plus sûrement en lui présentant le sein de sa nourrice; c'étoit la chevre Amalthée. On prétend, à ce propos, que le lait de chevre rend la tête légere; Jupiter me porte à croire qu'il influe aussi sur le cœur. En effet,

Jamais petit-maître, à Paris,
Ne courtisa plus de Chloris,
De grisettes, et de princesses,
Que Jupin ne trompa, jadis,
De mortelles et de déesses.

Je n'entreprendrai pas même de vous en faire la liste: les plus célebres furent Antiope, Alcmene, Danaé, Léda, Sémélé, Io, Europe, Égine, et Calisto. J'aurai dans la suite occasion de vous en parler. Revenons à l'isle de Crete.

Jupiter ayant été sevré voulut récompenser la chevre Amalthée sa nourrice, et la changea en constellation; mais il retint une de ses cornes, dont il fit présent aux nymphes qui l'élevoient.

C'étoit la corne d'abondance,

Qui passa tant de main en main
Que l'on ignore son destin.
Cependant on la croit en France,
Au greffe de Thémis, ou bien
Entre les mains de la finance;
Mais ces messieurs n'en disent rien.

Au sortir de l'enfance, Jupiter fut un héros. Le premier de ses exploits fut la guerre qu'il soutint contre les Titans. Je vous ai dit qu'au moment décisif les dieux l'abandonnerent; mais son courage lui suffit : il foudroya seul tous ses ennemis, et renversa sur eux les montagnes qu'ils avoient entassées pour escalader le ciel.

Encelade, malgré son air rébarbatif,
Dessous le mont Etna fut enterré tout vif.
Là, chaque fois qu'il éternue,
Un volcan embrase les airs;
Et quand par malheur il remue,
Il met la Sicile à l'envers.

Nous en avons un exemple encore récent*.

Le second exploit de Jupiter n'est pas aussi glorieux pour lui que le premier; c'est la défaite et l'exil de Saturne en Italie. Il est vrai que celui-ci avoit eu des torts; mais son fils lui devoit une retraite plus honorable.

---

* Le tremblement de terre de la Calabre, en 1783.

Après s'être rendu maître du trône, Jupiter épousa Junon sa sœur, et vécut d'abord avec elle en bonne intelligence. Il se fit adorer au commencement de son regne. Alors commença le siecle qui succéda au siecle d'or; c'est-à-dire que la vertu régnoit encore sur la terre, mais avec moins d'empire qu'au siecle précédent.

De la vertu le second âge
Fut appelé l'âge d'argent:
Mais dès cette époque, on prétend
Qu'il s'y glissa de l'alliage.

En effet, le crime commençoit à paroître, et Jupiter fut obligé de le punir d'une maniere terrible, en la personne de Lycaon, roi d'Arcadie.

Ce prince cruel massacroit tous les étrangers qui passoient par ses états. Jupiter se présente chez lui, et demande l'hospitalité. Lycaon, voulant braver sa puissance suprême, fait servir au maître des dieux les membres d'un esclave: Jupiter indigné réduit en cendres le palais du barbare, et le change lui-même en loup.

Ses descendants cruels dans les bois du canton
Portent, à chaque pas, la mort et le carnage;
Cependant, en suivant les détours du vallon,
Redoutez plus encor les pasteurs du bocage
Que les enfants de Lycaon.

C'est sans doute à cette occasion que Jupiter fut adoré sous le nom de Jupiter-Hospitalier, comme ayant vengé l'hospitalité.

Bientôt après, il fut appelé Jupiter-Ammon... Écoutez bien; je vais vous parler grec: *Ammon*, en cette langue, signifie arene ou sable. Or, Bacchus se promenant un jour dans les sables de l'Arabie fut pris d'une soif ardente, et le dieu du vin ne put pas même trouver une goutte d'eau. Dans cette extrémité, Jupiter se présente à lui sous la forme d'un belier, frappe du pied la terre, et fait jaillir une source abondante. Bacchus en reconnoissance éleva dans cet endroit un temple sous l'invocation de Jupiter-Ammon, c'est-à-dire Jupiter des arenes.

Ce dieu avoit un temple plus célebre encore dans la forêt de Dodone; c'est là qu'il rendoit ses oracles.

Sous l'ombrage sacré de ces arbres antiques,
Il est un antre obscur: jamais les plus beaux jours
N'égayerent l'horreur de ses sombres contours.
Le voyageur tremblant attend sous ses portiques.
Là sont l'Espoir au front serein,
L'Ambition au front d'airain,
Avec la Crainte au front sinistre,
Les Soupçons, l'Intérêt; enfin
C'est l'antichambre d'un ministre.
La porte s'ouvre, on entre en frissonnant;

On espere, on respire à peine:
Les voûtes ont tremblé! Le dieu parle!... A l'instant
Le ministre approche, et vous rend
Votre destin écrit sur des feuilles de chêne,
Que d'un souffle emporte le vent.

A Rome, on adoroit Jupiter-Stator. Ce surnom lui vient du mot latin *stare*, qui signifie s'arrêter, en mémoire de ce que Jupiter avoit tout-à-coup arrêté les Romains fuyant devant les Sabins. On adoroit dans la même ville Jupiter-Lapis ou Jupiter-Pierre. Cette pierre étoit celle que Rhée avoit mise à la place de ce dieu, et que Saturne apparemment n'avoit pas digérée. Il y avoit aussi Jupiter-Capitolin, Jupiter-Tarpéïen, parcequ'il avoit un temple sur le mont du Capitole, et un autre sur la roche Tarpéïenne. Il y avoit enfin Jupiter-Tonnant, Jupiter-Fulminant, Jupiter-Vengeur, Jupiter dieu du jour, Jupiter dieu des mouches.

Voici à quelle occasion ce dernier titre lui fut donné: Hercule, faisant un sacrifice, fut assailli par un essaim de mouches qu'attiroit l'odeur de la victime; mais ayant aussi sacrifié à Jupiter, les mouches s'envolerent, ce qui fit tant d'honneur au roi du ciel qu'il en conserva le nom.

Mais le titre le plus illustre de Jupiter est celui d'Olympien, parceque le mont Olympe étoit son séjour ordinaire. C'est là qu'on célébroit en

son honneur les jeux olympiques, si fameux autrefois dans l'univers, et dont je vais vous entretenir.

On représente le roi des cieux assis sur son aigle, ou sur un trône d'or, au pied duquel sont deux coupes qui versent le bien et le mal. Son front est chargé de sombres nuages; ses yeux menaçants brillent sous de noirs sourcils; son menton est couvert d'une barbe majestueuse. Il tient le sceptre d'une main; de l'autre il lance la foudre. Les vertus siegent à ses côtés.

Les dieux tremblent en sa présence,
Les déesses même, dit-on,
Près de lui gardent le silence;
Mais ce n'est qu'une fiction :
Ceci soit dit, ne vous déplaise,
Entre nous deux, par parenthese.

On le revêt aussi d'un manteau d'or. Denys le tyran lui fit ôter ce vêtement, en disant qu'il étoit trop chaud pour l'été, et trop froid pour l'hiver: il lui fit présent, à la place, d'un habit des quatre saisons... Adieu.

Pour un jour, c'est trop babiller;
Je sais qu'il n'appartient qu'aux belles
De pouvoir, sans nous ennuyer,
Éterniser les bagatelles.

Je reconnois donc mon insuffisance à cet égard, et je finis. Cependant,

Lorsqu'on finit de vous écrire,
Le cœur dit toujours, C'est trop tôt;
Car avec vous il a beau dire,
Ce n'est jamais son dernier mot.

LETTRE V.

JEUX OLYMPIQUES.

On vous a parlé quelquefois
De ces joûtes, de ces tournois,
Où, la lance en arrêt, la visiere baissée,
Nos chevaliers brûlant et de gloire et d'amour,
Combattoient pour faire la cour
A la dame de leur pensée,
Qui payoit ordinairement
Un œil, un bras de moins, une jambe cassée,
D'un bracelet ou d'un ruban.

Tels étoient à-peu-près les jeux olympiques, si célebres autrefois. Cependant la gloire seule y animoit les combattants; car les femmes en furent long-temps exclues sous peine de la vie. Mais, malgré cette loi sévere, quelques unes s'y rendirent en habit d'homme: plusieurs même oserent entrer en lice, et ayant remporté le prix, elles ouvrirent aux femmes la barriere des jeux olympiques. Depuis ce temps l'amour y fut associé avec la gloire.

La religion s'y trouvoit aussi intéressée; car ces jeux étoient toujours précédés et suivis d'un sacrifice en l'honneur des dieux, et particulièrement

d'Apollon. On ouvroit ensuite la carriere préparée pour la course, la lutte, le ceste, le disque, et les différents tours de force et de souplesse.

Dans le principe la course n'étoit que d'un stade, c'est-à-dire d'environ six cents pas. Les prétendants couroient à pied, armés de toutes pieces : mais à la neuvieme olympiade, le stade fut doublé. On établit alors la course des chevaux ; et à la vingt-cinquieme, on y joignit celle des chars. Cynisque, fille d'Archidamas, prince de Macédoine, en remporta le prix. Excitées par cet exemple, les autres femmes macédoniennes se mirent sur les rangs, et mériterent plusieurs fois la couronne de myrte, de chêne, ou d'olivier.

Vos victoires sont plus paisibles;
Elles ont moins d'éclat, mais bien plus de douceurs.
Vous domtez notre orgueil, vous nous rendez sensibles;
Vous insinuez dans nos cœurs
La tendre humanité, la constance, et les mœurs.
Plus purs quand nous cédons au pouvoir de vos charmes,
Et plus dignes de vous quand nous sommes vaincus,
Près de nous la candeur, l'amitié sont vos armes,
Et vos triomphes, nos vertus

Revenons aux jeux olympiques. La lutte y succédoit à la course. Les lutteurs combattoient nuds : on leur frottoit d'huile les membres et le corps pour leur donner plus de souplesse, et laisser en même

temps moins de prise à leurs adversaires. Alors ils entroient en lice, et, se saisissant étroitement, ils essayoient, par force ou par adresse, de se renverser, jusqu'au moment où l'un des deux plioit et tomboit sur les reins.

Le ceste étoit de tous les exercices le plus pénible et le plus dangereux. Les combattants étoient armés de gantelets, composés de plusieurs cuirs plombés, appliqués l'un sur l'autre, et dont un seul coup porté sur la tête suffisoit pour assommer: d'ailleurs on se permettoit les moyens les plus violents pour triompher de ses adversaires.

Arrachion ayant vaincu tous les siens, à l'exception d'un seul, celui-ci le jeta par terre, et l'étrangla; mais, par un effort de désespoir et de rage, Arrachion, expirant à ses pieds, lui mordit l'orteil, et le rompit. La douleur fut si vive que le vainqueur demanda grace; et l'on posa la couronne sur la tête d'Arrachion qui n'étoit plus.

Cette victoire est noble et belle;
Mais chez les morts de quoi sert-elle?

Le disque étoit un palet de pierre ou de métal, dont la forme et la pesanteur varioient au gré des concurrents. L'avantage de cet exercice étoit de procurer en même temps la force et l'à-plomb. Le vainqueur étoit celui qui, d'un pied, se tenant en

équilibre sur la pointe d'un cône, jetoit son disque à la plus grande distance.

Ces jeux se terminoient ordinairement par quelques autres qui exerçoient tour-à-tour la vigueur, l'adresse, et la légèreté.

Les juges qui décernoient le prix étoient au nombre de neuf; ils faisoient un noviciat de dix mois avant de monter sur le tribunal, et juroient solennellement d'observer les lois de l'équité la plus rigoureuse.

Mais lorsqu'une aimable courriere
Touchoit au bout de la carriere
Au même instant que son rival;
Que l'arrêt étoit difficile!
Si l'esprit est impartial,
Le cœur n'est-il jamais fragile?

L'établissement des jeux olympiques est attribué à cinq freres, nommés *Dactyles* *, mot grec qui désigne leur nombre et leur union. Ces jeux se célébroient tous les cinq ans, et ces intervalles ont servi, durant plusieurs siecles, d'époque pour la chronologie.

Par leurs fêtes autrefois
Nos peres datoient leurs années,

---

* *Dactyle*, signifie doigt.

Comme je date mes journées
Par celles où je vous vois.

Ainsi, au lieu de dire, comme aujourd'hui, l'an mil sept cent, ou l'an sept, etc., on disoit: la premiere, la seconde année de la vingtieme, de la trentieme olympiade. Par exemple, j'aurois dit alors de vous:

Votre jeune cœur murmura
Dès sa premiere olympiade;
A sa deuxieme, il soupira;
Dans son cours il tomba malade;
La fievre enfin se déclara
Le dernier jour de la troisieme,
Mais l'hymen, par un talisman
Qu'au doigt il vous mettra lui-même,
Doit vous guérir subitement
Deux ans avant la quatrieme.

Cela signifieroit, en style moderne, que vous avez éprouvé à cinq ans le penchant; à dix ans, le desir, à treize ans, le besoin, à quinze ans, le tourment d'aimer, et que vous serez mariée à dix-huit ans. J'en souhaite autant à toutes vos contemporaines.

Mais ce vœu que sincèrement
Je forme pour leur hyménée,
Ressemble, malheureusement,
Au vœu de la nouvelle année.

Les athletes qui se distinguerent le plus aux jeux

olympiques furent Théagene, Euthyme, Milon, et Polydamas.

Théagene, né à Thase, petite ville voisine de Lacédémone, remporta douze fois le prix : ses compatriotes lui dresserent une statue. Un de ses envieux allant toutes les nuits la fustiger, elle tomba sur lui, et l'écrasa. Les enfants du mort citerent la statue devant le juge; car la loi de Lycurgue ordonnoit de punir, même les choses inanimées, de tout crime attentatoire à la vie et au repos des citoyens. Ah! que cette loi n'est-elle encore en vigueur!

Je proscrirois ces voiles, cette gaze,
Dont le perfide transparent
Nous aiguillonne et nous embrase
D'un feu toujours plus dévorant;
Et ce corset qui dissimule
Des charmes qu'il fait trop sentir;
Et cette fripponne de mule,
Dont la forme nous fait mourir
D'incertitude et de plaisir.

Le juge lacédémonien condamna la statue à être jetée dans la mer: mais la famine ayant suivi de près l'exécution de cet arrêt, les Thasiens consulterent l'oracle, qui leur ordonna de repêcher et de rétablir ce monument; et, depuis ce temps, Théagene fut mis au rang des demi-dieux.

Euthyme mérita, de son vivant, le même honneur; voici à quelle occasion.

Ulysse, dans le cours de ses longs voyages, étant abordé à Thémesse, ville d'Italie, un de ses compagnons, qui avoit fait violence à une jeune fille, fut massacré par les habitants; et le roi d'Ithaque, instruit de son crime, se rembarqua sans lui rendre les devoirs funebres. Bientôt l'esprit du mort, privé de sépulture, porta le ravage et la désolation dans la campagne... Je n'ose cependant vous garantir ce fait, car tous les revenants me sont fort suspects.

Notre esprit du rivage sombre
Revient-il après nous revêtu de notre ombre?
Je n'en crois rien; et même sur ce point
De docteurs je sais un grand nombre
Dont l'esprit ne reviendra point.

Quoi qu'il en soit, l'oracle consulté promit aux habitants que l'esprit s'appaiseroit, pourvu que chaque année on lui abandonnât la plus belle fille du canton.

Je soupçonne qu'en ce mystere
L'oracle avoit ses intérêts:
Une vierge naïve, à l'œil vif, au teint frais,
Qui rougit en cachant ses timides attraits,
Comme la rose printanniere,
Est une riche offrande. Mais
Qu'est-ce qu'un esprit en peut faire?

Les Thémessiens payoient pour la troisieme fois ce fatal tribut, lorsqu'Euthyme, déja célebre par un nombre de victoires remportées aux jeux olympiques, arriva dans ces contrées. Ce héros combattit l'esprit, le fit évanouir, et délivra l'aimable victime dont il obtint ensuite le cœur et la main.

Plus célebre encore, mais plus malheureux, Milon de Crotone surpassa tous les athletes de son temps. On le vit, aux jeux olympiques, charger sur ses épaules un taureau de quatre ans, le porter au bout de la carriere sans reprendre haleine, l'assommer d'un coup de poing, et le manger le même jour. Ce trait suffit pour vous donner une idée de sa force extraordinaire.

Mais ces faveurs particulieres, que la nature nous accorde quelquefois, ne sont pas de longue durée.

Le temps emporte, dans son cours,
Et nos forces et nos amours.
Au moment où l'homme commence,
La vieillesse vient l'avertir
Qu'il est déja temps de finir;
Et bientôt de son existence
Il n'a plus que le souvenir.

Milon, dans un âge avancé, se promenoit seul au milieu d'un bois écarté. Il apperçut un arbre que le vent avoit fendu en l'agitant: se rappelant alors

son ancienne vigueur, il essaya d'en séparer les éclats; mais le bras de Milon avoit vieilli. L'arbre s'étant entr'ouvert à la premiere secousse, se referma. Tous les efforts de l'athlete ne purent le dégager de cette étreinte fatale; et le vainqueur des jeux olympiques, attendant la mort dans un désert, y devint la proie des bêtes féroces *.

Polydamas, son rival et son ami, périt comme lui victime de sa témérité. Cet athlete, dans son enfance, avoit étouffé, sur le mont Olympe, un lion monstrueux; d'un seul coup il assommoit un homme; d'une main il arrêtoit un char attelé de six coursiers.

Un jour, tandis qu'il buvoit dans une grotte avec ses amis, la voûte s'ébranla, et les convives prirent la fuite: Polydamas demeura seul; et comptant sur ses forces, il voulut soutenir cette masse énorme; mais le rocher en s'écroulant l'écrasa de sa chûte.

Telles sont les suites funestes de la présomption: le sage évite le danger; le téméraire le brave, et succombe. Il y a déja quelques années que j'en ai fait l'expérience.

---

* La mort de Milon est le sujet d'un magnifique groupe de marbre que l'on admire dans les jardins de Versailles. C'est un des plus beaux ouvrages du fameux Puget.

Bien prémuni contre ses traits,
J'avois juré, dès mon enfance,
D'agir avec tant de prudence,
Qu'Amour ne me prendroit jamais.
Je disois: « C'est une folie
« De s'amorcer à ses appas. »
Mon cœur n'en disconvenoit pas
Avant de connoître Émilie.

Ainsi je n'avois pas quinze ans,
Lorsque je déclarai la guerre
Au petit prince de Cythere:
Il en rit fort à mes dépens,
Et dit aux Amours d'Idalie:
« S'il nous livre quelques combats,
« Nous lui ferons mettre armes bas,
« Par l'entremise d'Émilie. »

Son plan étant ainsi dressé,
Il me tenta par sa franchise,
Et se mit dans les yeux de Lise;
J'en fus légèrement blessé.
Je la trouvois assez jolie;
J'aimois son ingénuité;
J'admirois sa naïveté;
Mais qu'étoit-ce au prix d'Émilie!

L'Amour, comme on peut bien penser,
Ne se rebutant pas encore,
Sur les levres d'Éléonore
Fut adroitement se placer:
Il crut sa puissance établie;

Il triomphoit!... il se trompa:
Mon cœur fit tant qu'il s'échappa;
Mais il me gardoit Émilie.

Cependant, fier de mes exploits,
Moi-même j'admirois ma gloire;
Enflé de ma double victoire,
Je la prônois à haute voix.
Qu'aisément un vainqueur s'oublie!
Je leve les yeux par malheur...
Adieu ma gloire, adieu mon cœur;
Adieu!... j'ai vu, j'aime Émilie.

J'eusse autrefois craint de la voir:
Mon orgueil timide et rebelle
Méprisoit les yeux d'une belle,
Mais il redoutoit leur pouvoir.
Comme à son gré l'amour nous plie!
Comme il change nos sentiments!
Je regrette tous les moments
Que j'ai passés loin d'Émilie.

Héros, modernes Scipions *,
La constance de votre maître
N'eût pas tenu long-temps peut-être
En pareilles occasions.
Je sais tout ce qu'on en publie:
C'étoit un cœur!... Je le sais bien;
Mais il ne faut jurer de rien,
Avant de connoître Émilie.

---

* Célebre par sa modeste retenue.

LETTRE VI.

JUNON, IO, HÉBÉ, IRIS.

Notre sexe se plaint des caprices du vôtre,
Et sur-tout les maris. Ont-ils tort ou raison ?
Pour qui vous connoît bien, c'est une question
Qu'il est bon de laisser décider par un autre.

Ainsi je ne me mêlerai point des querelles de Jupiter et de Junon. L'on accuse celle-ci d'aigreur, d'orgueil, et sur-tout de jalousie : je vais vous en citer un trait entre mille.

Jupiter aimoit Io, fille d'Inachus. Io n'étoit pas ingrate ; Jupiter étoit fidele, car les hommes sont toujours plus constants comme amants que comme époux. Junon, furieuse de cette préférence, descend du ciel, et s'approche furtivement de la retraite de sa rivale : mais Jupiter la prévient, et change Io en vache. Junon se doutant de la métamorphose, demande cette vache à son mari, qui la lui confie à regret ; et la reine en donne la garde à son fidele Argus.

Le sieur Argus avoit cent yeux ;
Leur secours lui fut inutile ;



JUPITER ET IO.

Moreau inv.t Delvaux sculp.t

L'amour en voit plus avec deux
Que la jalousie avec mille.

Argus ne dormoit jamais qu'à moitié. Mercure vint le trouver. Les uns disent qu'il lui joua sur sa flûte plusieurs airs de musique ancienne; d'autres, qu'il lui lut un opéra nouveau; si bien qu'il parvint à l'endormir tout-à-fait, lui creva tous ses yeux, et lui coupa la tête. Junon désespérée le changea en paon, et conserva ses yeux sur son plumage. Depuis ce temps elle attela deux paons à son char.

Cependant Io, tourmentée par les Furies, traversa la Méditerranée, et arriva en Égypte, où Jupiter lui rendit sa premiere forme. Ce fut là qu'elle mit au jour Épaphus: elle y fut depuis adorée sous le nom d'Isis, et représentée sous la forme d'une femme ayant une tête de vache.

Junon bouda long-temps; Jupin n'en fit que rire, et publia qu'il alloit épouser Platée, fille d'Asope.

A cette nouvelle, Junon, hors d'elle-même, accourt, se jette sur la nouvelle fiancée, et lui arrache ses vêtements, sous lesquels elle trouve un tronc d'arbre avec une figure de poupée.

Après un moment de dépit,
Dévorant sa honte secrete,
Elle rougit; Jupin sourit...
Un baiser, voilà la paix faite.

Vulcain, seul fruit de leur union, dut sa naissance à ce raccommodement.

C'est avec raison, sans doute, que l'on accuse Junon de jalousie; mais tout le monde rend justice à sa sagesse. Cependant,

Quoique d'une vertu sévere
Armée autrefois jusqu'aux dents,
Elle fit deux petits enfants,
Dont Jupin ne fut pas le pere.

Elle avoit toujours été stérile; mais, suivant l'avis d'Apollon, son médecin ordinaire, ayant mangé, au banquet de Jupiter, un plat de laitues sauvages, elle conçut Hébé, dont elle accoucha sur-le-champ.

Hébé fut l'aimable déesse
De la fraîcheur, de la jeunesse:
Sa main, à la table des dieux,
Versoit le nectar à la ronde;
Mais elle savoit encor mieux,
Par le doux éclat de ses yeux,
Enivrer les maîtres du monde.

Non contente de ce miracle, Junon voulut en essayer un autre. Jalouse de ce que Jupiter avoit seul enfanté Minerve, elle consulta la déesse Flore sur le moyen d'en faire autant: celle-ci lui montra une fleur, dont le simple attouchement devoit effectuer son projet. Junon la toucha, et Mars vint au monde.

Il existe encore une fleur
Qui renouvelle ce prodige;
Dès que l'Hymen la touche, aussitôt elle meurt:
Mais on voit naître de sa tige
Une Grace enfantine, aux yeux tendres et doux;
Ou bien un jeune Amour, sans carquois et sans ailes.
Ainsi les descendants des héros et des belles,
De fleur en fleur, sont venus jusqu'à nous.

Quoi qu'il en soit, le lieu où Junon jouissoit de toute sa gloire étoit la ville d'Argos: on y célébroit ses fètes par le sacrifice d'une hécatombe, c'est-à-dire, de cent taureaux. La déesse étoit représentée sur un char brillant traîné par deux paons; elle avoit le sceptre en main, et le front couronné de lis et de roses.

Près de son temple couloit une fontaine dont elle prenoit les eaux tous les ans. On nous vante beaucoup les eaux de Spa, de Forges, de Plombieres; elles rendent, dit-on, la santé: mais celles d'Argos rendoient la jeunesse et la virginité. Comment cette source-là s'est-elle perdue?

Si tu pouvois, merveilleuse fontaine,
Reprendre un jour ta source dans Paris,
Que de minois ridés et défleuris
Renonceroient aux ondes de la Seine!
Que tes ruisseaux bientôt seroient taris!
O Mahomet! mieux que ton paradis,
Paris seroit le séjour des houris.

Si, comme on dit, ta baguette est certaine,
Mon cher Bleton *, au nom de ma Chloris,
Quand nous aurons tous deux la cinquantaine,
Découvre-nous cette heureuse fontaine.

Revenons à Junon : elle avoit en partage les royaumes, les empires, et les richesses; c'est aussi ce qu'elle offrit à Pâris, s'il vouloit lui adjuger le prix de la beauté: mais elle présidoit sur-tout aux mariages et aux accouchements sous le nom de Lucine. Les fêtes que l'on célébroit à Rome en son honneur étoient appelées les Lupercales.

Alors deux ou trois cents bandits,
N'ayant que leur peau pour habits,
Couroient avec des cris farouches
Chez les épouses des Romains,
Leur frappant le ventre et les mains,
Pour empêcher les fausses couches.

L'instrument avec lequel ils donnoient cette espece de discipline, étoit une peau de chevre qu'on prétendoit avoir servi de vêtement à Junon.

J'oubliois de vous parler d'Iris, sa confidente et sa messagere. La déesse, contente de ses services, parcequ'elle ne lui apportoit jamais que de bonnes nouvelles, la transporta aux cieux: elle lui donna

* Célebre sourcier.

des ailes, et la revêtit d'une robe violette, dont l'éclat trace dans l'air un sillon de lumiere que l'on appelle l'arc-en-ciel. Ainsi,

Vers la fin d'un beau jour, ou bien, après l'orage,
    Lorsqu'il vous arrive de voir
Un arc étincelant briller sur un nuage,
N'en concevez jamais un sinistre présage;
Dites-vous seulement: C'est Iris qui voyage;
Junon apparemment donne à souper ce soir.

Quant à vous, Emilie, soyez assurée que,

Si vous étiez Iris, et si dame Junon
    Par caprice daignoit me faire
L'honneur de m'inviter à souper sans façon,
    J'oublîrois l'invitation,
    Pour inviter la messagere.

LETTRE VII.

MINERVE.

Un beau matin, Jupiter, accablé d'un violent mal de tête, ordonne à Vulcain de lui fendre le cerveau d'un coup de hache, et Minerve en sort armée de pied en cap.

Aujourd'hui le front des hommes n'accouche plus; mais on prétend qu'il indique souvent, par de certains signes, que leurs femmes sont accouchées. Je tiens cette singuliere découverte de quelques initiés, dont le témoignage est fondé sur une longue expérience, et qui portent avec eux les preuves authentiques de ce qu'ils avancent.

Minerve en naissant prit les arts sous sa protection; elle inventa l'écriture, la peinture, et la broderie.

Vous dont la main trace dans le silence
Ces tendres riens, ces doux épanchements,
Ces petits soins et ces heureux serments,
Qui de l'objet dont vous pleurez l'absence
Secrètement vous rendent la présence;
Et vous, dont l'art variant les couleurs,

Dans un ovale, aux traits de votre amie,
Semble donner une seconde vie;
Vous qui couvrez de baisers et de pleurs
Ces traits chéris que le vélin conserve,
Jeunes amants, rendez grace à Minerve.

C'est sur-tout pour la tapisserie que cette déesse avoit une adresse particuliere; aussi en étoit-elle fort jalouse. Arachné, habile ouvriere, ayant prétendu l'égaler, reçut un coup de navette sur les doigts, et fut changée en araignée. Les talents qu'elle a conservés sous cette nouvelle forme font regretter ceux qu'elle eut autrefois.

Minerve étoit aussi musicienne: elle jouoit de la flûte; mais comme cet instrument lui gâtoit la bouche et lui fatiguoit la poitrine, elle le jeta dans une fontaine à laquelle elle puisoit de l'eau pour se rafraîchir...

Ah! que nos mœurs sont loin de celles de nos peres!
Le sexe, en ce temps-là, privé de nos lumieres,
N'avoit pas le moindre soupçon
De l'étiquette et du bon ton.
Aujourd'hui, par la politesse,
Nos usages sont embellis:
Par exemple, la déesse
Des arts et de la sagesse,
Pour sa poitrine, jadis,
Buvoit de l'eau pure, tandis
Qu'une déesse à Paris
Auroit pris le lait d'ânesse.

Vous pensez bien que Minerve ne ressembloit pas à nos Parisiennes. On la représente le casque en tête, la lance à la main, le sein couvert d'une cuirasse, et le bras armé de son égide, sur laquelle on voit la tête de Méduse.

Méduse, pour son malheur, étoit la plus belle des trois Gorgones qui régnoient ensemble dans les isles Gorgades : Neptune, épris de ses charmes, n'ayant pu la fléchir, lui fit violence dans le temple de Minerve. La déesse, outragée, changea les cheveux de Méduse en serpents, et donna à sa tête la funeste vertu de changer en pierres tous ceux qui la regardoient : dans la suite elle fit graver cette tête sur son égide.

L'air menaçant de la Gorgone,
Son front et ses yeux courroucés,
Et ses serpents entrelacés,
Inspirent l'effroi de Bellone.

Quelquefois le casque de Minerve est surmonté d'une chouette, et l'on place auprès d'elle tantôt un coq, symbole du courage, et tantôt un hibou. C'est en cet oiseau qu'elle changea Nyctimene, qui avoit eu un commerce incestueux avec Nyctée son pere, roi d'Éthiopie.

Le malheur de Nyctimene et de Méduse atteste la pudeur de Minerve. Elle en donna une autre preuve aux dépens de Tirésias, qu'elle aveugla,

parcequ'il l'avoit vue lorsqu'elle se baignoit dans la fontaine d'Hippocrene avec Chariclo, sa favorite, et mere de Tirésias.

Pour venger vos appas, si je perdois la vue,
Belle Émilie, après les avoir vus,
Je m'en consolerois. Je ne vous verrois plus;
Mais je n'oublîrois pas que je vous aurois vue.

On se persuade aisément que Minerve resta toujours vierge. Pour moi, je n'ose assurer ni combattre une opinion aussi délicate; tout ce que j'en sais, c'est que Minerve, ainsi que Vesta, présidoit à la virginité.

Pour célébrer ses fêtes, des vierges, sans doute un peu aguerries, se partageoient en différentes brigades, armées de pierres et de bâtons; puis on sonnoit la charge, et elles fondoient avec fureur les unes sur les autres. La premiere qui périssoit dans l'action étoit regardée comme fausse vierge, et dévouée à l'infamie : on jetoit son corps à l'eau, tandis que l'on reconduisoit en triomphe celle qui, sans avoir succombé, sortoit du combat avec le plus de blessures; ainsi les attraits les plus illustres de ce pays devoient être les plus cicatrisés.

Ces fêtes établies dans la Libye, au bord du marais Tritonien, furent, à ce qu'on croit, transférées à Athenes lorsque Minerve donna son nom à cette

ville. Neptune lui avoit disputé cet honneur. Pour terminer leur différend, ils convinrent que le parrain de la ville naissante seroit celui des deux qui produiroit la chose la plus utile à ses habitants. Neptune créa le cheval, Minerve l'olivier : l'olivier eut le prix. Je le lui aurois aussi donné; car cet arbre est le symbole de la paix.

Lorsque l'on vous aime, on préfere
En secret le myrte au laurier;
Or, le myrte ne croît guere
Qu'à l'ombre de l'olivier.

Minerve avoit un temple dans la citadelle d'Athenes, et un autre dans celle de Troie : c'est là qu'elle étoit adorée sous le nom de Pallas, comme présidant aux combats. Les Troyens gardoient précieusement sa statue, qu'ils appeloient le Palladion. Cette petite figure étoit faite des os de Pélops, ancien roi du Péloponnese : on la faisoit remuer comme un pantin en touchant un ressort caché, ce qui inspiroit beaucoup de vénération aux bonnes femmes troyennes. Les Troyens eux-mêmes la regardoient comme le gage de la sûreté de leur patrie. Tandis que les Grecs l'assiégeoient, Ulysse et Diomede ayant pénétré par un souterrain dans le temple de Minerve, enleverent le Palladion, et la ville fut prise peu de temps après...

Cet évènement me rappelle, Émilie, une nouvelle qui m'intéresse beaucoup, parcequ'elle vous concerne.

Depuis un an, le prince de Cythere,
Avec tous ses Amours, vous assiege, dit-on :
Votre sort est pareil à celui d'Ilion ;
De votre cœur dépend le succès de l'affaire !
Avant de vous réduire, il faut vous le soustraire ;
Ainsi, le siege sera long ;
Car, si j'en crois votre rigueur austere,
L'Amour n'a pas encor pris le Palladion.

LETTRE VIII.

CÉRÈS, PROSERPINE.

Que l'on me donne à garder un trésor,
J'en répondrai. Qu'on soumette à ma garde
Une hydre, un monstre à figure hagarde,
Fût-il sorcier, j'en répondrois encor.
Mais que l'on mette à l'ombre de mon aile
Jeune beauté modeste en son maintien,
Dont la voix tremble et dont l'œil étincelle,
Amour et moi ne répondons de rien.

Cybele y voyoit sûrement mieux que moi: elle étoit mere. Sa fille Cérès étoit charmante, et ne la quittoit jamais. Cependant la maman, en laçant la jeune personne, s'apperçut d'un nouvel embonpoint qui la déconcerta. Vous jugez du train qu'elle fit! Cérès toute honteuse courut se cacher dans une caverne, où elle mit au jour Proserpine.

L'aimable enfant fit le bonheur
De mademoiselle sa mere;
Mais elle n'eut jamais l'honneur
De connoître monsieur son pere.

Les uns disent que ce fut Neptune, d'autres, que

ce fut Jupiter. Quoi qu'il en soit, Cérès pleura long-temps la perte de sa virginité : sa douleur la consumoit, et la faisoit mourir en détail.

Si ce malheur au cercueil
Conduisoit les pauvres filles,
Combien d'honnêtes familles,
Parmi nous, seroient en deuil !

Heureusement pour Cérès, le dieu Pan découvrit sa retraite. Touché de l'état déplorable où la déesse étoit réduite, il en avertit Jupiter, qui lui envoya son médecin : celui-ci fit prendre à la malade une potion de jus de pavots, et l'endormit. Le sommeil rétablit le calme dans ses sens, et sa santé revint de jour en jour.

Cependant tout languissoit sur la terre : le bled périssoit dans son sein, et les hommes rappeloient, à grands cris, la déesse de l'agriculture. Elle reparut enfin, et fut reçue en triomphe.

Ses yeux étoient remplis d'une douce langueur,
Et son front conservoit un reste de pâleur.
Proserpine pendoit encore à sa mamelle,
Objet de sa tendresse, et fruit de ses douleurs.
Cérès paya bien cher la gloire d'être belle...
Les beaux yeux sont donc faits pour répandre des pleurs !

Ce fut alors qu'on institua des fêtes en son honneur. Ces fêtes se célébroient à-peu-près comme on

célébroit chez nous les *Rogations:* les prêtres et le peuple alloient en procession au milieu des campagnes, où l'on immoloit un porc, parceque cet animal, en fouillant la terre, empêche le bled de germer. Ce sacrifice se faisoit aux dépens de la confrérie de Cérès. Les confreres étoient voués au silence, et portoient toujours le même habit jusqu'à ce qu'il tombât tout-à-fait en lambeaux. On prétend que dans la ville d'Eleusine, on y admettoit les vierges; mais cette opinion est combattue avec raison, et je sais de quelques philosophes silencieux que les femmes ne voulurent jamais y être initiées.

Dans la suite la confrérie éleva un temple à Cérès. Elle y étoit représentée le front ceint d'épis et de fleurs, et les mamelles pleines de lait: elle avoit un hibou à côté d'elle, et un lézard à ses pieds; d'une main elle tenoit une poignée de froment et de pavots, en mémoire de l'opium qu'elle avoit pris, et de l'autre le flambeau avec lequel elle avoit cherché Proserpine.

Celle-ci avoit hérité des graces de sa mere: souvent le cristal des fontaines lui avoit appris qu'elle étoit jolie.

Or, on dit que les fillettes
A qui l'Amour a donné
Minois joliment tourné,
Toujours aiment les fleurettes.



ENLEVEMENT DE PROSERPINE.

chez Ant. Aug. Renouard

Proserpine aimoit donc les bouquets : un jour, tandis qu'elle en cueilloit dans le vallon d'Enna, Pluton, roi des enfers, promenoit de ce côté ses ennuis et sa tristesse. La cause en étoit bien légitime; en effet,

Quand le cœur ne peut se soustraire
Au joug de votre aimable loi,
Mesdames, l'on est, selon moi,
Bien malheureux de vous déplaire.

Tel étoit le sort de Pluton. Toutes les déesses avoient rejeté ses hommages : on le trouvoit trop brun, et puis il puoit la fumée, et puis son palais étoit trop sombre, et puis,

Fille qui sent arrondir ses trésors,
Et dont le myrte doit bientôt ceindre la tête,
Avec raison préfere la conquête
De deux ou trois vivants à l'empire des morts.

Pluton rêvoit à tout cela, lorsqu'il apperçut Proserpine au milieu de ses nymphes : soudain, épris de ses attraits, il la saisit, l'enleve, ouvre la terre d'un coup de son trident, et rentre dans ses états avec sa proie.

Jugez quelles furent les alarmes de Cérès! cette mere désolée chercha sa fille par toute la terre. Dans ce pénible voyage elle fut accueillie chez Céléus, roi d'Eleusine, et enseigna l'agriculture à Triptolême,

fils de ce prince. Les Eleusiens éleverent un temple à la déesse; mais elle quitta bientôt ce pays pour parcourir le reste du monde. C'est alors que succombant de fatigue et épuisée de besoin, elle fut trop heureuse de rencontrer une bonne femme qui lui donna un peu de bouillie. L'appétit assaisonne les mets les plus communs : Cérès trouva celui-ci délicieux. Un jeune espiégle, nommé Stellio, s'étant mis à rire de son avidité, la déesse offensée lui jeta le reste de sa bouillie, et le changea en lézard.

Enfin, après mille recherches inutiles, la mere de Proserpine allume un flambeau au feu du mont Etna, pour chercher sa fille jusque dans les entrailles de la terre.

Aréthuse apperçut Cérès dans ses courses souterraines; elle l'appela, et lui dit: « Rassurez-vous, « je connois le sujet de vos alarmes. Je suis Aré« thuse, autrefois nymphe de Diane: je l'accom« pagnois sur les bords du fleuve Alphée; celui-ci « me vit et m'aima. J'étois jeune; vous devinez que « j'étois sensible. Alphée me poursuivoit. Hélas! je « le fuyois comme on fuit ce qu'on aime : mais les « dieux, protecteurs de la vertu, me changerent en « fontaine pour me soustraire à ses poursuites. Que « devint-il alors !

« Furieux, il rentra dans ses grottes profondes :
« Mais l'Amour dirigea la course de nos ondes ;

« Et, plaignant mon amant, permit, pour l'appaiser,
« A nos flots de se caresser.

« C'est en allant m'unir à mon cher Alphée que « j'ai vu passer Proserpine dans les bras de Pluton. « Votre fille est aux enfers. »

A ces mots, Cérès vole à l'Olympe, accuse Pluton, et redemande sa fille au maître des dieux. Jupiter consent à la lui rendre pourvu qu'elle n'ait rien mangé dans les enfers : malheureusement Ascalaphe, valet-de-chambre de Pluton, rapporta qu'il avoit vu Proserpine sucer une grenade. Cérès changea le dénonciateur en hibou; mais elle n'obtint, pour toute grace, que celle de posséder sa fille durant six mois de l'année; les six autres mois furent accordés à Pluton.

Adieu. Si, pour vous rendre hommage
Ceux qui vous aiment, tour-à-tour,
Au lieu d'un mois prenoient un jour,
L'Amour, pour un si doux partage,
Se plaindroit que l'an est trop court.

LETTRE IX.

DIANE, ENDYMION.

Diane, au retour de la chasse, se reposoit près de la ville d'Athenes, sur le bord d'un ruisseau: elle y avoit déposé son arc et son carquois, et s'occupoit à relever les tresses de sa chevelure, lorsqu'elle apperçut une jeune fille qui chantoit en cueillant des fleurs:

« La beauté d'un front sévere
« Ne peut pas toujours s'armer.
« L'on est faite pour aimer,
« Quand on est faite pour plaire.

« Avec les tendres propos
« Que la vanité méprise,
« Aux dépens de son repos,
« Le cœur se familiarise.

« Diane, avec mille appas,
« Tu dédaignes la tendresse?
« Hélas! quand on n'aime pas,
« A quoi sert d'être déesse! »

En chantant ainsi, elle s'étoit approchée. Diane

la regardoit et soupiroit. « Qu'avez-vous? lui dit la « jeune Athénienne. — Je vous l'apprendrai. Mais, « mon enfant, dites-moi, à quel usage destinez-vous « ces fleurs? — A faire une corbeille pour l'offrir à « Diane. Elle a chez nous un temple dans lequel « nous faisons vœu de virginité... — Ah! ne faites « jamais ce vœu-là. Pour ne pas le violer, il faut « être Diane elle-même. — Je vais, pour l'appaiser, « attacher ma ceinture aux murs de son temple, et « lui présenter mon offrande. — Je la reçois, ré- « pondit la déesse. Vous m'intéressez; ma chere « fille, écoutez-moi.

« Je suis Diane, fille de Jupiter et de Latone... « Rassurez-vous; les déesses aiment les mortelles « qui vous ressemblent. Je naquis un instant avant « Apollon, et j'aidai sur-le-champ ma mere à le « mettre au jour. Témoin des douleurs qu'elle « éprouva, je jurai dès-lors une haine éternelle à « l'amour: j'étois persuadée que ses faveurs ne pou- « voient dédommager de ses tourments... Mon en- « fant, le temps et l'expérience changent bien nos « idées; mais alors

« J'ignorois le plaisir charmant
« De se voir dans un nouvel être
« Confondue avec son amant;
« D'embrasser et de reconnoître
« De ses traits réunis l'assemblage touchant;

« De retrouver, dans le gage innocent
« De ses mutuelles tendresses,
« D'un époux chéri constamment
« Et le sourire et les caresses.

« Bientôt la chasse devint mon unique passion. Une « peau de tigre, un arc, un carquois, ce fut là toute « ma parure. Mes nymphes imiterent mon exemple, « et je partis avec elles pour combattre les monstres « des forêts: je les poursuivois tantôt à pied, tantôt « sur un char traîné par des biches. Ce genre de vie « me rendit encore plus sauvage.

« Un jour, dans un lieu solitaire, je me baignois « avec mes compagnes: Actéon, jeune chasseur, « tourna ses pas vers ma retraite. Il vit... ce que nul « mortel ne devoit voir. Aujourd'hui je lui pardon- « nerois ce crime involontaire; je l'en punis alors: « le malheureux fut changé en cerf, et déchiré par « ses chiens.

« Tandis que je triomphois de cette cruauté, Ca- « listo, l'une de mes nymphes, étoit assise sur le ri- « vage, et refusoit de se baigner avec moi. Piquée « de ce refus, j'examinai avec quelque soupçon les « contours de sa taille: j'appris en même temps que « Jupiter l'avoit aimée; c'en fut assez pour son mal- « heur: je la chassai de ma présence, et la livrai « aux fureurs jalouses de Junon. L'infortunée Calisto « mit au jour Arcas, et fut changée en ourse.

« Dans la suite, Arcas, devenu grand chasseur, « rencontre sa mere, la poursuit, et dirige son dard « contre elle... Ma vengeance alloit être satisfaite: « les dieux, pour empêcher ce parricide, transpor- « terent au ciel le fils et la mere, et les changerent « en constellations*.

« Ennemie jurée de l'amour, ma beauté m'étoit « inutile: cependant j'étois jalouse de la beauté « d'autrui. Chioné, petite fille du Matin, avoit un « teint plus brillant que l'aurore: elle s'en apperçut, « et compara ses attraits aux miens. Cette témérité « lui coûta cher; je la perçai de mes fleches. Dé- « dalion, son pere, se précipita du haut d'un ro- « cher, et fut changé en épervier par Apollon.

« Cependant mes exploits et mon nom remplis- « soient l'univers. Les montagnes et les bois étoient « soumis à mon empire. Par-tout on m'élevoit des « temples: celui ** d'Éphese étoit digne de moi; « jamais le génie des hommes n'enfanta un plus « bel ouvrage. En Tauride, les habitants faisoient « fumer l'encens, et couler le sang humain sur mes « autels. Les Athéniennes me consacroient leur « virginité. J'étois au comble de la gloire, et je

---

* Ce sont les constellations de la grande et de la petite ourse.

** On prétend qu'un certain Érostrate brûla ce temple pour rendre son nom immortel. La scélératesse a aussi son ambition.

« desirois encore : j'en ai connu depuis la véritable « raison.

« Des hommages, quoiqu'on soit femme,
« On se fatigue au bout d'un jour;
« La vanité chatouille l'ame,
« Mais ne remplace pas l'amour.

« Près de la ville d'Héraclée, je vis le pasteur « Endymion : il étoit jeune; ses yeux étoient aussi « tendres que les sentiments qu'ils inspiroient. Il « n'eût osé s'élever jusqu'à moi : je m'abaissai jus- « qu'à lui; car, mon enfant, lorsque l'on aime,

« C'est en vain que l'on se prévaut
« De son rang et de sa noblesse;
« Du même trait quand il nous blesse,
« Cupidon nous met de niveau.

« Le Mystere présidoit à notre bonheur, mais « le Mystere trahit quelquefois l'Amour. Lorsque « j'étois auprès d'Endymion, je tremblois souvent « qu'on ne découvrît le motif de ma retraite. Enfin « le hasard me servit heureusement.

« Apollon mon frere, las d'éclairer le monde « pendant le jour, déclara au maître des dieux qu'il « ne pouvoit remplir le même ministere pendant la « nuit. Mon frere, pour ce refus, avoit ses raisons « secretes : Thétis le retenoit auprès d'elle; mais ce « qui nuisoit à son amour pouvoit être favorable

« au mien. Je me présente donc, et demande l'hon-
« neur qu'Apollon venoit d'abdiquer. Jupiter me
« l'accorde, me place un croissant * sur la tête, et
« me donne le surnom de Phébé : aussitôt je monte
« sur le char de la lune, je saisis les rênes, et par-
« cours ainsi l'univers, traînée par mes deux cour-
« siers noirs et blancs. Chaque nuit leur course se
« ralentissoit vers le sommet du mont Latmos : c'est
« là que je retrouvois mon cher Endymion ; alors
« je descendois de mon char.

« Un nuage aux mortels déroboit mon absence.
« Au milieu de la nuit, dans ces vastes déserts,
« La Nature et l'Amour sembloient prêter silence :
« Tout dormoit ; nos cœurs seuls veilloient dans l'univers.

« Jusqu'à présent nous sommes heureux, et notre
« tendresse n'a pas été stérile **.

« A nos vœux le dieu d'hyménée,
« Tous les ans accorde un enfant ;
« Et, graces à lui, cette année,
« J'ai complété le demi-cent.

« Allez donc, continua Diane ; allez, ma chere
« fille, ne redoutez plus ma colere. Gardez votre

---

* Le croissant est l'attribut de Diane.

** Pausanias rapporte que Diane et Endymion eurent cinquante filles et plusieurs fils.

« ceinture, et servez-vous de ces fleurs pour cou-« ronner votre Endymion. » A ces mots, elle disparut. Adieu.

Diane eut à l'amour le temps de réfléchir,
Une déesse est toujours belle.
Mais vous qu'à dix-huit ans ce dieu ne peut fléchir,
Souvenez-vous que vous êtes mortelle.

LETTRE X.

LATONE.

Enfin, renonçant aux amours,
Jupiter, devenu fidele,
Pour sa moitié, depuis huit jours,
Brûloit d'une ardeur éternelle.

Sur le soir du huitieme jour, il se promenoit près d'un bois solitaire; là il admiroit avec plaisir la constance prodigieuse que Junon lui avoit inspirée, lorsqu'il rencontra deux jeunes vestales *.

Vestales? je n'en sais rien;
Mais elles en avoient l'âge,
Les trésors et le corsage,
La fraîcheur et le maintien.

C'étoient Latone et Astérie, filles du Titan Cœüs. Jupin les salue, et leur parle. Les deux sœurs rougissent; mais, comme les caracteres sont différents, Astérie s'enfuit, et Latone resta.

Des deux partis en pareil cas,

* On se rappelle que Vesta est la déesse de la virginité.

Souvent le meilleur est funeste:
Si l'on fuit, gare les faux pas !
Mais c'est encor pis si l'on reste.

En effet, Astérie tomba dans la mer, et Latone devint bientôt mere.

Junon, outrée de dépit, suscita contre celle-ci le serpent Python, qui la poursuivoit sans relâche. Latone ne pouvoit trouver de refuge contre ce monstre. La Terre avoit juré à Junon de ne point donner d'asile à sa rivale: mais depuis ce serment, Astérie, dont le corps erroit à la merci des flots, avoit été changée en isle par Neptune, qui lui avoit donné le nom de Délos. Cette isle étoit flottante.

Cependant Latone, arrivée au bord de la mer, ne pouvoit plus échapper aux poursuites du monstre: alors l'isle de Délos flotte vers elle, la reçoit, et s'éloigne du rivage. Durant cette nouvelle navigation,

Neptune la confie au souffle du Zéphire;
Il veut que les Amours en soient les matelots;
Et le fils de Vénus vient au milieu des flots
Prendre le gouvernail de son nouvel empire.

Latone, seule dans cet asile, se fit une cabane de branches de palmier: loin des hommes trompeurs, loin des femmes jalouses, elle y vivoit heureuse.

Aux malheureux la solitude est chere;
Elle est pour eux l'asile du bonheur.
Mais au moment fatal où la douleur,
Des fruits d'hymen funeste avant-courriere,
Vient avertir la beauté qu'elle est mere,
Dans ce moment plein d'amour et d'horreurs,
Qu'il est cruel de n'avoir sur la terre
Pas une main pour essuyer ses pleurs!

Telle étoit la détresse où Latone se trouvoit réduite. Mais la nature lui suggéra des forces: elle s'appuya fortement contre un tronc d'arbre, et parvint à enfanter Diane. Celle-ci, comme fille de Jupiter, ayant la science innée, aida sur-le-champ sa mere à mettre au jour Apollon.

Épuisée par cette couche laborieuse, Latone s'endormit.

Après ces douloureux travaux,
Pour la premiere fois quand la beauté sommeille,
Avec combien de sentiments nouveaux
Son cœur agité se réveille!

Durant le repos de Latone, l'isle de Délos se rapprocha du rivage; et la déesse, en s'éveillant, se mit en chemin pour rejoindre son pere Cœüs.

Dans ce trajet pénible et solitaire,
Ses deux enfants étoient entre ses bras.
Ce doux fardeau ne la fatiguoit pas.
L'on devient forte alors qu'on devient mere.

Cependant pour se soustraire aux fureurs jalouses de Junon, elle précipitoit sa marche; ce qui échauffoit un peu son lait. Arrivée en Lycie, auprès d'un marais, elle demanda de l'eau aux paysans qui travailloient sur ses bords: ceux-ci refuserent de lui en donner. Vous me direz: Que n'en prenoit-elle? Mais une femme ne sait point pardonner un refus; et Latone changea les paysans en grenouilles.

Lorsque au bord du ruisseau qui baigne la prairie,
Leur gosier rauque et glapissant
Me tire de ma rêverie,
Je crois entendre dire au peuple coassant:
« Vous qui fixez le cœur et les regards des femmes,
« Amants, si, comme nous, vous craignez à leurs yeux
« D'être changés soudain en monstres odieux,
« Songez que nuit et jour, à toute heure, en tous lieux,
« Il faut, tant bien que mal, accorder tout aux dames. »

Échappée enfin à la colere de Junon, Latone élevoit paisiblement Apollon et Diane. Fiere de reconnoître en eux le sang du maître du tonnerre, elle préféroit ses enfants à ceux de tous les princes voisins. Cet orgueil étoit bien naturel.

Est-on jolie? à l'âge de quinze ans,
L'on veut régner; c'est là le bien suprême:
Devient-on mere? on a pour ses enfants
La vanité qu'on avoit pour soi-même.

Niobé, fille de Tantale et épouse d'Amphion, roi



LATONE.

chez Ant. Aug. Renouard

de Thebes, avoit la même foiblesse que Latone: elle préféroit ses enfants à ceux de la déesse. Ses richesses et sa puissance la rendoient encore plus vaine. Latone, indignée de ses mépris, arme de ses traits Apollon et Diane: « Allez, leur dit-elle, « vengez-moi; mon injure est la vôtre. »

Animés de la fureur de leur mere, ils pénetrent dans le palais de Niobé, et percent, sous ses yeux, ses fils, ses filles, et son époux. Niobé, succombant sous le poids de ses douleurs, fut changée en un marbre sur lequel on voit encore couler des larmes.

Telles furent les suites funestes de l'aveuglement maternel. Pour vous, aimable Émilie, tranquillisez-vous à cet égard:

Si vos enfants, un jour, par droit héréditaire,
Ont vos traits, votre cœur, et votre esprit heureux,
Aimez-les, vantez-les; notre censure austere
N'osera vous blâmer d'idolâtrer en eux
Ce que nous adorons aujourd'hui chez leur mere.

LETTRE XI.

APOLLON, DAPHNÉ.

Je vais vous parler du fils de Latone, connu et adoré sous les noms d'Apollon, de Phébus, et du Soleil.

Il en est de ce dieu comme de la beauté:
Sous mille noms divers qu'elle se renouvelle,
Qu'elle soit sur le trône ou dans l'obscurité,
On l'adore; c'est toujours elle.

Apollon, dès son enfance, fut présenté à la cour céleste : Jupiter le reconnut; Junon même l'accueillit. Il sut ménager adroitement cette faveur, et devint le dieu de la lumiere.

Apollon conduisoit ce char
Qui, du vaste sein d'Amphitrite,
Lorsque je dois vous voir, sort toujours un peu tard,
Et, lorsque je vous vois, y retourne un peu vîte.

Ce fut alors qu'il prit le nom de Phébus. Mais bientôt, comme tous les courtisans heureux, ayant abusé de son pouvoir, il fut chassé par cabale, rappelé par intrigue, et devint sage par expérience. Voici à quelle occasion.

Vous savez qu'Apollon est le dieu des beaux arts, et c'est pour cette raison que la fable nous le représente sous la figure d'un jeune homme sans barbe.

Jupin est vieux; son fils, de la jeunesse,
Malgré le temps, a conservé les traits.
Les rois, les dieux ont connu la vieillesse;
Les talents seuls ne vieillissent jamais.

Apollon avoit inventé la médecine. Esculape, son éleve et son fils, exerçoit sur la terre cet art miraculeux dans son principe: cependant cet Esculape, malgré sa science divine, auroit assez mal figuré parmi nos docteurs modernes.

Il ne marchoit point escorté
D'un leste et brillant équipage;
Il ignoroit le doux langage
Des Nestors de la faculté:
Il parloit sans point, sans virgule;
On comprenoit ce qu'il disoit;
Et, pour comble de ridicule,
Presque toujours il guérissoit.

Il fit plus: il ressuscita les morts, et entre autres Hippolyte; mais ces prodiges lui coûterent la vie. On fit entendre à Jupiter qu'Esculape usurpoit son pouvoir suprême, et le roi des dieux le frappa de la foudre.

Sa colere se signala
Par ce châtiment exemplaire.
Nos docteurs, depuis ce temps-là,
N'ont jamais eu peur du tonnerre.

Apollon, désespéré de la mort de son fils, vole à l'isle de Lemnos, pénetre dans les antres de Vulcain, et perce de ses traits les Cyclopes qui forgeoient la foudre. Vulcain, quoique boiteux, accourt à l'Olympe, se plaint amèrement de cette violence : Vénus met les dieux de son parti, et Jupiter, cédant à leurs instances, précipite Apollon sur la terre.

Le fils de Latone, dépouillé de ses grandeurs, fut réduit à garder les troupeaux d'Admete, et trouva, dans cette vie douce et paisible, le bonheur qu'il cherchoit en vain à la cour céleste.

Là, sur l'émail des prés, seul, errant tout le jour,
L'ingénieux pasteur, dans le sein de l'étude,
Fit éclore les Arts. Ces freres de l'Amour,
Sont enfants du Loisir et de la Solitude.

Mais le talent qui lui devint le plus cher fut celui de la musique.

Il vit Daphné; bientôt il inventa la lyre
Pour chanter ses amours. Quand on sait bien aimer,
C'est encor peu, pour l'exprimer,
De le soupirer, de le dire,
De le chanter et de l'écrire.

Cette lyre, composée d'une écaille de tortue et de sept cordes, rendoit, et rend encore, sous les doigts d'Apollon, une harmonie enchanteresse. Cependant,

Chaque fois qu'il me l'a prêtée
Pour chanter vos naissants appas,
J'ai trouvé qu'elle étoit montée
Un peu trop bas.

Ce fut pourtant au son de ce divin instrument que s'éleverent les murs de Troie: Apollon chantoit, et les pierres venoient d'elles-mêmes se ranger à leur place. On raconte qu'une de ces pierres, sur laquelle Apollon avoit souvent posé sa lyre, rendoit un son harmonieux aussitôt qu'on la touchoit. Si ce prodige vous semble suspect, je vais essayer de vous en convaincre par un exemple qui vous est personnel.

Le ciel ne m'a jamais fait part
De votre esprit, de votre grace;
Mais si, par un heureux hasard,
Je puis m'asseoir à votre place,
Soudain certain je ne sais quoi
M'anime et s'empare de moi:
Je sens éclore le sourire
Sur mes levres, et les bons mots
D'eux-mêmes viennent à propos
Embellir ce que je veux dire.

Je crois donc à la vérité
Du fait que je vous ai cité,
Persuadé que la musique,
Tout aussi bien que la beauté,
Peut avoir la force électrique.

Daphné fut insensible à cette électricité; elle dédaigna les soupirs et les chants d'Apollon. Les uns disent que ce fut par excès de vertu; d'autres soutiennent qu'elle aimoit en secret le beau berger Leucippe; et je suis assez de leur avis.

A dix-huit ans, quand une belle
Est sourde à la voix des amours,
Soyez sûre qu'elle a toujours
Des raisons pour être cruelle.
Suivez sa conduite en tous lieux,
Et de cette énigme nouvelle,
Lorsque Daphnis est auprès d'elle,
Vous lirez le mot dans ses yeux.

D'après ce principe certain, Apollon auroit dû renoncer à ses prétentions; mais espérant tout du temps et de la constance, il poursuivit, une année entiere, Daphné, qui fuyoit devant lui. Quelquefois, pour ralentir sa course, il lui disoit:

« Cruelle, arrêtez-vous, de grace!
« Je suis le régent du Parnasse,
« Le fils naturel de Jupin;
« Je suis poëte, médecin,

« Je suis chimiste, botaniste,
« Je suis peintre, musicien,
« Exécutant et symphoniste;
« Je suis danseur, grammairien,
« Astrologue, physicien;
« Je suis... » Pour fléchir une belle,
Au lieu de lui parler de soi,
Il est plus adroit, selon moi,
Et plus doux de lui parler d'elle.

Apollon ne devoit pas ignorer cette tournure oratoire, puisqu'il étoit le prince et le dieu des orateurs. Mais, hélas!

Un pauvre amant dit ce qu'il pense,
Sans trop penser à ce qu'il dit.
Le désordre est son éloquence;
Quand le cœur parle, adieu l'esprit.

Aussi Daphné fut-elle inexorable. Mais enfin, épuisée de lassitude, et se voyant près de succomber, elle implora le secours des dieux, qui la changerent en laurier*.

Apollon détacha de cet arbre une branche, dont il fit la couronne qu'il porte encore aujourd'hui. Il en distribue quelquefois de pareilles aux talents et au génie;

* L'équivoque du nom est tout le fondement de cette fable, *Daphné*, en grec, signifiant laurier.

Et c'est à ce titre, dit-on,
Que le jeune dieu du Permesse
Vous a déja de sa maîtresse
Mis à part un échantillon.

Le laurier avoit deux vertus particulieres; l'une étoit de préserver de la foudre, l'autre de faire voir la vérité en songe à ceux qui en mettoient quelques feuilles sous leur oreiller. J'ai voulu moi-même éprouver cette propriété, et voici ce qui m'est arrivé la nuit derniere.

J'étois près de vous, Émilie;
Votre teint brilloit des couleurs
Dont la jeune reine des fleurs
Brille avant d'être épanouie.
Mes levres brûloient: un soupir
Et vos yeux daignant m'enhardir,
Je vous donne un baiser de flamme,
Et j'en reçois un dont mon ame
Savoure encor le souvenir.
Mais l'Amour, ouvrant ma paupiere,
S'envola... Je sens qu'il n'est guere
Pour nous de salut sans la foi:
Je veux l'avoir; donnez-la-moi.
Surmontez un petit scrupule,
Pour vaincre l'incrédulité;
La moitié de la vérité
Pourroit convertir l'incrédule.

LETTRE XII.

CLYTIE, LEUCOTHOÉ.

Apollon pleuroit la perte de Daphné: il étoit assis sous le laurier fatal qui la déroboit à ses yeux, lorsque Clytie vint de ce côté promener sa mélancolie. Clytie, fille de la belle Eurynome, et d'Orchame, roi de Babylone, n'étoit point régulièrement belle;

Mais elle avoit cette pâleur
D'une jeune et mourante fleur
Qui languit sans être arrosée;
Et pour ranimer sa couleur,
Implore contre la chaleur,
Quelques gouttes de la rosée.

Elle vit Apollon, rougit, et baissa les yeux. Apollon en fit presque autant. Ils s'admiroient furtivement tour-à-tour; mais en voulant s'éviter leurs regards se rencontrerent, et leur vue se troubla.

Après cet instant de délire,
Les aveux étoient superflus.
Il n'avoient plus rien à se dire,
Et leurs cœurs s'étoient entendus.

Ces moments-là s'envolent rapidement. Bientôt la nuit survint, il fallut se séparer; mais on se promit, pour le lendemain, une entrevue auprès du laurier. Quoi! direz-vous, près de ce même laurier sous l'écorce duquel Daphné respiroit encore! A cela je vous répondrai:

Lorsque de la jouissance
Les doux moments sont perdus;
L'amour ne se soutient plus
Que par la reconnoissance:
C'est elle, après les faveurs,
Qui rend les amants fideles.
Le souvenir des cruelles,
Et celui de leurs rigueurs,
S'envole et meurt avec elles.

Le jour suivant, Clytie voulut tenir sa promesse; mais, comme les premiers pas de l'amour sont timides, elle se fit accompagner par Leucothoé sa sœur. Cette indiscrétion, qui eut de funestes suites, étoit impardonnable en bonne coquetterie: en effet, on sait de temps immémorial que toutes les belles

Par un art qui n'est pas nouveau,
Choisissent, en femmes prudentes,
Singes coiffés pour confidentes,
Et pour servir d'ombre au tableau.

Clytie étoit plus tendre, Leucothoé plus vive; l'une étoit blonde, l'autre étoit brune.

L'une sembloit bercer l'Amour;
En soupirant il sommeilloit près d'elle.
L'autre, sémillante pucelle,
Le lutinoit et la nuit et le jour.

Le lutin brûla bientôt pour l'amant de sa sœur, et, plus hardi qu'elle, se trouva seul au rendez-vous. Apollon fut d'abord un peu surpris; mais bientôt la surprise fit place au plaisir, et Daphné, témoin muet de ce tête-à-tête,

Vit avec horreur sans doute
Prouver cette vérité,
Qu'en fait d'infidélité,
Il n'est, près de la beauté,
Que le premier pas qui coûte.

Clytie, qui cherchoit alors sa sœur, la trouva mal-à-propos... Soudain le dépit et la rage s'emparent de cette ame jusqu'alors si douce: elle vole au palais de son pere, lui révele avec fureur le crime de Leucothoé, et le conduit lui-même vers l'asile des deux amants.

Ils en étoient alors aux adieux. Leucothoé, rattachant son voile, disoit, les larmes aux yeux:

« Pourquoi faut-il, lorsque l'on s'aime,
« Mon doux ami, se désunir,
« Et se séparer de soi-même!
« Jure-moi bien de revenir.

« Adieu... Je sens que, pour te suivre,
« Mon cœur s'en va!... Prends ce soupir...
« Toute la nuit je vais mourir,
« Mais demain j'espere revivre. »

Un baiser termina ces adieux. Leucothoé, promenant autour d'elle un regard timide, s'éloignoit avec une palpitation causée par la crainte et l'émotion du plaisir, lorsqu'à l'entrée du bois elle rencontra son pere. A cette vue, elle demeura muette, immobile; et le terrible Orchame, ayant pris son désordre pour la preuve de son déshonneur, la fit enterrer toute vive auprès du laurier fatal. Clytie, épouvantée, prit la fuite;

Mais la plaintive jouvencelle,
En voyant creuser son tombeau,
Accusoit la lenteur de la Parque cruelle:
« Il m'eût été si doux, s'écrioit-elle,
« De mourir un moment plutôt! »

Le lendemain Apollon se rendit au bocage avec un trouble dont il se demandoit le sujet.

Ce n'étoit point ce trouble extrême,
Ce frisson brûlant du desir,
Heureux précurseur du plaisir,
Plus doux que le plaisir lui-même.

En arrivant il ne voit personne, et soupire. Il avance, et porte au loin ses regards dans l'épaisseur de ce

bois désert et silencieux : il appelle enfin ; l'écho seul lui répond. Mais à peine a-t-il posé le pied sur la tombe de Leucothoé, qu'une voix lamentable, s'élevant du sein de la terre, lui adresse ces tristes paroles :

« Arrête, respecte la cendre
« De celle qui périt pour t'avoir trop aimé.
« Tes pieds pressent ce cœur trop facile et trop tendre
« Que tes yeux avoient enflammé.
« Tu foules ces trésors qu'hier dans nos ivresses
« Mon sein te prodiguoit avec tant de plaisir,
« Et qui n'ont connu les caresses
« Que de toi seul et du Zéphyr.
« Pense à Leucothoé ; pour adoucir sa peine,
« Près d'elle quelquefois viens nourrir ta douleur,
« Et que son ame encor jusqu'au fond de ton cœur
« S'insinue avec ton haleine. »

Je ne vous peindrai point l'état d'Apollon. Il étoit immobile, anéanti, et tel qu'un homme frappé de la foudre ; mais enfin ses pleurs, s'ouvrant un passage, adoucirent l'amertume de sa douleur,

Car, après ce moment terrible
Où des sanglots le cours est arrêté,
Les larmes sont, pour toute ame sensible,
Une bien douce volupté !

Bientôt ces larmes humectant la terre pénétrerent jusqu'au corps de Leucothoé, et le ranimerent. Elle

reparut, mais sous une forme nouvelle ; et son amant vit naître l'arbre qui porte l'encens.

Cependant, Clytie, tourmentée par ses remords, portoit ses pas errants vers le tombeau de sa sœur. A la vue d'Apollon elle s'arrêta : la douleur et le dépit la déchiroient tour-à-tour ; mais le dieu s'étant éloigné d'elle avec dédain, ce dernier coup termina son supplice ;

Qu'une femme, de ceux qu'elle a le plus chéris
Éprouve les fureurs, jusqu'aux bords de la tombe
Elle brave les traits de la haine, et succombe
Sous les traits du mépris.

Clytie, en expirant, devint une plante souple et frêle, dont la fleur, sans cesse tournée vers le soleil, semble encore suivre son amant dans sa fuite : c'est ce qui lui a fait donner le nom de tournesol.

Adieu. Je vous ménage pour demain d'autres aventures ; car la matiere de nos entretiens est un trésor dont je deviens économe.

Du bouquet que je vous compose
Durant mes heures de loisirs,
Je ne détache aujourd'hui qu'une rose,
Pour multiplier mes plaisirs.



MORT D'HYACINTHE.

LETTRE XIII.

HYACINTHE, CYPARIS, SIBYLLE DE CUMES, CASSANDRE.

Loin de nous quand l'Amour s'envole,
Heureux celui qui s'en console
Entre les bras de l'Amitié!
La tendre déité partage
Tous ses chagrins, et le soulage
Encore de l'autre moitié.

Apollon, près du jeune Hyacinthe, éprouvoit cette douce consolation; ses larmes étoient moins ameres, et la sérénité renaissoit dans son cœur. Mais Zéphyre, qui avoit été l'ami d'Hyacinthe, fut bientôt jaloux de sa liaison intime avec Apollon; et cette jalousie devint si violente, qu'un jour les nouveaux amis jouant ensemble au disque, Zéphyre, avec son haleine, dirigea le disque d'Apollon sur la tête d'Hyacinthe, et le tua. Le sang qui coula de sa plaie produisit la fleur qui porte son nom, et qui naît à la fin de l'hiver.

Avant le retour de Flore,
Elle s'empresse de fleurir,

Pour éviter encore
L'haleine de Zéphyr.

Dégoûté de l'amitié, Apollon revint à l'amour, et soupira pour la nymphe Perséis : elle étoit fille de l'Océan, c'est-à-dire que l'on ne connoissoit point son pere. Les généalogistes de ce temps-là faisoient descendre de la mer ou des fleuves les héros et les nymphes dont l'origine paroissoit équivoque. Si cette généalogie étoit admise de nos jours,

Ah ! que la Seine, dans ces lieux
Où l'humaine engeance fourmille,
De nymphes et de demi-dieux
Auroit une belle famille !

La nymphe de l'Océan, comme celles de la Seine, ne fut pas long-temps cruelle, et devint mere de la célebre Circé ;

Circé qui rendit des oracles,
Et qui, par ses enchantements,
En bêtes changea bien des gens,
Sans opérer de grands miracles.

Tous les soirs, en allant visiter son petit ménage, Apollon laissoit au jeune Cyparis le soin de son troupeau. Cet aimable enfant occupoit dans son cœur la place du malheureux Hyacinthe.

Apollon lui parloit sans cesse
De ses chagrins, de sa maîtresse,

De ces plaisirs qu'il est si doux de raconter,
De détailler, de répéter,
Quand nos amis ont, par délicatesse,
Le sang froid de nous écouter.

Après ces longues confidences il l'embrassoit, et alloit revoir Perséis; mais par malheur la nymphe Bolina se trouvoit sur son passage, et le dieu n'étoit pas insensible au desir de lui plaire.

Il lui parloit le doux langage
Des yeux, des mines, du maintien,
Que nos dames savent si bien
Comprendre par le grand usage!

Mais la nymphe, innocente encore, quoiqu'elle eût quinze ans, n'entendoit rien à ces discours muets. A la fin, Apollon, pour se faire entendre, se mit à la poursuivre jusqu'au bord de l'Océan, où l'infortunée se précipita pour lui échapper. Amphitrite, touchée de son malheur et de sa vertu, la reçut au nombre de ses nymphes, et lui donna l'immortalité.

Apollon, désespéré de ce malheur dont il avoit été la cause et le témoin, rapportoit à son ami sa douleur et ses remords, lorsqu'il le trouva lui-même expirant auprès de sa cabane.

Cyparis aimoit tendrement un jeune cerf qu'il avoit élevé. Vers le déclin du jour voulant écarter

du troupeau de son ami quelques bêtes sauvages, il prend son arc et ses fleches; le trait fatal part, et va frapper le jeune cerf errant dans la campagne. Cyparis le voyant tomber, pousse un cri, et tombe lui-même accablé de douleur: son ame prête à s'envoler erroit sur ses levres décolorées.

Il éprouvoit les pénibles combats
De la nature anéantie,
Qui dispute encore au trépas
Le dernier souffle de la vie.

Mais au retour d'Apollon, ouvrant les yeux pour la derniere fois, d'une voix presque éteinte, il lui adresse cette triste priere:

« Que l'amitié de mes maux me délivre:
« Accorde-moi la faveur de mourir,
« Puisqu'un mortel sans aimer ne peut vivre,
« Et ne peut aimer sans souffrir. »

A ces mots, Apollon le serrant dans ses bras recueillit son dernier soupir, et le changea en cyprès.

Dévoré de chagrins et d'ennuis, le fils de Latone invoquoit la mort, et se plaignoit aux dieux d'être immortel; mais l'amour lui offrit un nouveau consolateur. La Sibylle de Cumes vint le trouver dans sa retraite, et de ce ton de voix que les belles savent si bien prendre, elle lui dit:

« De nos vergers, de nos prairies

« Vous exilez-vous pour toujours?
« Ne chanterez-vous plus, sur ces rives fleuries,
« Nos jeux, nos fêtes, nos amours? »

« Non, répondit Apollon; je n'ai plus d'autre plaisir « que celui de la solitude ». La Sibylle reprit tendrement:

« J'approuve vos douleurs, et mon cœur les partage;
« Mais de tous mes amis loin de me séparer,
« Si j'avois vos chagrins, j'irois souvent pleurer,
« A l'ombre de quelque bocage
« Où je pourrois vous rencontrer. »

Elle se tut et baissa les yeux. La main du pasteur rencontra la sienne; elle continua:

« Peut-on détester la lumiere,
« Quand on a reçu de l'Amour
« Une ame pour aimer, et des graces pour plaire?
« Hélas! si nos bergers vous perdoient sans retour;
« Si les nymphes de ce séjour,
« Comme une fleur vous voyoient disparoître,
« Leurs soupirs... et les miens peut-être
« Vous feroient regretter le jour. »

Tandis qu'elle parloit ainsi, des pleurs sillonnoient ses joues, et le dieu, pour mêler ses larmes à celles de sa consolatrice, la tenoit étroitement embrassée. Après un silence un peu long, mais expressif, la Sibylle lui dit avec une douce langueur:

« Eh bien! renoncez-vous encore

« Au bonheur de voir la clarté ?
— « Non, répondit le dieu, depuis que je t'adore,
« Je reconnois le prix de l'immortalité. »

Alors la Sibylle, ramassant une poignée de sable, continua, en lui laissant prendre un baiser :

« Je ne demande pas l'honneur d'être immortelle ;
« Mais je voudrois pouvoir vous consoler toujours.
— « Hélas ! je ne puis de tes jours
« Rendre la durée éternelle ;
« Mais je peux prolonger leur cours.
— « Eh bien ! que votre cœur regle ma destinée.
« Voyez ce sable dans ma main,
« Prononcez, et que chaque grain
« A mes jours ajoute une année ».
Son amant crut devoir y consentir,
Convaincu, par expérience,
Qu'un moment de vrai plaisir
Vaut un siecle d'existence.

Mais, hélas ! dans la suite, la Sibylle reconnut combien ce présent étoit funeste.

Sur les ailes du temps ses amours s'envolerent.
La vieillesse arriva, ses charmes s'éclipserent.
Sa génération passa les sombres bords ;
Elle n'eut bientôt plus d'amis que chez les morts.
Enfin, après mille ans, souffrante, misérable,
Seule dans l'univers, elle disoit aux dieux :
« Faites-moi grace au moins du dernier grain de sable,
« Ou donnez-moi quelqu'un pour me fermer les yeux ! »

Le premier de ses chagrins fut l'ingratitude d'Apollon, qui l'abandonna pour Cassandre, fille de Priam. Cette princesse, après une assez belle résistance, entra en accommodement, et promit à son amant de conclure un traité, s'il vouloit lui communiquer le don de deviner. Le fils de Latone s'y engagea, en jurant par le Styx. Mais à peine eut-il prononcé ce serment irrévocable que Cassandre se moqua de sa crédulité : le dieu, pour la punir, ajouta au don qu'il lui avoit fait, qu'on ne croiroit jamais à ses prédictions. On assure que, depuis la mort de cette princesse, son esprit prophétique a parcouru les quatre parties du monde, et qu'il s'est depuis peu fixé dans la capitale du plus puissant empire de l'Europe.

Tous les jours ce puissant génie
S'introduit dans les cabinets
Des gazetiers, des faiseurs de projets,
Et des enfants de l'alchimie.
Il voltige aussi quelquefois
Dans ce jardin jadis embelli par nos rois *,
Près de l'arbre de Cracovie :
C'est là qu'il nous prédit les grands évènements,
Les sieges, les combats, la pluie et le beau temps,
Par les oracles qu'il fait rendre.
Mais ses prophetes bien souvent,

* Le jardin des Tuileries.

Plus malheureux encor que la pauvre Cassandre
Que l'on n'entendoit pas, ont le désagrément
Eux-mêmes de ne pas s'entendre.

Apollon, dupe de Cassandre, se consola bientôt avec la nymphe Clymene, dont il eut Phaéton et ses sœurs...

Mais entre les bras de Clymene,
Laissons-le dormir jusqu'au jour.
Bon soir. Vous saurez qu'en amour
Il est bon de reprendre haleine.

LETTRE XIV.

LES MUSES.

Un jeune époux qu'amour enflamme,
A sa moitié jure à jamais
De lui rester fidele; mais
Ariste est l'amant de sa femme;
Ils n'ont qu'un cœur, ils n'ont qu'une ame,
Ariste l'idolâtre; mais
La jeune Annette est sa voisine;
Elle est folle, vive, mutine,
Du reste, assez maussade; mais
Madame Ariste a mille attraits,
Des yeux, une taille divine,
Que son époux admire; mais
La jeune Annette est sa voisine.

Clymene avoit, dans tous ses traits,
Un charme, une grace enfantine,
Avec mille trésors secrets
Qu'Apollon connoissoit bien; mais
Castalie étoit sa voisine.

Cette nymphe plut à son voisin. Il soupira, elle feignit de ne pas l'entendre; il supplia, elle fut inexorable; il la pressa, elle s'enfuit jusqu'au pied du

mont Parnasse, où les dieux la changerent en fontaine.

Son amant, couché sur ses bords, mêloit ses larmes à son onde, lorsqu'il fut tiré de sa rêverie par une mélodie enchanteresse qui venoit du haut de la montagne. Soudain il se leve, et monte par un sentier bordé de myrtes et de palmiers : plus il approche, plus le charme de l'harmonie s'empare de ses sens. Il s'arrête enfin au coin d'un bois, à l'ombre duquel il apperçoit un groupe de nymphes assises sur un amphithéâtre de verdure.

C'étoient elles qui formoient ce divin concert, par le doux accord de leurs voix et de leurs instruments. Mais à la vue d'Apollon, armé de son arc et de ses traits, la troupe craintive se sauva dans l'épaisseur du bois. Aussitôt le pasteur, accordant sa lyre, leur chanta ces couplets :

« Nymphes, pourquoi me fuyez-vous ?
« Regardez-moi, daignez m'entendre.
« La paix doit régner entre nous :
« Vous êtes belles, je suis tendre.
« Nymphes, pourquoi me fuyez-vous ?

« De l'Amour quand on a les armes,
« Craint-on les armes des mortels ?
« Laissez-nous adorer vos charmes :
« On doit partager les autels
« De l'Amour, quand on a ses armes.

Vous jugez bien qu'Apollon étoit novice encore quand il composa ces couplets; mais outre le mérite de l'impromptu, ils avoient celui de louer la beauté; et ce mérite-là fait passer tous les jours bien des platitudes: ainsi,

Ne demandez plus, Émilie,
Pourquoi je peins souvent vos traits;
Car, plus on vous trouve jolie,
Et plus aisément on oublie
Si mes vers sont bons ou mauvais.

Cependant les nymphes s'étoient arrêtées pour écouter Apollon; celui-ci à la fin de sa chanson se trouvant près d'elles: « Je suis, leur dit-il, le fils de « Jupiter et de Latone... — Et nous, reprirent-elles, « filles de Jupiter et de Mnémosyne. — Je suis donc « votre frere!... m'est-il permis d'embrasser mes « sœurs »? Les nymphes rougirent, et accorderent le baiser fraternel. Apollon leur fit ensuite sur leur musique des compliments vrais ou faux, qu'elles lui rendirent au sujet de la sienne; car vous savez qu'entre artistes,

Tous ces éloges inouis
Que l'un à l'autre on se renvoie,
Sont bien souvent de faux louis
Que l'on rend en fausse monnoie.

Quoi qu'il en soit, la fraternité des arts, jointe au

lien du sang, fit naître entre le fils et les filles de Jupiter une douce intimité; et malgré le sexe des neuf sœurs, leur amitié fut toujours sincere. Ils résolurent de vivre ensemble, et de former une académie: Apollon en dressa le plan; il établit pour base la loi de la concorde, et fit porter à ses sœurs le nom de Muses * pour marquer leur égalité. Son plan étant achevé, le dieu du Parnasse partagea entre ses sœurs les sciences et les arts, suivant leur goût et leurs dispositions. Il indiqua, peu de temps après, la premiere séance de leur académie; et voici ce qui s'y passa:

Par un discours semé de fleurs,
Calliope ouvrit l'assemblée.
Melpomene, triste et voilée,
Des héros plaignit les malheurs,
De l'amour déplora les charmes;
Et, par ses aimables douleurs,
Fit éclore dans tous les cœurs
Le plaisir du sein des alarmes.
Thalie, avec un air malin,
Des traits aigus de la satire
Cribla le pauvre genre humain;
Mais, en le piquant, le fit rire.
Polymnie ensuite étala

---

* Suivant Cassiodore, le mot *muses* dérive du mot grec *ομοιουσαι*, qui signifie égales, pareilles.

Les faits, les vertus, la mémoire
Des Turennes de ce temps-là.
Clio, sur l'aile de la gloire,
Portant ces héros vers les cieux,
Les fit voler au rang des dieux.
Uranie ouvrit ses tablettes,
Et lut intelligiblement
Le système du mouvement,
Des tourbillons et des planetes.
Enfin, la champêtre Érato
Chanta les amours du hameau
Sur l'air plaintif de la romance.
Euterpe de son flageolet
L'accompagna; puis en cadence
Terpsichore, par un ballet,
Termina gaîment la séance.

En peu de temps ces assemblées devinrent célebres; la réputation des Muses s'étendit au-delà des royaumes de la Grece, et le fils de Latone, déchu du trône de la lumiere, monta sur le trône du génie. Il n'étoit plus de fêtes brillantes dont ses sœurs et lui ne fissent l'ornement: mais pour s'y transporter d'une maniere commode et décente,

Il eût fallu faire les frais
D'un char, de six coursiers, d'une suite complete;
Or, personne ne fut jamais
Éclaboussé par les laquais
Ni la voiture d'un poëte.
Les chars sont faits pour les Amours;

La fortune est le fruit de leurs aimables ruses;
Aussi les Graces toujours
Ont éclaboussé les Muses.

Tandis que celles-ci délibéroient inutilement sur la maniere de se mettre en voyage, elles apperçurent au milieu des airs un cheval ailé: c'étoit le célebre Pégase. Ce coursier fougueux, né du sang de Méduse, dirigea son vol vers le mont Parnasse; là, il s'abattit sur un rocher, et d'un coup de pied fit jaillir l'Hippocrene,

Cette poétique fontaine,
Dont quelques écrivains badauds
Se vantent de boire les eaux,
En buvant les eaux de la Seine.

A la voix d'Apollon, Pégase s'arrête; le dieu sautant sur lui fait placer les Muses en croupe, et ordonne au coursier de les transporter à la cour de Bacchus. Pégase déploie ses ailes, et soudain

On voit planer d'un vol agile,
Par-delà le sommet des monts,
Toutes les neuf sœurs à la file,
Comme les quatre fils Aymons.

Mais bientôt on les perd de vue, et leur coursier, rapide comme la pensée, arrive à la cour de Bacchus.

Déja des courtisans la troupe se rassemble.
On s'empresse, on admire, on dévore des yeux,

Chez les neuf sœurs, les détails précieux
Dont vous nous présentez l'ensemble.

Adieu. Ceci a l'air d'un compliment, et je dois me les interdire avec vous :

Les compliments n'ont pas coutume
De passer pour des vérités ;
Ceux que vous traceroit ma plume
Feroient tort aux réalités.

LETTRE XV.

MARSYAS.

Bacchus, chez lequel les Muses furent accueillies, étoit un prince illustre par ses victoires et par son amour pour les beaux arts. Il régnoit à Nyse, avec Ariane qu'il avoit épousée dans l'isle de Naxos, et rassembloit à sa cour les hommes les plus célebres de son temps.

A l'arrivée des Muses, le bal s'ouvrit. Terpsichore y parut, et ravit tous les courtisans: c'est vous dire assez qu'elle désespéra toutes les femmes.

Les Amours dessinoient ses pas,
La Volupté suivoit ses traces,
Les Plaisirs animoient ses graces,
Et s'entrelaçoient dans ses bras.

Le bal fut suivi d'un concert. Euterpe et la jeune Erato s'y distinguerent tour-à-tour; les applaudissements redoublerent quand on vit paroître Marsyas.

Cet habile musicien avoit trouvé la flûte de Minerve dans une fontaine où cette déesse l'avoit jetée autrefois; et, s'étant exercé sur cet instrument divin,



MARSYAS.

il en tiroit des sons mélodieux. Au bruit des acclamations, Apollon éprouva d'abord quelque inquiétude; mais bientôt après il se promit la victoire: en effet, la flûte de Marsyas avoit charmé les auditeurs, la lyre d'Apollon les transporta.

Piqué de cette supériorité, le Phrygien se leve, et d'un ton d'arrogance défie son rival, en présence de toute la cour. Le frere des Muses accepte le défi, et le vaincu se soumet d'avance à la discrétion du vainqueur. Alors Marsyas invoque Minerve, et, reprenant sa flûte,

Il module la mélodie
Des premiers concerts du printemps;
Des premiers desirs des amants
Soupire la mélancolie;
Du gazouillement des ruisseaux
Il cadence le doux murmure:
Puis interrompant à propos,
Ou précipitant la mesure,
Du caprice de ses pipeaux
Semble lutiner les échos.
Ensuite, au milieu de la plaine,
Il égare, parmi les fleurs,
Les bergeres et les buveurs
Dansant autour du vieux Silene...
Mais tout-à-coup, au fond d'un bois,
On croit ouïr la voix plaintive
D'une Dryade fugitive,
Qui, foible et réduite aux abois,

Pousse un cri!... La peur, l'espérance,
Font palpiter et tressaillir!...
Jusqu'au moment où le plaisir,
Interrompu par un silence,
Se réveille par un soupir.

Marsyas avoit fini; on l'écoutoit encore. Mais lorsqu'il salua l'assemblée, les acclamations s'éleverent avec la fureur de l'enthousiasme.

C'étoit un bruit, un brouhaha!...
On s'écrioit : Bravo! merveilles!
Et jamais on n'a vu de cabales pareilles
Au parterre de l'Opéra.

Durant tout ce vacarme, Apollon ayant accordé sa voix et sa lyre, imposa silence par un prélude; et, se livrant ensuite au délire de son art, fit passer dans tous les cœurs l'ivresse de la volupté. Marsyas pâlit, et reconnut malgré lui la supériorité de la voix sur les instruments. En effet,

Un chalumeau peut quelquefois
Amuser, intéresser même;
Mais il ne peut jamais dire, comme la voix:
« Vous êtes belle, je vous aime. »

Lorsqu'Apollon eut disposé l'assemblée en sa faveur, il se tourna vers Ariane, et chanta les vers suivants*.

« O nymphes de Naxos! qu'elle vous parut belle,

---

* Voyez la troisieme partie, Lettre XL.

« Lorsqu'au milieu de ses douleurs,
« Son teint brilloit comme la fleur nouvelle
« Que l'aube matinale arrose de ses pleurs !
« Aux accents de sa voix sur les plaines humides
« Amphitrite paroît avec les Néréides ;
« Neptune et les Tritons sortent du sein des eaux,
« La mer blanchit d'écume ; on s'empresse, on admire :
« Amphitrite trembloit de perdre son empire,
« En la voyant s'élancer vers les flots !...
« Mais un consolateur, conduit par la victoire,
« Par l'Hymen lui fut présenté ;
« Et ce dieu rendit la beauté
« Inséparable de la gloire. »

Soit justice, soit cabale, soit plutôt pour flatter la reine, ces vers furent redemandés avec transport; et dès-lors Marsyas prévit sa défaite. Mais sur l'éloge d'une seule femme, Apollon se fiant peu aux applaudissements de toutes les autres, voulut les mettre de bonne foi dans son parti.

La Vénus de Praxitele, que l'on adoroit à Gnide, et la Galatée de Pygmalion, que l'Amour avoit animée, étoient alors célebres dans toute la Grece. Apollon faisant une double allusion à ces deux chefs-d'œuvre, et promenant ses regards sur les femmes les plus aimables de la cour, chanta, en s'accompagnant de sa lyre :

« Autrefois de chaque belle
« Empruntant le plus beau trait,

« De sa Vénus Praxitele
« En composa le portrait.
« Si j'avois une étincelle
« De son talent précieux,
« Je ferois adorer celle
« Que je compose en ces lieux.

« Je prendrois de Polyxene,
« Les yeux, la taille, et le sein ;
« Et la bouche d'Eroxene,
« Et l'albâtre de son teint;
« De Chloé le front novice,
« La timide bonne foi;
« Le sourire d'Eucharisse,
« Qui semble dire : Aimez-moi.

« Ah! si mon ciseau fidele
« Pouvoit rendre les appas
« Qu'on voit sur chaque modele,
« Et ceux que l'on ne voit pas;
« Sans voile représentée
« Avec leurs proportions,
« Que bientôt ma Galatée
« Feroit de Pygmalions!

« Si, pour lui donner la vie,
« L'Amour consultoit mes vœux,
« Ton enjoûment, Euphrosie,
« Pétilleroit dans ses yeux.
« Aglaé, de ta malice
« Je lui donnerois un grain,
« Et ton cœur, tendre Eurydice,
« Palpiteroit sous ma main.

« Mais pourquoi ma voix légere,
« Unissant tant de beautés,
« Me fait-elle une chimere
« D'aimables réalités!
« Tandis que je les rassemble,
« Amour rit de mon travail,
« Et j'abandonne l'ensemble
« Pour adorer le détail. »

Je ne vous peindrai point la fureur avec laquelle cet éloge fut applaudi. Il suffira, pour vous en donner une idée, de vous observer que chaque femme y étoit intéressée, car les yeux d'Apollon avoient désigné toutes celles que sa bouche n'avoit pu nommer : aussi la victoire lui fut-elle décernée d'une voix unanime. Mais la barbarie avec laquelle il en usa ternit tout l'éclat de sa gloire : ayant attaché contre un pin le pauvre Marsyas, il l'écorcha tout vif. Les pleurs et le sang de ce malheureux formerent un fleuve auquel on donna son nom.

Vous voyez, Émilie, qu'il est souvent plus aisé de vaincre que de pardonner : souvenez-vous donc qu'il est encore plus glorieux de pardonner que de vaincre.

Vous qui de l'enfant de Vénus
Étendez chaque jour et l'empire et la gloire,
Laissez-nous à vos pieds chérir votre victoire,
Et lire dans vos yeux la grace des vaincus.

LETTRE XVI.

MIDAS.

Vous connoissez, Émilie, l'espece fertile de nos petits Midas, qui se vantent de posséder un esprit et des connoissances auxquels nous avons le malheur de ne pas ajouter foi. Ces messieurs pourroient se vanter, avec plus de raison, de la noblesse et de l'ancienneté de leur origine; car Midas, leur premier pere, étoit roi de Lydie, et contemporain de Bacchus. C'est dommage, pour notre scene lyrique, que cet illustre amateur soit né quelques milliers d'années trop tôt;

> Car, à Paris, il eût fait des merveilles:
> Il eût été le chef de nos censeurs,
> Petits-maîtres, commis, et clercs de procureurs,
> Auxquels il a transmis son nom et ses oreilles.

Ce prince ayant entendu parler du talent sublime d'Apollon, dit, en appuyant le poing sur la hanche: « Parbleu, je serois curieux de juger cet homme-là; « qu'on me le fasse venir. »

Apollon se présente; et Midas, bégayant et

grasseyant tour-à-tour, du haut de sa grandeur laisse tomber ces paroles:

« Vous possédez l'art chromatique.
« Voyons un peu : je m'y connois;
« Non que je sache la musique,
« Jupiter m'en préserve! Mais
« Je sais tout sans avoir jamais
« Rien appris. De plus, je me pique,
« Lorsque je prononce un arrêt,
« D'employer le terme technique;
« Car je suis, grace à Richelet *,
« Savant par ordre alphabétique.
« Au reste, je vous avertis,
« Mon cher, que, par tous mes amis,
« Dans notre comité lyrique,
« Vous serez loué comme un dieu,
« Ou sifflé comme un misérable:
« Car, avec nous, point de milieu;
« L'on est divin ou détestable. »

Tandis que Midas débitoit ces impertinences préliminaires, Pan, son favori, vint assister à son lever.

Pan étoit un seigneur voisin,
Tel qu'on en voit encor, qui, dans leur territoire,
Sont renommés pour leurs chansons à boire,
Et leur talent pour chanter au lutrin.

Le roi le voyant entrer courut à sa rencontre, et

* Auteur d'un dictionnaire.

prenant Apollon par la main : « Vous voyez, dit-il, « un rival que je vous présente : c'est vous proposer « une victoire de plus. Allons, messieurs, le mo- « ment est favorable : voici mon barbier ; je suis à « vous ; commencez. »

Pan chanta le premier, et Midas manqua vingt fois de pâmer en l'écoutant. Il levoit les yeux au ciel, frappoit des pieds et des mains, et crioit aussi fort que le chanteur.

Tel un âne, près d'un buisson,
Écoutant la voix de son frere,
Enchanté de l'entendre braire,
Avec lui brait à l'unisson.

Pan ayant heureusement fini, Apollon commençoit à peine, que Midas l'interrompit en s'écriant :

« Vous chantez comme on parle! Air mesquin, mauvais choix,
« Petit genre... Où sont donc ces cadences perlées,
« Ces grands éclats, ces ports de voix,
« Et ces roulades martelées ? »

Puis se tournant vers son favori, il ajouta avec un sourire protecteur :

« C'est un jeune homme encor ; mais s'il veut quelque temps
« Étudier votre méthode,
« Et suivre mes leçons, avant peu je prétends
« Lui faire un sort, et le mettre à la mode. »

Midas parloit encore, lorsqu'il sentit éclore, sous

sa chevelure, une paire d'oreilles longues et velues. Effrayé de ce prodige, Pan prit la fuite, et ne s'en vanta pas. Apollon se retira vengé, et le prince demeura seul avec son barbier, dont le génie officieux enveloppa d'une perruque ses oreilles miraculeuses. Midas exigea de lui la promesse d'un secret inviolable : le barbier lui en fit le serment; mais par malheur,

On tait le bien, même le mal :
Plusieurs femmes, dit-on, s'en sont fait un scrupule
Dans les siecles passés; mais, par un sort fatal,
L'homme qui sait le mieux cacher le vice, brûle
De dévoiler le ridicule.

Le barbier chargé du secret de son maître ne put long-temps soutenir ce fardeau; il alla creuser la terre dans un endroit écarté, et prononça ces mots en s'inclinant: « Le roi Midas a des oreilles d'âne. » Ayant ensuite enterré son secret, il s'éloigna. Mais peu de temps après, la terre produisit en cet endroit des roseaux qui, étant agités par le vent, répétoient entre eux: « Le roi Midas a des oreilles d'âne. » Vous voyez que, dans ce temps-là, les secrets enfouis germoient et croissoient avec les plantes.

S'il en étoit ençor de même,
Les roses de votre jardin,
Sous l'aile du zéphyr badin,
Diroient en naissant : Je vous aime.

Midas, désespéré de ne pouvoir plus garder l'incognito, alla chercher un asile à la cour de Bacchus: celui-ci, pour le consoler, offrit de lui accorder la premiere grace qu'il paroîtroit desirer. Le prince aux longues oreilles demanda le privilege de changer en or tout ce qu'il toucheroit.

Des modernes Midas en France
Tel est encore le grand mot:
De l'or!... Messieurs, en conscience,
Avec de l'or, est-on moins sot?
En a-t-on moins d'impertinence?
Est-on moins dupe tous les jours
De Cupidon et de sa mere?
A-t-on mieux l'heureux don de plaire?
Est-on mieux fait pour les amours?
A-t-on les graces du bel âge?
A-t-on l'estime? a-t-on l'honneur?
A-t-on de l'esprit et du cœur
La délicatesse en partage?
Et lorsque d'un limon grossier
Le ciel nous a pétri le crâne,
Avec tout l'or d'un financier,
A-t-on moins des oreilles d'âne?

Midas, avant la fin du jour, se repentit de sa demande indiscrete: les aliments, en approchant de ses levres, se changeoient en or; et ce riche indigent se trouva bientôt menacé de la famine.

Tel un vieux sous-fermier, par la goutte éclopé,
Devant lui voit servir un repas délectable,

Sans oser y toucher; puis, se levant de table,
Boit un grand verre d'eau quand chacun a soupé.

Bacchus, satisfait de lui avoir donné cette leçon, et touché de son repentir, lui ordonna, pour se délivrer de cette vertu fatale, de se baigner dans les eaux du Pactole. Ce fleuve, qui traverse la Lydie, roule depuis ce temps un sable d'or avec ses flots.

Au bord d'une fontaine arrivant l'autre jour,
Je vis nager sur l'eau deux beaux boutons de rose,
Quelques feuilles de lis, puis encore autre chose,
Ressemblant à deux fruits jumeaux; puis tour-à-tour
Des plumes que je pris pour celles de l'Amour.
Me rappelant alors, belle Émilie,
Que cette onde souvent caressa vos trésors,
Dans une tendre rêverie,
Je m'agenouillai sur ses bords,
Songeant au fleuve de Lydie.

P. S. J'espérois vous parler des autres exploits d'Apollon, de son rappel à la cour céleste, de son aventure dans l'isle de Rhodes, de ses temples, de ses prêtresses, de ses oracles; mais la fin des vacances amene celle de nos entretiens, et le plaisir de vous revoir va succéder à celui de vous écrire.

Le sagittaire me rappelle
Sous les étendards de Thémis *:

* L'auteur entroit alors dans la carriere du barreau.

Heureux si je puis être admis
Dans le temple de l'Immortelle!
Heureux si je puis exhaler
L'ardeur divine qui m'enflamme,
Et du feu dont brûle mon ame
Voir tous mes auditeurs brûler,
Et tous les yeux étinceler!
Armé du poids de l'éloquence,
Qu'il est glorieux d'étouffer
Et l'imposture et la licence!
Et qu'il est doux de triompher,
Quand on combat pour l'innocence!
Rempli de cet espoir flatteur,
Ambitieux admirateur
De Paris, de Rome, et d'Athenes,
Je vais, orateur écolier,
Suivre, applaudir, étudier,
Gerbier, Cicéron, Démosthenes.

Quand je confesse à vos genoux
Ma défaite et votre victoire,
Que n'ai-je leur talent, et vous
Le cœur de leur auditoire!

FIN DE LA PREMIERE PARTIE.

NOTES.

Page 24, Lettre premiere. « Les dieux dont je vais « vous parler ne sont que les dieux de la premiere classe. » L'auteur, dans son énumération des dieux du premier ordre, qui sont au nombre de vingt, mais dont douze seulement composent le conseil céleste, a suivi l'opinion la plus généralement adoptée par les mythologues anciens et modernes; et il a eu raison. Hésiode, dans sa Théogonie ou génération de ces mêmes dieux, differe de cette opinion en des points assez essentiels, pour qu'on ait cru convenable de placer ici la traduction libre d'une partie de ce morceau : on l'a abrégé de beaucoup, parcequ'il est rempli de détails absolument étrangers au sujet, et qui ne pouvoient plaire qu'aux Grecs.

Quand les dieux, assurant leur empire et leur gloire,
Eurent sur les Titans remporté la victoire,
Jupiter épousa la prudente Métis *.
Mais Tellus et le Ciel en secret avertis
Que la jeune déesse alloit être féconde;
Que par l'arrêt du sort tout l'empire du monde
Des mains de Jupiter devoit passer un jour
Dans celles de l'enfant qu'espéroit son amour;
En prévinrent le dieu dont la crainte attentive
Renferma dans son sein son épouse captive.

---

* Nom propre allégorique qui signifie prudence.

Minerve naquit d'eux; et pouvoit lui donner
Un fils assez puissant pour l'oser détrôner:
Se rappelant alors le destin de son pere,
Il cacha dans ses flancs et la fille et la mere;
Et ce couple en sagesse à nul autre pareil
Du dieu qui le recele est l'ame et le conseil.
Pour sa seconde épouse, aux célestes demeures,
Jupiter prend Thémis; Thémis, mere des Heures,
Qui dispensent à l'homme, en fuyant sans retour,
Le repos de la nuit et le travail du jour.
De cet hymen encor naquirent les trois Parques,
Sœurs que rien ne sépare, et qui, pour les monarques
Comme pour les bergers, sur leur rouet fatal
Filent dans les enfers et le bien et le mal.
Il épouse Eurynome, et bientôt sur ses traces
Il voit naître, courir, folâtrer les trois Graces,
Euphrosyne, Thalie, Aglaé, de leurs bras
S'enlaçant tour-à-tour, et cadençant leurs pas,
Et sans qui la beauté n'a nul charme qui touche.
Cérès obtint alors les honneurs de sa couche,
Cérès dont les épis nourrissent l'univers.
Proserpine est leur fille; et le dieu des enfers
Épris des doux attraits qui parent sa jeunesse,
L'entraîne aux sombres bords dont il la fait déesse.
La docte Mnémosyne, aux longs cheveux épars,
De Jupiter sur elle arrête les regards:
Les Muses sont le fruit de cette amour nouvelle,
Les Muses dont le chœur à tous les arts fidele
Charme l'Olympe ému de chants mélodieux
Plus doux que le nectar que l'on y verse aux dieux.
De Latone bientôt il brigue la tendresse.
La jeune déité partageant son ivresse

En reçoit deux enfants, couple le plus aimé
Qu'en un sein maternel Jupiter ait formé;
Apollon qui des arts est le dieu tutélaire,
Et Diane dont l'arc immole à sa colere
Tous ces fiers animaux, les tyrans de nos bois:
Junon, dont Jupiter chérit enfin les lois,
Est la mere d'Hébé, de Mars, et de Lucine:
Mais le dieu fait jaillir de sa tête divine,
Sans l'aide de Junon, la superbe Pallas,
Vierge toujours brûlant de l'ardeur des combats:
Junon, que cette offense enflamme de colere,
A son tour, comme lui, jalouse d'être mere,
Seule, et loin de l'hymen, ose enfanter Vulcain,
Grand dans l'art de forger et le fer et l'airain,
Et de qui les talents réparent l'infortune.
L'inquiete Amphitrite et le bruyant Neptune
N'ont pour fils que Triton, qui, du sein des roseaux,
Fait de sa conque horrible au loin mugir les eaux.
Triton parmi les dieux siege auprès de son pere.
Tendre épouse de Mars, la reine de Cythere
Lui donne pour enfants, l'Épouvante, la Peur,
Qui devancent le char de ce dieu destructeur;
Et de leurs feux encor naît la belle Harmonie*
Sur le trône de Thebe au grand Cadmus unie.
Maïa fille d'Atlas, dont le front sillonné
Sous le poids du ciel même est à peine incliné,
Enflamme Jupiter, et donne la naissance
Au dieu dont le génie inventa l'éloquence.
Sémélé le remplit d'un aussi tendre amour;

* Autrement appelée Hermione.

Et dans ses flancs mortels Bacchus reçoit le jour:
Bacchus qui présidant aux festins, à l'ivresse,
Fait avec son nectar circuler l'alégresse.
Sémélé perd la vie et monte dans les cieux.
Hercule, issu d'Alcmene et du maître des dieux,
Fait connoître son pere en marchant sur ses traces.
A la vive Aglaé, la plus jeune des Graces,
Vulcain unit son sort. Dans l'isle de Naxos,
Bacchus sauvant des flots la fille de Minos,
La venge d'un parjure, et la prend pour épouse.
Hercule, que Junon implacable et jalouse
Expose chaque jour à des périls nouveaux,
Heureux et triomphant de ses douze travaux,
Reçoit la main d'Hébé qui lui sourit sans cesse,
Emblême de la force unie à la jeunesse.

Hésiode pousse cette filiation beaucoup plus loin; mais ce morceau suffit pour faire voir combien ce poëte differe à cet égard d'Homere, et des autres mythologues, qui, presque tous, donnent à Vénus Vulcain pour époux, tandis qu'Hésiode la marie au dieu Mars, et unit Vulcain à la plus jeune des Graces.

Page 71, Lettre huitieme. « Pluton rêvoit à tout « cela, lorsqu'il apperçut Proserpine au milieu de ses « nymphes. Soudain épris de ses attraits, il la saisit, l'en- « leve, ouvre la terre d'un coup de son trident, et rentre « dans ses états avec sa proie. » Cette fable a fourni un morceau très brillant au génie d'Ovide; et on peut le lire dans la traduction si justement estimée de M. de Saint-Ange. Un poëte latin du IVe siecle, beaucoup moins

connu qu'Ovide, mais qui mérite cependant de l'être, et qui, malgré ses défauts dont nous convenons, n'est pas toujours boursoufflé et monotone comme quelques littérateurs le prétendent, Claudien, dans son poëme *de Raptu Proserpinæ*, a décrit les suites de cet enlèvement en très beaux vers, dont nous allons hasarder une traduction libre et abrégée (car c'est ainsi que nous croyons que l'on doit traduire les auteurs qui ne sont ni modeles ni classiques): ce morceau termine le second chant du poëme.

Les discours, les sanglots de la jeune déesse
Ont du dieu des enfers amolli la rudesse.
O pouvoir de l'Amour, Pluton a soupiré!
Du manteau rembruni dont le dieu s'est paré,
Il essuie en riant les pleurs de son amante:
Pour elle il adoucit sa voix rauque et tonnante,
Et, tandis qu'avec lui son char la fait voler,
Par ce discours adroit cherche à la consoler:
« Proserpine, écartez ces lugubres images.
« Le Destin vous promet, sur mes heureux rivages,
« Un sceptre plus certain, plus grand, plus glorieux,
« Que le sceptre des mers, de la terre, et des cieux.
« Cet époux, qu'on vous peint et sombre et taciturne,
« De vous n'est pas indigne; il est fils de Saturne:
« Au dieu, qui seul du Styx n'atteste point les eaux,
« La nature obéit, et même le chaos.
« Peut-être vous croyez que jamais la lumiere
« Ne viendra de ses feux charmer votre paupiere:
« Nous avons des soleils sur nos têtes roulants,
« Qui toujours lumineux ne sont jamais brûlants.

« Ce pâle demi-jour qui blanchit l'Élysée
« Flattera votre vue errante ou reposée.
« Là, sans embrasement, et non pas sans chaleurs,
« Mûrissent des fruits d'or, et de mille couleurs,
« Dont toujours l'ambrosie et fraîche et parfumée
« Rendra plus douce encor votre haleine embaumée.
« Mais ces fruits savoureux, ces trésors, ces bienfaits,
« Ne sont que les garants des dons que je vous fais.
« Ces rois, qu'après leur mort, on voit dans ces lieux même
« Garder encor l'orgueil de leur grandeur suprême,
« Courberont devant vous leurs fronts humiliés ;
« Et tous leurs sceptres d'or tomberont à vos pieds.
« Ces mânes fastueux, jaloux de vous complaire,
« Vous allez ordonner leur peine et leur salaire.
« Le Léthé, dont le lit roule des flots ingrats,
« Ce dieu sans souvenir, ne vous oublîra pas.
« Venez, manifestez par d'infaillibles marques
« Leur déesse aux enfers, leur souveraine aux Parques ;
« Et que vos volontés, ces oracles certains,
« Même pour Jupiter, soient l'arrêt des Destins. »
Il dit, et ravisseur d'une beauté si rare,
Avec sérénité rentre dans le Ténare.
D'un coup de son trident il l'entr'ouvre : soudain
Des mânes sur ses pas vole le peuple vain,
Multitude légere, inquiete, bruyante,
Pareille à la moisson nombreuse et pâlissante
Des feuilles que l'automne arrache au front des bois.
Cent générations accourant à la fois,
Du dieu qui se déride admirent la compagne.
Le Phlégéton, dont l'onde embrase la campagne,
Leve aussi, pour la voir, de ses roseaux noircis,
Son front sans chevelure, et ses yeux sans sourcils ;

Et de sa barbe épaisse et de feux ruisselante,
Coule sur tout son corps une lave brûlante.
Les époux de leur char à peine descendus
Entrent dans le palais; des parfums répandus
Sous ses parvis sacrés la douce odeur s'exhale.
Bientôt s'ouvre pour eux l'enceinte nuptiale,
Où le lit de l'hymen sous l'or qui le revêt
De ses carreaux moelleux a gonflé le duvet.
Des champs élysiens les matrones fideles
Entourent Proserpine ; et leurs voix immortelles
Voudroient calmer l'effroi dont ses sens sont troublés.
Ses cheveux par leurs mains sur son front rassemblés
Ne flottent déja plus : mais sa pudeur craintive
Les rameue en pleurant sur sa gorge captive.
Le Tartare applaudit, et par de longs échos
Fait circuler la joie au fond de ses cachots.
La liqueur de Bacchus brille dans mille coupes.
Les danses et le chant animent tous les groupes.
L'Érebe, que la nuit devroit toujours noircir,
S'étonne du jour pur qui le vient éclaircir.
Minos, dont l'équité de tous les morts dispose,
S'étonne qu'en ses mains l'urne oisive repose.
Cerbere sans courroux retient sa triple voix.
La Danaïde a vu, pour la premiere fois,
Dans ses tonneaux remplis rester l'onde fatale.
Le fleuve ne fuit plus les levres de Tantale.
Titye a respiré : ses longs membres rampants,
Qui, couchés sur la terre, en couvroient neuf arpents,
Se relevent plus hauts que de hautes murailles;
Et le vautour rongeur qui sort de ses entrailles,
Pour s'y plonger encore et pour les dévorer,
S'envole, tout honteux de n'y pouvoir rentrer.

Cette joie à leur tour surprend les Euménides :
Pleines d'affreux transports, ces déités livides,
Prenant un vase noir entre leurs mains de fer,
S'abreuvent à longs traits du nectar de l'enfer.
Leur ivresse est horrible, et commande à leur bouche
Un chant qui leur arrache un sourire farouche.
Leurs serpents du banquet usurpent une part,
Et plongent dans la coupe et leur langue et leur dard.
Lachésis des humains ne coupe point la trame.
Caron dans sa nacelle est seul avec sa rame.
Dans le champ de la vie où moissonne sa faux,
La Mort même suspend ses lugubres travaux :
Nul pere inconsolable et nulle mere en larmes
D'un enfant au bûcher ne dépose les charmes ;
Et ce jour, que le sort ne renouvelle pas,
Est sans deuil pour la terre, ainsi que sans trépas.

Mais déja de la nuit l'étoile avant courriere
Verse sur l'horizon sa douteuse lumiere.
La Junon des enfers, dans son lit conjugal,
Cache de sa pudeur l'incarnat virginal.
Hécate, qui pour nous est Diane et Lucine,
Étend trois fois les bras sur la couche divine.
Le magique serment, dont rien ne rompt les lois,
Par le couple amoureux est répété trois fois :
L'Élysée en triomphe ; et dans ses bosquets sombres
Il est redit trois fois par le peuple des ombres.

Page 91, Lettre onzieme. « Aussi Daphné fut-elle « inexorable : mais enfin épuisée de lassitude, et se voyant « près de succomber, elle implora le secours des dieux, qui

« la changerent en laurier. » Ovide prétend que c'est le fleuve Pénée, son pere, qu'elle implora, et qui secourut sa pudeur par cette métamorphose si célebre. Quoi qu'il en soit, la passion d'Apollon pour cette nymphe est la plus intéressante de toutes celles qu'il ressentit, et dont on nous a transmis la mémoire, d'abord, parcequ'elle fut malheureuse; ensuite, parcequ'en adoptant l'arbre dont l'écorce receloit son amante, Apollon en a gravé le souvenir sur le front des poëtes et des guerriers. Nous avons dans notre langue deux morceaux très ingénieux sur Daphné: l'un est une romance de Marmontel, que nous ne transcrirons pas ici, tout le monde la sachant par cœur; l'autre est un sonnet de Fontenelle, moins connu, quoique fort joli, et qui, par une tournure légèrement épigrammatique, se rapproche beaucoup de la maniere de l'auteur des Lettres à Émilie. Voici ce sonnet.

« Je suis » (crioit jadis Apollon à Daphné,
Lorsque tout hors d'haleine il couroit après elle,
Et lui contoit pourtant la longue kirielle
Des rares qualités dont il étoit orné;)

« Je suis le dieu des vers, je suis bel esprit né. »
Mais les vers n'étoient point le charme de la belle.
« Je sais jouer du luth, arrêtez ». Bagatelle,
Le luth ne pouvoit rien sur ce cœur obstiné.

« Je connois la vertu de la moindre racine;
« Je suis, n'en doutez pas, dieu de la médecine: »
Daphné couroit plus vîte à ce mot si fatal.

Mais s'il eût dit : « Voyez quelle est votre conquête,
« Je suis un jeune dieu, beau, bien fait, libéral ; »
Daphné, sur ma parole, auroit tourné la tête.

FIN DES NOTES DE LA PREMIERE PARTIE.

TABLE ALPHABÉTIQUE.

FIN DE LA TABLE DE LA PREMIERE PARTIE.



LETTRES
À ÉMILIE
SUR
LA MYTHOLOGIE

PAR

C. A. DEMOUSTIER.

SECONDE PARTIE.



A PARIS,

CHEZ ANT. AUG. RENOUARD.

DE L'IMPRIMERIE DE P. DIDOT L'AÎNÉ.

M. DCCC IX.

À ÉMILIE.

Au château de Lassigny, le 1er septembre 1787.

Autrefois, dans ces prés fleuris,
J'écrivois à celle que j'aime.
J'y reviens; mon cœur est le même,
Je vous aime et je vous écris.

Je reprends ces métamorphoses
Dont le récit m'étoit si doux!
J'abandonne Thémis pour vous,
Et les épines pour les roses *.

Ne cherchez point, dans ce récit,
L'esprit, le brillant, l'éloquence.
Je sens bien plus que je ne pense;
Quand j'ai dit j'aime, j'ai tout dit.

Aimer est toute ma science;
Je n'appris, en suivant mon goût,
Qu'amitié, qu'amour, et constance:
On ne peut pas apprendre tout.

Vous qui, par un art adorable,
Unissez la grace au savoir,
Hélas! consolez-vous d'avoir
Un ami plus aimant qu'aimable.

---

* Allusion à un ouvrage de jurisprudence que l'auteur essayoit alors.

A ÉMILIE.

L'esprit fait tort au sentiment.
Si j'avois l'esprit, Émilie,
Je ne serois que votre amant,
Vous ne seriez pas mon amie.
Si je devois à la nature
La beauté, l'éclat, la fraîcheur,
Je passerois comme une fleur;
Ce ne seroit plus ma figure;
Et ce sera toujours mon cœur.

—

LETTRES A ÉMILIE
SUR
LA MYTHOLOGIE.

LETTRE XVII.

LE SERPENT PYTHON.

Tandis qu'Apollon étendoit au loin l'empire des beaux arts, la terreur et la désolation régnoient au pied du mont Parnasse. Junon, furieuse d'avoir vu Jupiter enfanter Minerve sans son secours, avoit frappé la terre avec le poing; et, de ce coup terrible, étoit né le serpent Python. Ce monstre, depuis le départ d'Apollon, s'étoit établi au pied du mont Parnasse sur les rivages du fleuve Céphise, et ravageoit ces aimables contrées.

A cette nouvelle, le frere des Muses quittant ses sœurs et la cour de Bacchus, remonte sur son fidele Pégase, vole, arrive, combat le monstre, et le fait expirer sous ses traits.

Cette victoire fut célébrée dans toute la Grece,

et mit le comble à la gloire d'Apollon. On institua en son honneur les jeux pythiens : ils étoient à-peu-près semblables aux jeux olympiques ; mais le génie y partageoit les couronnes avec la force et l'adresse. Ces couronnes furent d'abord composées de branches de chêne ; mais, depuis la métamorphose de Daphné, elles furent faites de branches de laurier. Il y avoit un concours de danse, de musique, et de poésie. Ces paisibles combats se renouveloient chaque jour. Le dieu des beaux arts y présidoit, assis sur un trône de verdure : il animoit les accents des bergers et les graces des bergeres, et faisoit renaître sous leurs pas les fleurs et les plaisirs de l'âge d'or.

En sortant de ces aimables assemblées, les couples heureux se dispersoient dans les bois voisins, et sur le penchant des montagnes : l'Hymen les égaroit dans ces doux labyrinthes ; et, durant le calme de la nuit, on entendoit les échos soupirer, et les antres murmurer tendrement.

Le bonheur n'est souvent durable qu'autant qu'il est ignoré. Bientôt la Renommée publia celui d'Apollon et de ses bergers : les dieux mêmes en furent jaloux, et rappelerent Apollon dans l'Olympe. Le fils de Latone regretta son exil comme on regrette sa patrie. Hélas ! s'écrioit-il en versant des larmes ameres :



LE SERPENT PYTHON.

« Faut-il vous quitter pour toujours,
« Doux asile, aimable verdure,
« Où, loin du tumulte des cours,
« La liberté filoit mes jours
« Entre les arts et la nature;
« Bois où j'aimois à respirer
« La paix et la fraîcheur de l'ombre;
« Antre mystérieux et sombre,
« Où mon cœur venoit soupirer,
« Où je goûtois avec ivresse
« L'amertume de la tendresse,
« Et la volupté de pleurer.

« Nymphes de ces bois, de ces plaines,
« Oubliez mes jeunes erreurs;
« Vous, Naïades de ces fontaines,
« Vous dont je fis couler les pleurs
« Sur les beautés du voisinage,
« Pardonnez-moi! je fus volage;
« Je maltraitai de tendres cœurs:
« La cour avoit gâté mes mœurs;
« Mais, dans cet heureux coin du monde,
« Loin des intrigues de la cour,
« Belles Naïades, mon amour
« Devenoit pur comme votre onde,
« Et je vous dois la volupté
« D'avoir goûté le bien suprême
« Au sein de la fidélité
« Dont je ne m'étois pas douté.

« Pasteurs que je quitte et que j'aime,
« En voyant mon char radieux

« Ouvrir ou finir sa carriere,
« Songez que j'ai sur vous les yeux,
« Et que votre ami vous éclaire.
« Oui, plus que tous les autres lieux,
« Ces lieux sauront toujours me plaire;
« J'y prodiguerai ma lumiere
« Et mes dons les plus précieux.
« J'y ferai germer le génie;
« Des sages et des demi-dieux
« La Grece sera la patrie.
« Adieu, mes amis; je vous prie
« De veiller sur mes pauvres sœurs *.
« Toujours plus jeunes et plus belles,
« L'essaim de leurs adorateurs
« Fourmillera toujours près d'elles.
« Qu'elles essuieront de fadeurs,
« De dégoûts, d'ennuis, de froideurs!
« Que je les plains d'être immortelles!...
« Adieu; de l'empire du jour
« Sur vous je veillerai sans cesse;
« N'oubliez jamais ma tendresse,
« Et conservez-moi votre amour. »

A ces mots, le fils de Latone s'éleva sur un nuage, et disparut.

Les pasteurs qui avoient goûté les charmes de sa société, en sentirent mieux tout le prix après l'avoir perdue, et leurs regrets furent encore plus tendres

---

* Les Muses.

que n'avoit été leur amitié. Bientôt ils adresserent leurs hommages à l'ami qu'ils avoient dans l'Olympe: ils lui éleverent des temples, et s'y assemblerent pour chanter ses louanges. Apollon n'étoit plus sur la terre, mais il étoit dans le cœur de tous ceux qui l'avoient habitée avec lui. Cette idée est douce pour les vrais amis. Ne vous seroit-elle pas venue quelquefois, Émilie? et même, en ce moment,

Exilée au sein de Paris,
Loin du riant séjour de Pomone et de Flore,
Ne songeriez-vous pas qu'avec le plus soumis,
Le plus tendre de vos amis,
Secrètement vous habitez encore
La retraite où je vous écris?

LETTRE XVIII.

ORACLES D'APOLLON.

De tous les dieux de l'antiquité, Apollon est peut-être celui dont le culte a été le plus étendu. On appeloit *Pœans* les hymnes que l'on chantoit en son honneur, parcequ'ils commençoient ordinairement par ces deux mots* : *Io Pœan.* Ces paroles étoient consacrées pour rappeler la victoire qu'Apollon avoit remportée sur le monstre Python. Les témoins de ce terrible combat lui crioient sans cesse : *Io Pœan. Allons! frappe!* ou, *Lance tes traits!* et, dans la suite, après chaque victoire, ce refrain devint un cri d'alégresse. On immoloit ordinairement sur les autels d'Apollon un taureau blanc ou un agneau : on ajoutoit à ces sacrifices des libations d'huile et de lait; celles-ci, en mémoire des temps où il gardoit les troupeaux; celles-là, parceque l'olivier, fidele au dieu du jour, ne se plaît que dans les lieux vivifiés par sa présence.

On présentoit encore sur ses autels le corbeau,

---

* Ou Ἰὸ Παιάν.

qui, comme Apollon, lisant dans l'avenir, nous annonce, dit-on, les arrêts des Destinées; l'aigle, qui, d'un œil audacieux, fixe le soleil dans tout son éclat; le coq, dont le cri matinal célebre son retour, et la cigale, qui chante les beaux jours de son empire.

Le dieu étoit représenté sous la figure d'un jeune homme sans barbe, les cheveux blonds et flottants, et le front ceint de lauriers. Il tenoit de la main droite un arc et des traits, de la gauche une lyre à sept cordes, emblême des sept planetes dont il entretient la céleste harmonie. Quelquefois il portoit un bouclier, comme protecteur des humains, et présentoit les trois Graces qui animent le génie et les beaux arts. On mettoit un cygne à ses pieds. Cet oiseau lui étoit consacré à cause de la maniere tendre et mélodieuse dont il chante sa mort prochaine, comme si le terme de l'existence étoit l'époque du bonheur.

Ainsi que lui, belle Émilie,
Quand la fievre brûloit la fleur de mes beaux jours,
Loin de vous, je chantois d'une voix affoiblie
Le moment où j'allois épuiser pour toujours
La coupe amere de la vie.
Mais quand je vous revis; quand, près des sombres bords,
Aux charmes de votre présence,
A vos doux entretiens, à vos tendres accords,
Même aux tourments de votre absence,

Je comparai le froid silence,
Et l'éternelle indifférence,
Et le bonheur glacé de l'empire des morts;
L'Amour sait avec quels transports
Je chantai ma convalescence!

Je ne vous parlerai point du nombre infini des temples d'Apollon, et des fêtes multipliées qu'on célébroit en son honneur. Remerciez-moi de vous sauver ces détails; car vous savez mieux qu'une autre,

Que d'un peuple d'adorateurs
Si les hommages sont flatteurs,
En revanche rien n'est plus triste
Que la lecture de la liste.

Les temples les plus célebres d'Apollon furent celui de Délos, lieu de sa naissance, où Thésée établit dans la suite les jeux pythiens; celui du mont Soracte, dont les prêtres traversoient, nu-pieds, des brasiers ardents; et celui de Delphes, où les adolescents lui offroient leur chevelure: c'étoit là sur-tout qu'Apollon rendoit ses oracles par l'organe de la Sibylle.

Beaucoup de philosophes se sont creusé inutilement le cerveau pour expliquer les convulsions et les prétendues inspirations de cette prêtresse. Ils ont épuisé à ce sujet toutes les conjectures physiques et morales: quelques uns même, témoins de

l'accomplissement de ses prédictions, ont prétendu que le diable étoit de la partie, qu'il s'introduisoit dans le corps de la devineresse, et qu'après l'avoir fait tomber en syncope, il lui dévoiloit l'avenir. Vous voyez, Émilie, que ces messieurs ont fait de la Sibylle une possédée.

Sans prétendre attaquer des opinions aussi respectables, voici la mienne en peu de mots : ceux qui étoient intéressés dans le produit des offrandes avoient prudemment choisi une femme pour prononcer les oracles. Deux motifs avoient déterminé ce choix; le double sens nécessaire aux prédictions, et les convulsions dont il falloit les accompagner. Cette espece d'extase, qui figuroit aux spectateurs l'inspiration du dieu, étoit essentielle pour fortifier leur crédulité. Or,

Qui sait mourir mieux qu'une belle?
Qui sait ressusciter mieux qu'elle?
Qui sait mieux suffoquer, pâlir,
Baisser sa mourante prunelle,
Palpiter, chanceler, foiblir,
Tomber, enfin s'évanouir?

Le sexe de l'oracle explique donc suffisamment les prétendus symptômes de ces inspirations.

Quant aux prédictions, le merveilleux consistoit à leur donner toujours un sens équivoque; en sorte que l'évènement favorable ou contraire

se trouvât nécessairement d'accord avec la prophétie.

Or, qui jamais posséda mieux
Les équivoques, la magie,
Et le dédale insidieux
De l'adroite amphibologie?
Qui jamais sut, avec plus d'art,
Peser la crainte et l'espérance,
Donner double face au hasard,
Déguiser même l'évidence,
Et sur-tout sauver l'apparence?
Qui sut mieux, en dépit du sort,
Avoir raison et donner tort,
Que ces tendres enchanteresses
Qu'Amour fit pour nous obéir,
Nous ensorceler, nous trahir,
Nous enivrer par leurs caresses,
Nous tromper au sein du bonheur,
En prolonger la douce erreur
Jusques au terme de la vie,
Et pour finir la comédie,
En sanglottant, fermer les yeux
De l'homme abusé, mais heureux?

D'après ce raisonnement fondé sur l'expérience, il est aisé de se convaincre que toute la sorcellerie de la Sibylle se réduisoit au talent naturel de jouer les convulsions et de modifier la vérité.

Je pourrois, à ce propos, vous détailler les superstitions de la crédule antiquité.

Je vous y tracerois de la bonne aventure,
Chez nos premiers aïeux, le regne florissant;
Et vous ririez de voir que la mere Nature
A radoté presque en naissant.

On devinoit alors, par le feu, l'eau, les simples, les entrailles des victimes, les cercles, les calculs, les lignes de la main, et par la physionomie : cette derniere science nous est parvenue, et s'est perfectionnée de nos jours. On a cessé de lire dans les traits du visage les évènements futurs, mais on s'est appliqué à y démêler les nuances du caractere. Cette étude est souvent attachante, et j'ai remarqué qu'il y a des physionomies qu'on ne se lasse point d'étudier: aussi la vôtre m'a-t-elle rendu physionomiste; et, tous les jours en la détaillant, je me dis à-peu-près dans le style de Lavater*:

Je vois, dans ce regard timide,
Un cœur qui voudroit en aimant
Que son ami fût son amant,
Et que son amant fût son guide.

Sur ce front siege la candeur :
Quand il rougit, la modestie

* Auteur célebre qui a écrit sur les physionomies. La sienne, qui est gravée dans son recueil, porte l'empreinte de l'esprit et de la finesse que l'on trouve à chaque ligne de l'ouvrage. Cet argument est, je crois, le plus favorable au système de l'auteur.

Cache le trône du génie
Sous les roses de la pudeur.

Cette bouche où l'Amour se joue,
Et semble appeler le baiser,
Lui défend de s'y reposer,
Et l'exile sur chaque joue,
Sans qu'il ose même approcher
Des fossettes que le sourire
Creuse en jouant, pour se nicher
Sur les confins de son empire.

Ce nez, qui ressemble si bien
Au nez divin de la sultane,
Qui donna, quoiqu'il fût chrétien,
Des lois à la cour ottomane,
Fait redire à plus d'un amant:
« Elle auroit été Roxelane,
« Si j'avois été Soliman! »

Revenons à la Sibylle: on l'appeloit souvent la Pythonisse, parcequ'elle s'asseyoit, pour rendre ses oracles, sur la peau du serpent Python. Cette peau couvroit un trépied d'or massif, qui avoit été trouvé dans la mer par des pêcheurs: ceux-ci, après s'en être disputé la possession, convinrent de consulter l'oracle, qui leur ordonna d'offrir le trépied à l'homme le plus sage de toute la Grece. Les pêcheurs le présenterent à Thalès. Ce philosophe joignoit aux sciences de la géométrie, de la physique, et de l'astronomie, une étude profonde de la

morale, et disoit que, de toutes les connoissances humaines, la plus difficile étoit celle de soi-même. Thalès envoya le trépied à Bias, qu'il regardoit comme plus sage que lui. Bias étoit en effet un trésor de sciences et de vertus; ce fut lui qui, dans l'instant où les ennemis emportoient d'assaut Prienne, sa patrie, averti de sauver promptement ses richesses, répondit en s'éloignant: J'emporte tout avec moi. Malgré la vanité que vous trouverez peut-être dans cette réponse, Bias eut la modestie d'envoyer le trépied à Pittacus, qui le fit passer à Cléobule, et celui-ci à Périandre. Je ne vous dirai rien de particulier sur ces trois philosophes; ils furent sages, voilà leur histoire. Périandre offrit le trépied à Solon, qui faisoit consister la vraie richesse dans la vertu, seul trésor que le temps ni la fortune ne peuvent altérer. Solon refusa le trépied, le fit offrir à Chilos, dont la philosophie se bornoit au simple nécessaire, et dont la maxime étoit: *Rien de trop.* Le trépied, après avoir ainsi passé par les mains des sept Sages, revint à Thalès, qui le déposa dans le temple d'Apollon, où il fut consacré au service de la Sibylle.

Telles étoient les mœurs des Sages de la Grece. Quand on se rappelle les beaux siecles où florissoit cette heureuse contrée, l'attendrissement et l'admiration se partagent entre les vertus et les graces qui

germoient dans son sein, et que la barbarie en a depuis si long-temps exilées!

On rapporte à ce sujet, Émilie, un procès depuis long-temps indécis, et qu'il ne tiendroit qu'à vous de terminer.

Minerve au divin comité,
Plaide avec la reine des belles;
Car la sagesse et la beauté
Sont rarement d'accord entre elles.

Comme elles sont femmes, je crois
Pouvoir me passer de vous dire
Qu'il s'agit entre elles des droits
Et des bornes de leur empire.

Minerve présente à la fois
Sept Sages, que la Grece encense;
Et Vénus met pour contre-poids
Les trois Graces dans la balance.

Ce nombre étant fort inégal,
L'Amour, dit-on, craint pour sa mere.
Qu'il vous présente au tribunal,
Et je réponds de son affaire.

Près d'un si séduisant minois,
Vénus va, dans son apanage,
Avoir mille Graces pour trois;
Minerve n'aura plus un Sage.

LETTRE XIX.

PHILOSOPHIE.

Je vous ai parlé, belle Émilie, des philosophes de l'antiquité; et comme vous ne voulez rien apprendre à demi, vous me demandez ce que c'est que la philosophie. La réponse à cette question n'est pas aussi facile que vous pouvez l'imaginer;

Et mon esprit en ce moment,
Aussi bien que mon cœur, sent par expérience,
Qu'avec vous un engagement
Mene plus loin que l'on ne pense.

La philosophie étoit autrefois l'art de bien vivre, et le titre de philosophe étoit le synonyme de sage et d'heureux. Cette philosophie étoit générale et constante: elle varioit souvent dans sa marche, mais elle marchoit toujours au but où la sagesse et le bonheur l'attendoient.

Aujourd'hui nous avons changé tout cela: la philosophie à la mode est fondée sur des principes particuliers que chacun se forge à son gré, avec la liberté d'en changer au moindre revers d'amour ou

de fortune, ou du moins au premier accès de vapeurs (car plus de philosophes sans vapeurs); de maniere qu'il existe autant de philosophies diverses que de philosophes du bon ton, et que souvent chacun de ceux-ci adopte, réforme, et rétablit la sienne deux ou trois fois par jour; ce qui naturellement nous fait tomber dans l'infini. Telle est, parmi nous, la philosophie pratique.

Quant à la philosophie élémentaire, habitante du pays Latin *, depuis long-temps elle n'a pas changé, et c'est tant pis pour elle. Ses noirs sectateurs la nourrissent de subtilités et d'hypotheses, alimentspeu substantiels à tous égards : aussi devient-elle insensiblement pareille à la nymphe Écho, dont il ne nous reste plus que la voix.

C'est une femme à face blême,
Qui, plus maigre qu'un pénitent
Vers les derniers jours de carême,
S'en va nuit et jour ergotant,
Et fagotant quelque systême
Qu'on n'entend pas, et que souvent
Elle n'entend pas elle-même.

L'aîné de ses tristes enfants,

---

* Heureusement ce monstre pédantesque est, depuis quelques années, exilé des rives de la Seine, et son portrait n'est ici conservé que pour en donner le signalement à la jeunesse intéressée à perpétuer son exil.

Le symmétrique syllogisme,
Est suivi, la plupart du temps,
De l'indéchiffrable sophisme.
Ces deux monstres argumentants
Traînent longuement à leur suite
Les éternels raisonnements,
Et la kyrielle maudite
Des axiomes des pédants,
Capables seuls de mettre en fuite
Ceux qui, du goût et du bon sens,
Sont un tant soit peu partisans.

Vous connoissez, belle Émilie,
Ces grilles, ces sombres réduits *,
Où l'on sacrifie aux ennuis
Les plus beaux jours de notre vie;
Où l'art rétrécit notre esprit,
Où l'on martyrise l'enfance,
Où la servitude flétrit
Les roses de l'adolescence.
Là, dans un temple ténébreux,
Tapissé de lambeaux poudreux,
De longs arguments et de theses,
Dès que l'aube blanchit les cieux,
Siege un pontife radieux,
Fourré d'hermine et d'hypotheses.
Il parle... Il se tait... Qu'a-t-il dit?
On l'ignore, et l'on applaudit.
Soudain la voûte retentit

* Les colleges.

Des pointilleuses périphrases
De tous nos jeunes prestolets
Et de tous nos petits collets,
Entortillés de grandes phrases;
De tous nos fades damerets,
Fabricateurs, à peu de frais,
De calembourgs et d'épigrammes;
De nos importants freluquets,
Confidents musqués de nos dames,
Leurs écuyers et leurs valets;
Souvent aussi de ces vieux crânes,
Qui, toujours parmi les tombeaux
Des auteurs anciens et nouveaux,
Dont ils vont évoquer les mânes,
Ont embarrassé leurs cerveaux
De l'immense et sombre chaos
Des écrits sacrés et profanes;
Enfin, de mille sots divers,
Qui, portant sur tout leur sentence,
D'un air bouffi de suffisance,
Jugent doctement de travers;
Et prenant un ton d'empyrique,
Avec leur grec et leur latin,
Prétendent prouver, sans réplique,
Qu'il est soir quand il est matin.
Si, l'un de ces jours où vos charmes,
Après une douce langueur,
Brillent comme la tendre fleur
Qu'Aurore baigne de ses larmes,
Je disois en vous présentant
A cette honorable assistance:
« Messieurs, parmi vous l'on prétend

« Qu'ici-bas tout n'est qu'apparence * ;
« *Doncques* la beauté purement
« Est un songe, une bagatelle ;
« Eh bien ! je soutiens hardiment
« Qu'elle existe réellement ;
« Et vous voyez mon argument. »
A ces mots, la docte séquelle
Viendroit avec sa kyrielle
D'*atqui*, d'*ergo*, d'*et cetera*,
Argumenter *in barbara* **
Contre l'*existence réelle*
Et l'éclat de votre beauté.
En vain leur sophisme effronté
N'en soutiendroit pas la présence ;
Tout en se jetant à vos pieds,
Ils en nieroient la conséquence.
Mais, d'après cette expérience,
Leurs arguments estropiés
Tomberoient fort en décadence ;
Et vos prosélytes, vainqueurs
Par la raison démonstrative,
Craindroient peu que ces noirs ligueurs
Se tinssent sur la défensive ;
Car l'Amour, de ses traits charmants,
Cribleroit les raisonnements
Et les cœurs de nos philosophes,
Qui, bientôt terrassés, vaincus,

---

* Les Pyrrhoniens, dont on discutoit encore ici les rêveries à la fin de notre siecle, doutoient de tout, même de leur existence.

** Formule d'argument, ridicule et pédantesque.

Et de sophisme convaincus
Par leurs fréquentes catastrophes,
Viendroient tous, en moins de deux jours,
Prendre l'écharpe des Amours *.

Ah! que notre secte, Émilie,
L'emporteroit en peu d'instants!
Qu'elle brilleroit aux dépens
De l'antique philosophie!
Fleurs d'amour et fruits du génie
S'y cueilleroient en même temps.
Ah! de cette secte chérie
Je voudrois être le Platon,
Et l'Aristote, et le Solon.
Vous seriez ma philosophie;
Et bientôt j'aurois surpassé
Les Socrate, les Aristippe,
Et les Bias et les Xantippe,
Si célebres au temps passé.

Nous dicterions une morale
Que les cœurs suivroient aisément.
Nous poserions pour fondement
Concorde, humeur toujours égale;
Proscrivant éternellement
Tout systême, toute cabale;
Permettant, sans difficulté,
Comme ne pouvant la défendre

---

* On sait que les ligueurs et les royalistes se distinguoient par des écharpes de différentes couleurs.

Sans offenser notre équité,
Cette voix timide et si tendre,
Qui, ne s'élevant qu'à moitié,
Se fait pourtant bien mieux entendre
Que les discours de l'amitié...
Vous le voyez, belle Émilie,
Mes principes sont assez doux:
Adoptez-les; que risquez-vous
D'essayer ma philosophie?

LETTRE XX.

LES PIÉRIDES, DEUCALION ET PYRRHA.

Nous avons laissé les Muses à la cour de Bacchus: leur sort vous inquiete sans doute;

Votre crainte est bien naturelle.
Je soupçonne entre vous un peu d'affinité,
Et même de fraternité:
Je vais donc rassurer l'amitié fraternelle.

A peine Apollon avoit-il quitté la cour de Bacchus, que l'on y vit arriver, au milieu d'un brillant cortege, les neuf filles de Piérus, roi de Macédoine: elles avoient traversé toute la Thessalie et une partie de la Grece pour venir disputer aux Muses le prix du chant. Si vous êtes vaincues, leur dirent-elles, vous nous céderez le mont Parnasse et les bords fleuris de l'Hippocrene; si la victoire est à vous, nous vous abandonnerons les riantes vallées de la Thessalie, et nous fuirons sur les montagnes de la Thrace. Les Muses indignées accepterent le défi, et leurs rivales commencerent.

Elles chanterent d'abord le combat des dieux

contre les Titans, et attribuerent à ceux-ci la victoire; puis elles célébrerent en équivoques la chronique galante des aventures du jour, et finirent par des pastorales en vaudevilles.

Ce n'étoit point cette mâle harmonie,
Ni ces nobles élans, ni cette majesté,
Qui transportent l'ame ravie
Au sein de la divinité.
Ce n'étoit point cette vive gaîté,
Qui seme en voltigeant le sel de la satire;
Ce n'étoit point cette ingénuité
D'une bergere qui soupire,
Et dont les pleurs nous font sourire
De tendresse et de volupté.
C'étoient, comme aujourd'hui, des morceaux d'épinette,
Découpés, brodés, précieux,
Des calembourgs délicieux,
Et le combat des dieux étoit une ariette.

Aussi les femmes à la mode trouverent-elles tout cela d'un goût exquis, et eurent-elles un plaisir inimaginable à l'entendre.

Lorsque les filles de Piérus eurent fini leurs chants, Calliope se chargea seule de leur répondre. Elle célébra d'abord la puissance féconde du maître de l'univers, qui d'un souffle anime tous les êtres, et d'un regard les plonge dans le néant; puis elle chanta l'aventure de Deucalion et de Pyrrha.

« Jupiter, indigné des crimes des hommes, avoit « changé la terre en une mer immense, et le genre « humain n'étoit plus. Les plus hautes montagnes « avoient caché leur cime : une seule élevoit encore « sa tête au-dessus des flots; c'étoit le mont Par- « nasse, situé entre l'Attique et la Béotie.

« Sur cette plaine vaste et liquide, parmi les hom- « mes, les arbres et les animaux flottants, voguoit « une frêle barque, jouet des aquilons et des ondes : « elle portoit un couple heureux et respectable, et « la vertu se sauvoit du naufrage avec Deucalion « et Pyrrha. Le souffle des vents, ou plutôt celui « de l'Éternel les porta vers le sommet du mont « Parnasse. Ce fut là qu'ils aborderent en trem- « blant, et que promenant au loin la vue, ils con- « sidérerent avec effroi le vaste tombeau du genre « humain.

« Cependant les eaux décroissoient, et l'on décou- « vroit déja les montagnes, les collines, et les plaines « élevées; mais par-tout la nature étoit morte, et le « silence habitoit seul dans l'univers.

« Deucalion tendant les bras à son épouse : O ma « bien aimée, lui dit-il, qu'allons-nous devenir ? « Nous voilà seuls au monde! Hélas! si le flambeau « de l'amour brûloit encore pour nous, ce désert « verroit un jour de nouveaux habitants, et nous « aurions quelqu'un pour nous fermer les yeux :

« mais la vieillesse a glacé nos sens, et je ne prévois « plus que la solitude et la mort. En parlant ainsi, « les époux s'approchoient lentement d'un temple « où Thémis rendoit ses oracles; là, s'appuyant sur « les bras l'un de l'autre, ils se prosternent ensem-« ble, et courbent leurs têtes blanchies au pied du « sanctuaire. Tout-à-coup la voûte s'ébranle, et le « couple vénérable frémit en entendant ces paroles: « *Sortez du temple, voilez-vous le visage, et jetez « derriere vous les os de votre mere.* A ces mots, « Deucalion, l'ami des dieux, interprétant leur vo-« lonté, couvre d'un voile sa tête et celle de son « épouse: ils traversent ensemble de vastes déserts, « et jettent derriere eux les pierres qui sortent du « sein de la terre, notre mere commune. Soudain « ces pierres, semblables au marbre que l'artiste a « dégrossi, prennent par degrés une figure hu-« maine: bientôt leurs traits se perfectionnent, leurs « yeux brillent, leur teint s'anime, leurs membres « s'agitent, ils vont marcher... ils marchent! Ju-« piter leur dit: *Vivez,* et ils vivent. »

Calliope eut à peine fini que la victoire lui fut décernée d'une voix unanime. Les filles de Piérus éclaterent alors en murmures: mais tout-à-coup leur corps se couvrit de plumes noires et blanches, et elles furent changées en pies. Ce châtiment ne réprima ni leurs plaintes ni leur babil.

Car, depuis leur métamorphose,
Elles ont conservé leur volubilité,
Et le talent, si cher à la beauté,
De dire, en bien des mots, rien ou très peu de chose.

Les Muses, après cette victoire, retournerent sur le mont Parnasse, et vécurent long-temps dans une paisible intimité. Souvent elles parcouroient ensemble le sacré vallon où serpentent les eaux d'Hippocrene: là, elles rencontroient leurs jeunes éleves cueillant des fleurs, et les encourageoient à gravir la double colline.

Un jour, s'étant éloignées de leur demeure, la pluie les surprit, et elles chercherent un asile. Le tyran Pyrénée, établi depuis peu dans la Phocide, vint à leur rencontre, et leur offrit une retraite dans son palais. Les Muses l'accepterent; mais à peine y furent-elles entrées que le tyran fit fermer les portes, et voulut leur faire violence. Aussitôt les neuf Sœurs prirent des ailes et s'envolerent. Pyrénée, pour les atteindre, monta sur une tour élevée; mais en s'élançant après elles, il tomba, et fut brisé de sa chûte. La fable ne nous dit pas ce que devinrent alors les Muses fugitives. On présume qu'elles ont parcouru, depuis ce temps, les plus belles contrées de l'univers; et j'adopte volontiers cette opinion, car j'ai toujours soupçonné que nous en avions plusieurs sur les rives de la Seine.

Il seroit même assez plaisant
Que, vous parlant de ces doctes pucelles,
Je racontasse innocemment
Leur histoire à l'une d'entre elles.

Malgré la vie errante des Muses, on assure qu'elles conserverent précieusement leur virginité. Quelques détracteurs ont écrit, à la vérité, que plusieurs avoient été meres: ils ont avancé hardiment que Rhesus étoit fils de Terpsichore; Linus, de Clio; et le divin Orphée, de Calliope: ils ont ajouté qu'Arion et Pindare étoient aussi enfants des Muses. Mais ces prétendues filiations sont purement morales. Un poëte étoit-il inspiré par une Muse, on disoit d'abord qu'elle l'avoit adopté; puis on répétoit qu'il étoit son fils; puis les femmes charitables soupçonnoient que cela pouvoit être; puis les femmes discretes publioient que cela étoit: elles le tenoient de bonne part, elles en avoient des preuves, elles l'avoient vu, elles l'auroient juré!... elles le juroient, et l'on écrivoit sur leur parole.

Au reste, ces faux bruits porterent si peu d'atteinte à la réputation des Muses, qu'elles eurent toujours une foule d'adorateurs. Plusieurs passerent leur vie entiere à les chercher inutilement, et moururent d'amour pour ces *dames invisibles**;

* Voyez l'ingénieux roman de Don-Quichotte.

d'autres, sans les connoître, affronterent pour leur plaire les plus grands périls, et pousserent l'héroïsme jusqu'à la témérité.

Plus d'un preux chevalier, sans casque, sans armure,
Mais d'un triple orgueil cuirassé,
Et d'un noble amour embrasé,
Sur leur coursier fougueux, tenta mainte aventure;
Et, depuis sa déconfiture,
Mérita d'être baptisé
Le chevalier de la triste figure *.

Les convives recherchoient aussi les faveurs et la société des neuf Sœurs. Ils commençoient leurs festins par une libation en l'honneur des Graces, et les finissoient en buvant aux Muses. Par-tout on leur élevoit des autels et des statues. Elles étoient représentées assises à l'ombre d'un laurier, et se tenant toutes par la main : leur front étoit couronné de palmes, et chacune d'elles portoit les attributs de l'art auquel elle présidoit.

Les Romains leur avoient élevé un temple où les poëtes lisoient publiquement leurs ouvrages : ils leur avoient aussi consacré un autre monument; c'étoit la fontaine des Muses. Mais, ce qui vous étonnera sans doute, cette fontaine étoit auprès du temple de la Fortune. Quel contraste dans ce

---

* Voyez le même roman de Don-Quichotte.

voisinage! Les voisins furent long-temps sans se connoître. Enfin, sous le regne d'Auguste*, les prêtres du temple en ouvrirent les portes aux gardiens de la fontaine, et ceux-ci permirent aux prêtres d'y venir puiser quelquefois.

Depuis ce temps, les sœurs d'Apollon furent accueillies à la cour, et leurs favoris devinrent les amis des rois. Mais tandis que les Muses brilloient auprès du trône, souvent elles s'échappoient pour aller dans la retraite consoler les affligés. Là, elles pleuroient avec Sapho, gémissoient avec Ovide, et soupiroient avec Tibulle: elles ont conservé jusqu'à nos jours cette sensibilité secourable, et quelquefois j'en fais moi-même la douce expérience.

Dans ces moments où la mélancolie
Étend son voile sur les jours
Que je passe loin d'Émilie;
Quand j'aime à m'égarer dans les sombres détours
Des bois où gémit Philomele,
Quand mon cœur gémit avec elle,
Ma Muse vient à mon secours.
« Vous êtes loin de votre amie,
« Me dit-elle, je viens soupirer vos douleurs:
« Il est doux de verser des pleurs

---

* Auguste et Mécene protégerent et enrichirent Horace et Virgile. Cependant les protecteurs y gagnerent plus que les protégés.

« Quand on pleure par sympathie. »
Ah! si je l'en croyois!... Mais souvent l'amitié,
Pour nous consoler, nous abuse.
A qui donc se fier? dites-moi, par pitié,
Dois-je me fier à ma Muse?

LETTRE XXI.

PHAÉTON.

Adoré des hommes, chéri des dieux, favorisé des déesses, Apollon se voyoit au comble de la gloire et de la félicité; mais il étoit pere, et les alarmes ne sont jamais loin d'un cœur paternel.

Au milieu de son brillant palais, entouré des Saisons et des Heures, il voit, d'un pas tremblant, approcher un jeune mortel qui détourne ses regards éblouis, et baisse à son aspect un front respectueux. Tandis que le dieu du jour admire, avec une émotion secrete, ces traits charmants qui ne lui sont pas inconnus, l'adolescent se prosterne au pied du trône; et, d'une voix entrecoupée de sanglots, il s'écrie: O mon pere!...

A ce mot, Phébus se troubla;
Mais il se trouvoit fort en peine:
A qui dois-je cet enfant-là?
Est-ce à Leucothoé, Clytie, ou bien Clymene?
Ou tant d'autres? Quel embarras!
Je sens bien que je suis son pere;
Mais décemment je ne puis pas
Lui demander quelle est sa mere.

« Souffriras-tu, poursuivit le fils inconnu, qu'un « jeune audacieux outrage impunément ton épouse « chérie!... — Laquelle? se disoit Apollon. — Et « fidele, » ajoutoit le suppliant. Le dieu du jour n'y étoit plus.

Cependant le jeune homme, essuyant ses larmes, continua d'une voix plus assurée: « Épaphus, né « de la nymphe Io, se prétend fils de Jupiter. Je ne « lui conteste point cette illustre origine; et le té- « méraire nie insolemment que je te doive le jour, « et qu'Apollon soit l'époux de Clymene...

— « De Clymene! Oui, mon fils, je les ai reconnus
« Ces traits dont la douceur me rappelle ta mere.
— « Si sa mémoire vous est chere,
« Sa priere et mes vœux seront-ils entendus?
— « Ah! parle; et, quel que soit le sujet qui t'amene,
« Je jure par le Styx, mon fils, de t'accorder
« Ce que tu vas me demander.
« Apollon ne sait rien refuser à Clymene.
— « Pour convaincre à jamais les mortels envieux
« Que du maître du jour j'ai reçu la lumiere,
« Mon pere, sur ton char, laisse-moi, dans les cieux,
« Parcourir ton immense et brillante carriere.
— « Eh! qui vous a donné ce conseil téméraire?
— « Clymene. — Écoutez-vous les vœux ambitieux
« Qu'enfante l'orgueil d'une mere?
« Et l'amour maternel n'a-t-il pas sur les yeux
« Un bandeau plus épais que celui de son frere?
« Foible mortel, des cieux connois-tu le chemin?

« Pourras-tu diriger, d'une main intrépide,
« Mes coursiers gravissant le sentier du matin,
« Et descendant, le soir, d'une course rapide,
« Cette vallée immense où, dans le sein des mers,
« Amphitrite m'attend au bout de l'univers?

« Ouvre les yeux, renonce à ce projet funeste;
« Vois les monstres épars sous la voûte céleste.
« Comment braveras-tu le Lion rugissant,
« Et l'Écrevisse aux serres menaçantes,
« Et l'Hydre aux têtes renaissantes?
« Le Taureau furieux, le Belier bondissant,
« Le Sagittaire armé d'un trait inévitable,
« Le Scorpion livide et gonflé de poison,
« Le Verseau de son urne inondant l'horizon,
« Le Capricorne épouvantable,
« Dont le front, surmonté d'un sinistre croissant,
« Fait frémir des époux le peuple pâlissant! »

Ces raisons, jointes à la persuasion paternelle, auroient sans doute détourné Phaéton de son projet, si Clymene, en élevant son fils, ne lui eût transmis une certaine ténacité que les hommes appellent de l'entêtement, et les femmes du caractere.

Le caractere du fils triompha de la raison du pere. Le dieu du jour appelle en soupirant les Heures matinales: elles volent, précédées de l'Aurore, et attelent au char du Soleil le rapide Eoüs, l'ardent Phlégon, le fougueux Ethon, et le léger Piroïs. Phaéton s'élance sur le char radieux, saisit avec

assurance les rênes étincelantes, et reçoit à peine, en partant, les derniers avis de son pere.

« Dans ton vol trop timide ou trop ambitieux,
« Évite également et la terre et les cieux.
« Suis le milieu ; c'est là le chemin qu'il faut prendre :
« Il y va de tes jours à le bien observer :
« On tombe pour trop s'élever,
« Et l'on se perd pour trop descendre. »

Apollon parloit encore, et déja son fils planoit au loin sous la voûte azurée. Soudain les coursiers impétueux se sentant pressés ou retenus au hasard par une main novice, s'échappent en bondissant dans les plaines de l'air : tantôt s'élançant vers la demeure des immortels, tantôt se précipitant vers le globe terrestre, et menaçant tour-à-tour d'embraser la terre et les cieux, ils font pâlir Jupiter dans l'Olympe, Neptune au sein des ondes, et Pluton même au fond des enfers.

Cybele, dévorée d'une ardeur inconnue, gémit, s'agite, se tourmente, et levant vers le ciel sa tête brûlante et ses yeux desséchés, adresse, d'une voix presque éteinte, cette priere au souverain des dieux :

Si j'ai mérité ta colere,
Si les humains sont innocents,
Tonne sur leur coupable mere,
Mais épargne au moins ses enfants.
Termine, par pitié, les tourments que j'endure ;

De mon sein entr'ouvert vois la stérilité.
Phébus a desséché ma brillante ceinture ,
Ridé mon front noirci, brûlé ma chevelure,
Et tari ma fécondité.
Malheureuse d'être immortelle,
Quand la douleur toujours nouvelle
De maux toujours naissants m'offre une éternité !
Rendez à la Terre embrasée,
Rendez la nuit et la rosée,
Ou reprenez, grands dieux, son immortalité.

A ces mots, le roi des cieux, touché du malheur de Cybele, parcequ'il en étoit lui-même menacé, se leve, saisit sa foudre, et, d'un bras formidable, frappe le téméraire enfant de Clymene. Tandis que les coursiers achevent au hasard la carriere du jour, Phaéton, jouet des vents et de la foudre, tourbillonne, et tombe dans l'Éridan*, dont les ondes brûlantes roulent vers l'océan son corps à demi consumé.

Voyez-vous, sur le rivage, Cycnus, jeune roi des Liguriens**? Jeune, mais fidele; monarque, mais sensible; il tend les bras au corps inanimé de son cher Phaéton. Oh! s'il pouvoit s'élancer vers lui, et l'embrasser encore pour la derniere fois! Le ciel

---

* Aujourd'hui le Pô , fleuve d'Italie.

** Il y a eu plusieurs Cycnus; celui-ci, fils de Sthénélus , est le plus célebre et le seul intéressant.

seconde les vœux de l'amitié. Soudain Cycnus se couvre d'un plumage dont la blancheur annonce la pureté de son ame: il nage majestueusement vers le corps de son ami, s'incline vers lui, le couvre de ses ailes étendues. Sa douleur, long-temps muette, s'exhale en un chant tendre et plaintif, dont l'écho répete et prolonge les accents mélodieux.

Moins heureuses que Cycnus, les sœurs de Phaéton, en pleurant leur frere, sentent leurs pieds s'attacher au rivage: leurs bras s'alongent en rameaux flexibles, sur lesquels Zéphire agite la feuille argentée du peuplier; et leurs larmes distillées en perles jaunissantes, forment cet ambre précieux que les Graces viennent recueillir pour la toilette de Vénus.

Ces pleurs, aux rives de la Seine,
De la beauté souvent embaument les appas,
Et, parfumant au loin la trace de ses pas,
Annoncent aux amants leur jeune souveraine.
Mais ils n'exhalent point cette suavité,
Ce nectar enivrant, cette pure ambrosie,
Des timides soupirs que la mélancolie,
La tendresse et la volupté
Font éclore, au matin, des levres d'Émilie.



NAISSANCE DE VÉNUS.

LETTRE XXII.

NAISSANCE DE VÉNUS.

Le printemps renaissoit pour la premiere fois;
Tout sourioit dans la nature.
Zéphire couronnoit les bois
Des prémices de la verdure;
Tout fleurissoit, tout languissoit;
Le cœur étonné balançoit
Dans une douce incertitude,
Et lui-même s'interrogeoit
Sur la tendre sollicitude
Dont il cherchoit en vain l'objet.
Le feu d'amour couvoit encore,
Nul desir, jusque-là, ne l'avoit excité;
Il falloit, pour le faire éclore,
Un sourire de la beauté...

Tout-à-coup la terre frémit de plaisir, l'air fermente et s'embrase, la mer bouillonne, blanchit d'écume, et Vénus s'éleve du sein des flots.

Vierge tendre et modeste alors, qu'elle étoit belle!
L'onde, sur ses replis, mollement la berçoit,
D'un regard caressant l'œil du jour la fixoit,
Autour de ses trésors Zéphyr s'arrondissoit,
Et les flots amoureux murmuroient auprès d'elle.

La jeune déité, levant enfin les yeux,
Promene ses regards craintifs et curieux :
Elle admire le ciel, et l'onde, et la lumiere,
Dont l'éclat blesse encor sa timide paupiere.
Sa bouche s'ouvre, et son premier soupir,
Son premier mot, est l'accent du plaisir :
« Où suis-je ! Quel réveil ! quelle volupté pure !
« O que cet air est doux ! que ce jour est serein !
« Que tout est beau dans la nature !
« Quelle douce chaleur circule dans mon sein !...
« Que sens-je battre sous ma main ?... »
Vers son cœur palpitant alors baissant la vue,
Elle admire, sourit, et rougit d'être nue.
Ses mains volent... Malgré ses mobiles remparts,
Ses trésors innocents percent de toutes parts.
Quelle confusion !... Suspendant ses caresses,
Zéphyr, de la vapeur des cieux
Forme un nuage officieux,
Et sauve à sa pudeur l'embarras des richesses.

Ce jeune dieu la posant ensuite sur une conque marine, la conduisit à l'isle de Cypre. Ce fut là que les Heures se chargerent de son éducation.

Les Heures étoient filles de Jupiter et de Thémis ; mais, malgré leur fraternité, il y avoit aussi peu de ressemblance dans leurs caracteres que dans leurs figures. Elles avoient toutes des ailes, et parcouroient successivement le même espace : cependant,

Leur course étoit plus rapide ou plus lente.
L'heure pénible de l'attente

Longuement sembloit parcourir
Un siecle entier. Mais du plaisir
L'heure, toujours trop diligente,
Disparoissoit comme un éclair :
L'heure du repentir, le front d'ennuis couvert,
En poussant des plaintes ameres,
Des espaces imaginaires
La rappeloit en vain. Pour calmer sa douleur,
L'heure du souvenir lui retraçant les charmes
De cette aimable et fugitive sœur,
Avec plus de douceur faisoit couler ses larmes.
Ainsi, quand loin de vous il faut porter mes pas,
D'un tendre souvenir mon ame encore émue,
Se rappelant l'heure où je vous ai vue,
Charme l'ennui de celle où je ne vous vois pas.

Les Heures présidoient alors, comme aujourd'hui, aux plaisirs, aux peines, aux espérances, aux rendez-vous, à l'étude, aux arts naissants, et sur-tout aux quatre saisons de l'année. Vous voyez que rien ne se faisoit sans elles. Mais aussitôt que Vénus eut vu le jour, elles laisserent aller le monde comme il put, volerent à l'isle de Cypre, y reçurent la Beauté, et s'y fixerent pour son éducation. Il paroît qu'alors ces divinités légeres étoient capables de constance; mais aujourd'hui leur caractere a bien changé!

Le temps n'est plus où, près des belles,
Les Heures fixoient leur séjour;
Aujourd'hui, près de vous, l'Amour
Semble multiplier leurs ailes.

LETTRE XXIII.

ÉDUCATION DE VÉNUS.

Vous jugez bien, Émilie, que l'éducation de Vénus ne ressembla point à celle de nos Parisiennes. Être belle sans orgueil, aimable sans coquetterie, instruite sans prétentions, amie discrete, amante fidele, épouse vertueuse, et bonne mere, ce fut là tout ce que l'on exigea d'elle. Sur ces principes, qui valoient bien les nôtres, ses institutrices établirent leur plan d'instruction, et l'exécuterent à-peu-près de la maniere suivante:

La premiere Heure l'appeloit
Quand Phébus ouvroit sa carriere,
Et la Beauté se réveilloit
Avec le dieu de la lumiere.

La deuxieme Heure entrelaçoit
Quelques fleurs, un peu de verdure
Dans ses cheveux, et lui disoit:
« Méprisez l'art de la parure;
« Il n'est fait que pour la laideur.
« Soyez modeste; la pudeur
« Est le fard qui sied à votre âge.

« Que le trésor de vos attraits
« Soit toujours voilé d'un nuage;
« Que ce voile soit fort épais,
« Et qu'il tienne, s'il est possible.
« Pour être respecté toujours,
« Le sanctuaire des Amours,
« Doit toujours être inaccessible. »

La troisieme lui présentoit
Des fruits nouveaux et du laitage.

La quatrieme lui dictoit
L'art de parler sans verbiage :
« Ne prétendez point à l'esprit,
« Et sur-tout gardez-vous d'en faire.
« Parlez peu, mais bien; ce qu'on dit
« Jamais ne peut manquer de plaire,
« Quand la raison, quand la gaîté,
« Quand le sentiment assaisonne
« Un mot dont la simplicité
« N'offense l'orgueil de personne. »

La cinquieme formoit son cœur,
Le disposoit à la tendresse,
Et chassant la feinte et l'adresse,
Y faisoit germer la candeur.
« Aimez un jour, lui disoit-elle,
« Aimez; gardez-vous d'abuser
« De l'avantage d'être belle.
« Choisissez bien, et sachez vous fixer.
« Vive et tendre comme vous l'êtes,
« Ne préférez jamais le plaisir dangereux

« De multiplier vos conquêtes
« Au bonheur de faire un heureux. »

La sixieme ajoutoit : « Préférez la tendresse
« D'un ami véritable aux vœux de mille amants ;
« L'amour est fait pour la jeunesse,
« Et l'amitié pour tous les temps.
« Quoique femme, soyez discrete ;
« Songez qu'il est cruel d'oser sacrifier
« Un jeune cœur qui vient nous confier
« Son espoir, son bonheur, ou sa peine secrete ;
« Et qu'un secret dont on prend la moitié
« Est un dépôt sacré qu'on ne peut se permettre
« D'aller divulguer, sans commettre
« Un sacrilege en amitié. »

Les trois Heures suivantes lui enseignoient les devoirs de l'humanité, de la foi conjugale, de la maternité, et lui répétoient tour-à-tour :

« A peine l'univers commence,
« Il est déja des malheureux.
« Ne dédaignez point l'indigence ;
« Le plus noble attribut des dieux,
« Ma fille, c'est la bienfaisance.
« Si vous saviez comme il est doux
« De visiter, sous leur chaumiere,
« Les mortels que le sort jaloux
« A condamnés à la misere !
« De compatir à leurs malheurs,
« De mêler nos soupirs aux leurs,
« D'entrer dans leur douleur profonde ;

« De leur prouver, par nos soins réunis,
« Qu'ils ne sont pas seuls dans le monde,
« Et que les malheureux ont encor des amis!
« O que la main d'une belle a de graces,
« Lorsqu'elle répand les bienfaits!
« Au lieu de mille amants vaincus par vos attraits,
« Qu'il sera bien plus beau d'attirer sur vos traces
« Les heureux que vous aurez faits!

« Quand vous aurez prononcé le serment
« De rendre heureux l'époux qui vous aura choisie,
« Semez de fleurs tous les jours de sa vie,
« Aimez en lui, votre ami, votre amant.
« Que dans vos bras paisiblement
« Il repose; soyez son ange tutélaire;
« Veillez; loin de son cœur chassez les noirs chagrins;
« Qu'il trouve, auprès de vous, plus purs et plus sereins,
« L'air qu'il respire, et le jour qui l'éclaire.
« C'est ainsi qu'en vos fers vous saurez l'arrêter.
« Si, malgré tant de soins, il devient infidele,
« En reproches amers gardez-vous d'éclater;
« Mais offrez-lui des mœurs un si parfait modele,
« Qu'il soit forcé de l'imiter:
« Et si votre exemple le touche,
« S'il revient à vos pieds abjurer son erreur,
« Qu'il trouve, en arrivant, l'amour sur votre bouche,
« Et le pardon dans votre cœur.
« L'homme ne sait aimer qu'autant qu'on sait lui plaire.
Étudiez son caractere,
« Ménagez-lui le prix de la moindre faveur;
« A l'orgueil, à l'humeur, opposez le sourire;
« L'innocence au soupçon, le calme à la fureur;

« Régnez en suppliant, et fondez votre empire
« Sur l'amour et sur la douceur.

« Un jour, Cypris, vous serez mere,
« N'abandonnez jamais le fruit de vos amours
« Aux mains d'une mere étrangere.
« Nourrissez votre fils; remplissez vos beaux jours
« Des soins intéressants de ce saint ministere.
« Ces jours pour le plaisir ne seront point perdus:
« La nature, aux bons cœurs, donne pour récompenses
« Des devoirs les plus assidus
« Les plus douces des jouissances.
« Vous les mériterez: de votre nourrisson
« Une autre n'aura pas la premiere caresse;
« Vous jouirez avec ivresse
« Des prémices de sa tendresse
« Et des éclairs de sa raison.
Souvent, tandis que de sa mere
« Ses levres presseront le sein,
« En admirant son minois enfantin,
« Vous croirez démêler quelques traits de son pere.
« Alors vous sentirez palpiter votre cœur
« Du plaisir de trouver l'auteur dans son ouvrage,
« Et de l'espoir de voir croître, sous votre ombrage,
« Le fruit dont vous aurez alimenté la fleur. »

C'étoit ainsi que ces sages institutrices formoient le cœur et l'esprit de leur jeune éleve, jusqu'au moment où l'Heure du sacrifice la conduisoit au temple:

Cypris, les yeux baissés, le front ceint de guirlandes,

Portoit aux pieds des dieux d'innocentes offrandes;
Et, tandis que l'encens fumoit sur leurs autels,
Offroit son jeune cœur au roi des immortels.

L'Heure suivante la ramenoit sous un berceau de myrtes. Là,

Un repas préparé des mains de la nature
Se présentoit à l'ombre, au bord d'une onde pure:
Les fleurs sur les rameaux serpentoient en festons,
Et la prairie offroit des sieges de gazons.
A ces heureux festins présidoient l'Innocence,
La folâtre Gaîté, la douce Tempérance,
Et l'aimable Franchise, et la Frugalité,
Fille de la Raison, mere de la Santé.

Bientôt l'Heure de la promenade et celle du travail s'emparoient successivement de Vénus;

Quelquefois, au milieu de ses jeunes compagnes,
Elle alloit butiner sur les fleurs des campagnes,
Et les fleurs aussitôt renaissoient sous ses pas.
A son retour, prenant l'aiguille de Pallas,
Son adresse en faisoit un instrument docile,
Et mêloit avec art l'agréable à l'utile.

Les Heures suivantes donnoient le signal des danses et des concerts. Tandis que Cypris dansoit, on lui répétoit souvent:

Que vos graces soient naturelles;
Ne les contrefaites jamais:

Dès que l'on veut courir après,
On commence à s'éloigner d'elles.

Quand la déesse se reposoit, quelquefois une de ses institutrices venoit s'asseoir auprès d'elle; et, lui faisant remarquer la joie qui animoit l'assemblée, elle lui disoit en l'embrassant:

« Sous les lambris dorés des célestes portiques,
« Vous regretterez quelquefois
« Nos danses, nos concerts rustiques;
« Ah! revenez alors habiter dans nos bois;
« Vous y retrouverez la paix de l'innocence.
« Venez cueillir des fleurs au bord de ce ruisseau,
« Venez vous reposer sous ce même berceau,
« Témoin des jeux de votre enfance.
« Là, vous rappellerez le songe du bonheur;
« Là, vous sentirez votre cœur
« Respirer avec plus d'aisance;
« Là, vos regards charmés croiront, autour de vous,
« Voir se multiplier les fleurs sur la verdure:
« Le ciel sera plus beau, la naïade plus pure,
« L'ombrage plus épais, et le zéphyr plus doux;
« Là, vous retrouverez la source de ces larmes,
« Qu'on ne verse plus chez les dieux;
« Et vous éprouverez ce qu'on goûte de charmes
« A regretter le temps où l'on étoit heureux. »

L'Heure du concert interrompoit ces entretiens. Il est probable que l'art du chant étoit encore loin de sa perfection; car Vénus se contentoit d'exprimer

avec ame l'amour, le plaisir ou la tristesse : elle ne joignoit à cette expression, ni roulement d'yeux, ni contorsions, ni coups de gosier, ni tour de force; et, ce qui paroîtra sans doute incroyable, elle prononçoit avec soin, et daignoit chanter pour ceux qui l'écoutoient. Vous présumez bien, d'après ces petits ridicules antiques, que ses chansons étoient fort simples, et qu'elles ne valoient pas, à beaucoup près, le moindre des chefs-d'œuvre de nos modernes Anacréons. En voici quelques fragments que j'ai hasardé de vous traduire pour vous en donner une légere idée :

Nymphes, que l'amour dans vos yeux
Brille et s'apperçoive sans peine,
Comme l'on voit l'azur des cieux
Dans le cristal d'une fontaine.

Ne trompez jamais; le serment
Qui sort de vos levres vermeilles,
Est aussi doux pour votre amant
Que le miel des jeunes abeilles.

Mais la séduisante douceur
D'un aveu dicté par la feinte,
Pour un crédule et tendre cœur,
Est plus amere que l'absinthe.

Recevez les pleurs de l'Amour
Que vos charmes ont fait éclore,

Comme la fleur, au point du jour,
Reçoit les larmes de l'Aurore.

Cédez, mais à ses vœux ardents
N'accordez pas tout ce qu'il ose;
Des plaisirs de votre printemps
Craignez d'éparpiller la rose.

Le concert étoit suivi d'un repas frugal et champêtre, après lequel la derniere Heure du jour conduisoit Vénus dans une grotte tapissée de verdure, où Morphée lui fermoit la paupiere.

Les Heures de la nuit rassembloient tour-à-tour
Les Songes légers auprès d'elle:
Cypris, au milieu de sa cour,
Jeune, sensible, femme, et belle,
Songeoit alors innocemment
Qu'elle n'avoit qu'un seul amant,
Et rêvoit qu'elle étoit fidele.

Après quelques années de cette éducation suivie, l'éleve des Heures se trouva si accomplie en tous points que les dieux voulurent la voir, pour s'assurer eux-mêmes de tout ce que la Renommée en publioit. Les envieux assurerent bientôt qu'il y avoit plusieurs Vénus, dont on attribuoit les graces et le mérite à une seule; et cette erreur s'accrédita tellement alors, que cinq à six mille ans après, Cicéron nous l'a transmise. Il faut la lui par-

donner : les femmes parfaites font, de nos jours, autant d'incrédules qu'elles en faisoient de son temps :

Et je vois, lorsque l'on raisonne
Sur vos attraits, vos talents réunis,
Leur nombre, à tout moment, partager les avis
Sur l'unité de la personne.

LETTRE XXIV.

CEINTURE DE VÉNUS.

Vénus avoit à peine atteint sa quatorzieme année, lorsqu'elle fut demandée à la cour céleste. Sa présentation ne ressembla point à celle de nos duchesses, et les préparatifs en furent bien différents: la Nature seule y présida; chez nous, l'art seul y préside.

A quatorze ans, Églé, déja coquette,
A pris le rouge en sortant du couvent.
Son jeune front, qui rougissoit souvent,
Ne rougit plus, graces à sa toilette.
Son œil, hagard en sa vivacité,
Ressemble à l'œil de la duplicité.
De ses sourcils, l'art a tracé l'ébene;
Et d'un bleu tendre imbibant son pinceau,
A, d'une main sagement incertaine,
Fait sur le blanc circuler quelque veine
Pour animer ce visage nouveau.
Des Jeux, des Ris, voici l'aimable reine:
Volez, Zéphyrs; mais ne l'approchez pas:
Discretement retenez votre haleine,
Sinon, craignez de souffler ses appas.
Pour ménager cette Vénus nouvelle,

Divin Soleil, tempere ton ardeur:
Voile ton front; sinon, je crains pour elle
Le triste sort des attraits de Sémelle *.
Quand tes rayons nous dardent ta chaleur,
Souvent j'ai vu (quelles métamorphoses!)
Sur la pâleur se dissoudre les roses,
Et la beauté fondre sur la laideur.

Cet art imposteur n'existoit pas encore au premier siecle du monde.

On se présentoit à la cour
Avec ses traits et son visage;
On ne changeoit point en un jour,
De teint, de cheveux, de corsage.
L'art de plaire rajeunissoit;
C'étoit le seul fard en usage.
Il ne déguisoit aucun âge;
A tout âge il embellissoit;
Et dès qu'à la cour de Cybele
Une déesse paroissoit,
On étoit sûr que c'étoit elle.

L'Aurore ayant ouvert le jour où Vénus devoit être présentée, la déesse s'éveilla paisiblement, s'assit au bord d'une onde pure; et, devant ce miroir tranquille, elle ceignit d'une couronne de myrte les boucles flottantes de sa chevelure. Plusieurs assurent qu'elle étoit blonde, d'autres prétendent

* Consumée par Jupiter.

qu'elle étoit brune : pour moi, je suis tenté de croire que ces deux couleurs, mélangées sur son front, y formoient une nuance qui réunissoit ce que les brunes ont de plus piquant, les blondes de plus voluptueux,

Et qu'elle inspiroit tour-à-tour,
Ainsi que vous, belle Émilie,
Les transports brûlants de l'amour,
Et sa tendre mélancolie.

Ce fut en ce moment que la Nature lui fit présent de cette ceinture divine et mystérieuse, qui bientôt tourna la tête à tous les dieux, et qui depuis a rendu tant de grands hommes si petits!

On y voyoit l'Amour conduit par l'Espérance,
Les timides Aveux, la molle Résistance;
La Pudeur enfantine, et les jeunes Plaisirs,
Qui fuyoient, agaçoient, caressoient les Desirs;
La tendre Volupté, ses transports et ses charmes;
L'Ivresse, la Langueur, les yeux baignés de larmes;
La douce Intimité, les Soupirs, les Serments;
Les Caprices, suivis des Raccommodements.

Tel étoit le dessus de ce tissu mystérieux; mais sur le revers,

La main des tristes Euménides
Avoit tracé les noirs Soupçons,
La Haine, les Baisers perfides,
Les Vengeances, les Trahisons.

Par de sombres détours, la pâle Jalousie,
Se traînant d'un pas chancelant,
A l'Amour infidele arrachoit, en tremblant,
Le masque de l'hypocrisie.

Je ne vous dirai pas, Emilie, si ce dangereux talisman existe encore aujourd'hui; cependant, comme la plupart des hommes se plaignent de ses effets, il faut bien que, par une tradition fatale, il nous soit parvenu.

Mais, entre nous, je conjecture
Que l'Amour, de l'Hymen jaloux,
Ne fait plus connoître aux époux
Que le revers de la ceinture.

Quoi qu'il en soit, lorsque Vénus eut revêtu ce divin ornement, les Graces n'y voulurent plus rien ajouter; persuadées qu'à l'âge de la déesse, la parure la plus séduisante étoit toujours la plus simple. En effet,

S'il est un âge où la simplicité
Donne sur-tout un prix à la beauté,
C'est ce moment, qui, n'étant plus l'enfance,
N'est pourtant pas encor l'adolescence.
Ce ton naïf de l'ingénuité,
Cette pudeur si rare et si touchante,
Ces yeux baissés, cette bouche riante,
Qui ne sait point trahir la vérité;
Ce coloris de la rose naissante,

Cette blancheur et ce doux velouté :
Tout nous séduit, nous ravit, nous enchante.
Telle, à vingt ans, bien moins à redouter,
Prenoit alors les cœurs sans s'en douter.

Vous qui sortez à peine de cet âge,
Dans ce tableau voyez-vous votre image ?
Peintre novice, en traçant vos attraits,
Tantôt je crains d'altérer quelques traits,
Tantôt je crains, retouchant mon ouvrage,
D'être accusé de flatter mes portraits...
De les flatter !... Pardonnez à ma Muse
Ce mouvement de pure vanité.
A ce tableau depuis qu'elle s'amuse,
S'il lui paroît que sa main l'a flatté,
L'original doit lui servir d'excuse.

LETTRE XXV.

VÉNUS PRÉSENTÉE A LA COUR CÉLESTE.

La cour céleste étoit assemblée pour recevoir la fille de l'Océan. Les déesses, avec un sourire mêlé d'inquiétude, murmuroient entre elles tout bas:

« C'est un enfant, à ce qu'on dit.
« Est-elle bien ? — Bien pour son âge:
« Des yeux bleus, un teint de village,
« Le cœur neuf autant que l'esprit,
« L'air agreste, le ton champêtre,
« Le sourire plus qu'innocent;
« Mais avec nous, en grandissant,
« Cela se formera peut-être. »

Elles parloient encore, lorsque Vénus se présenta. Sa taille divine, son maintien noble et décent, ses grands yeux bleus, ornés de sourcils d'ébene; ses blonds cheveux, flottant sur l'albâtre; ses contours arrondis, chefs-d'œuvre de la nature; ces lis, couverts des roses de la pudeur; ce modeste embarras; ces graces naïves; cet abandon voluptueux, enchanterent tous les dieux, et déconcerterent toutes

les déesses. Comment donc! disoient-elles en se mordant les levres,

« Malgré son air provincial,
« C'est une très jolie ébauche.
« Elle a le maintien un peu gauche,
« Mais elle n'est point du tout mal. »

Jupiter, souriant avec tendresse, lui dit en l'embrassant: « Venez, ma chere fille; venez ceindre la « couronne qui vous est destinée. Junon partage « avec moi le trône du ciel; Pallas occupe celui de « la sagesse; celui de la beauté vous attend. »

A ces mots, vous eussiez vu le rouge monter au visage de toutes les déesses: elles se regardoient avec un sourire amer, levant à moitié l'épaule, et se tordant les doigts. Si l'on eût alors porté des éventails, pas un seul n'en fût réchappé. Elles se coudoyoient furtivement, et se disoient entre les dents:

« Que notre chere favorite
« Doit avoir le cœur gros de son petit mérite!
« Jupin radote, en vérité!
« Car si la pauvre enfant a quelque connoissance
« Des graces et de la beauté,
« Ce n'est point par expérience. »

Cependant Jupiter posa sur la tête de Vénus une couronne de myrte; et alors, bon gré, malgré, il fallut bien applaudir; il fallut même jouer l'intérêt

et la satisfaction. Les déesses s'en acquitterent à merveille; car, dès ce temps-là, il y avoit à la cour des visages très savants. Cypris, confuse, se voyoit environnée de femmes qui lui sourioient, et s'écrioient en lui tendant les bras:

« Venez, mon cœur; venez, ma reine:
« Comme elle est belle! quel maintien!
« Quelle fraîcheur! vous rougissez?... Eh bien!
« La vérité vous fait donc de la peine?
« Qu'elle est modeste! Que d'attraits!
« Que de noblesse! La fripponne
« Semble avoir le front tout exprès
« Fait pour porter une couronne. »

Puis elles ajoutoient à l'oreille:

« Eh! mais, en vérité, malgré son air discret,
« L'orgueil se met de la partie.
« L'innocente sourit; sauvons-lui l'ironie:
« La petite sotte y croiroit. »

Vénus, alarmée de ces confidences suspectes, les suivoit d'un regard inquiet; mais aussitôt les déesses lui donnoient le change, et lui disoient en la caressant:

« Ah! vous nous écoutez? Pour une bagatelle,
« N'allez pas vous mettre en courroux:
« On ne peut vous souffrir! Embrassez-nous, ma belle,
« Nous disons bien du mal de vous. »

D'après le dépit marqué des immortelles, vous

devinez sans doute, Émilie, que bientôt Cypris leur enleva la conquête de tous les dieux : en effet, elle devint, en peu de temps, l'unique objet de leurs amours et de leurs rivalités. Mars et Vulcain se mirent sur les rangs : ce dernier n'étoit pas le plus aimable ; mais il fut le plus heureux... Heureux ? Je m'abuse ; car, qu'est-ce que la main, sans le cœur de ce qu'on aime !



VULCAIN.

a Paris chez Ant. Aug. Renouard.

LETTRE XXVI.

VULCAIN.

Vulcain, seul enfant légitime de Jupiter et de Junon, naquit si difforme, que son pere, indigné de sa laideur, le précipita du ciel. L'avorton céleste roula un jour entier dans le vague des airs; et, de tourbillons en tourbillons, il arriva le soir dans l'isle de Lemnos, dont les habitants le reçurent si à propos qu'il ne se cassa qu'une cuisse. Les Nymphes de la mer prirent soin de lui, et l'éleverent; mais il resta boiteux de sa chûte.

La Nature, qui lui avoit refusé les graces extérieures, lui prodigua les dons du génie. Dès sa premiere jeunesse, il établit, dans les montagnes de Lemnos, des forges immenses: ce fut là que l'or, le fer, l'airain, se polirent pour la premiere fois. Bientôt il construisit de nouveaux atteliers dans les cavernes du mont Etna: il y travailloit sans relâche avec ses noirs Cyclopes; les principaux étoient Brontès, Stéropès, Pyracmon, et Polyphême. Ces géants, fils du Ciel et de la Terre, et, selon d'autres, de Neptune et d'Amphitrite, n'avoient qu'un

œil, percé au milieu du front. Leurs bras nerveux soulevoient sans cesse de lourds marteaux; l'Etna retentissoit de leurs coups redoublés, et vomissoit, par ses vastes soupiraux, une fumée noire et brûlante. Enfin, le fils de Jupiter parvint à forger la foudre, et l'on prétend que son antre est encore l'arsenal du tonnerre.

Aussi j'ai quelquefois rendu grace à Vulcain;
Quand votre cœur refuse de m'entendre,
Qu'un éclair brille, alors la peur vous rend plus tendre,
Et vous baissez les yeux en me serrant la main.
Votre amour croît avec l'orage:
Si la foudre pouvoit éclater à vos yeux,
Je ne changerois pas mon sort avec les dieux;
Mais à peine Zéphyr a chassé le nuage,
Que mon bonheur s'évanouit
Comme l'éclair qui l'a produit.

Les talents de Vulcain étoient déja célebres, lorsque les Titans entreprirent d'escalader le ciel. Jupiter, abandonné de tous les dieux, eut alors recours à son fils: celui-ci, oubliant la façon peu civile dont son pere l'avoit congédié, lui forgea des foudres, et les Titans furent terrassés. En reconnoissance de cet important service, Jupiter accueillit Vulcain dans son palais, et le rétablit dans tous ses droits. Mais le dieu boiteux, voulant se venger de Junon, qui l'avoit fait un peu trop laid, lui fit présent d'un

trône d'or, sur lequel la déesse, en s'asseyant, se trouva prise par des ressorts invisibles. Elle se plaignit vivement de cette injustice, et s'écria:

« Vous êtes laid, mon fils, et je suis votre mere;
« J'en porte la peine: mais quoi!
« Si vous fûtes doué d'une laideur amere,
« Est-ce plutôt ma faute, à moi,
« Que la faute de votre pere? »

Vulcain, frappé de la justesse de cette remontrance, délivra Junon, et alla trouver Jupiter, auquel il demanda Minerve en mariage. Aussitôt le roi du ciel appela Minerve; et, lui présentant son héritier présomptif,

« Il est temps, lui dit-il, déesse,
« De subir les lois de l'Hymen;
« Il est temps de donner enfin
« Des héritiers à la Sagesse.
« Voici mon fils, vous connoissez
« Et ses chefs-d'œuvre et son génie:
« Cédez à ses vœux; unissez
« Les arts et la philosophie. »

A la vue du prétendant, Minerve, qui jusqu'alors s'étoit promis de garder sa virginité, se sentit plus que jamais résolue de tenir sa promesse: elle rappela donc à Jupiter le serment irrévocable qu'il lui avoit fait, de ne jamais disposer de sa main. Jupiter lui répondit:

« J'ai juré par le Styx de ne pas vous contraindre
« A former un engagement;
« Mais je n'ai répondu d'aucun évènement:
« J'aurois tremblé de voir enfreindre,
« Dix fois par heure, mon serment.
« Je sais qu'une vierge discrete,
« Qui sent foiblir son jeune cœur,
« Pour autoriser sa défaite
« Donne la main à son vainqueur.
« L'occasion vous est offerte;
« Vous, ma fille, de résister,
« Et vous, mon fils, de l'emporter:
« Ainsi, mes enfants, guerre ouverte. »

Vulcain, pour triompher de Minerve, au lieu d'intéresser et de gagner son cœur, s'y prit comme un forgeron. Mais la déesse se défendit courageusement de ses violences; et de cet amour infructueux, naquit Érichthon, qui, pour cacher ses jambes de serpent, inventa les chars, dont l'usage s'est renouvelé de nos jours.

Pour dédommager son fils des disgraces de l'amour, le roi du ciel le combla d'honneurs, et le fit dieu du feu. On lui bâtit plusieurs temples, où il étoit représenté appuyé sur une enclume, et ayant à ses pieds l'aigle de Jupiter prêt à porter la foudre. Le plus célebre de ces temples étoit élevé sur le mont Etna: il falloit, pour en approcher, être chaste et pur. La garde du sanctuaire étoit confiée

à des chiens, qui, par un instinct miraculeux, caressoient les gens de bien, et dévoroient les hypocrites. Si ces gardiens fidèles veilloient encore à la porte des temples,

Après nos longs pèlerinages
Et nos longues processions,
Combien de dévots personnages
Auxquels ils mordroient les talons!

Dans la suite, on institua des fêtes en l'honneur de Vulcain. Les Athéniens les célébrerent avec beaucoup de pompe; ils établirent des courses appelées *Lampadophories* *, et proposerent des prix aux vainqueurs. Les concurrents portoient des flambeaux allumés: celui qui laissoit éteindre le sien avant d'arriver au but, le cédoit à son émule, et se retiroit.

Même accident chez nous arrive d'ordinaire,
Quand l'Hymen et l'Amour courent même carriere.
Le flambeau de l'Amour, à quelques pas, s'éteint;
Alors ce dieu s'envole, et le cede à l'Hymen.

Le culte de Vulcain s'étendoit sur toute la terre, et les chefs-d'œuvre se multiplioient sous ses mains. La vanité, et l'amour des beaux arts, l'avoient enfin délivré des inquiétudes d'un sentiment plus tendre.

---

* *Lampadophore* signifie porte-flambeau.

Il se promettoit bien de ne plus écouter son cœur; mais Vénus parut, et ses résolutions s'évanouirent. Tel est, Émilie, le sort des hommes et des dieux; et tel est le vôtre peut-être:

Malgré l'apparente froideur,
Qui sur votre visage est peinte,
La nature, dans votre cœur,
De l'amour a gravé l'empreinte;
Vos yeux nageant dans la langueur,
Votre abandon, vos rêveries,
Vos soupirs, vos regards baissés,
Vos graces à demi-flétries;
Tout parle quand vous vous taisez.
Vous cachez vos larmes furtives,
Vous vous penchez comme une fleur;
Du jasmin la tendre pâleur
Chasse vos roses fugitives.
Ah! croyez-moi, les arts charmants
Que vous cultivez, Émilie,
Ne peuvent remplir les moments
Des plus beaux jours de votre vie.
Votre cœur, privé d'aliment,
Soupire après un sentiment
Que votre sagesse appréhende;
Vous essayez de le nourrir
D'encens, de gloire, de plaisir...
Ce n'est pas là ce qu'il demande?

LETTRE XXVII.

MARS ET VÉNUS.

MARS, alarmé des dispositions favorables de Jupiter pour Vulcain, chercha du moins à gagner, par adresse, le cœur de celle qu'il ne pouvoit obtenir par son crédit. Persuadé que la vanité est souvent le chemin du cœur d'une femme, et que l'éclat flatte toujours la vanité, il s'offrit à Vénus dans l'appareil formidable de toute sa puissance. Il étoit sur un char d'airain, traîné par des chevaux fougueux: leurs crins hérissés, leurs yeux ardents, leur bouche écumante de sang, leurs narines soufflant et respirant la vengeance, les avoient fait nommer la Terreur et la Crainte. Debout sur le devant du char, Bellone, le regard furieux, les cheveux épars, tenoit les rênes d'une main, de l'autre, un fouet ensanglanté. Le dieu, le front couvert d'un casque d'or, surmonté d'un panache, s'appuyoit fièrement sur sa lance. Ses membres nerveux étoient revêtus d'une armure d'acier étincelant: son bras gauche tomboit sur la poignée d'un glaive, et présentoit un vaste bouclier. La férocité, l'orgueil, l'impatience, et la

rage, se peignoient tour-à-tour sur son visage rude et basané, et faisoient froncer ses noirs sourcils. La Discorde et la Fureur, l'œil en feu, le front pâle et livide, armées d'un poignard et d'une torche brûlante, accompagnoient le char, et traînoient après elles l'Innocence et la Foiblesse chargées de chaînes. Le Désespoir, les Plaintes, et la Misere, les yeux baignés de larmes, les membres déchirés et couverts de tristes lambeaux, suivoient d'un pas chancelant, et fermoient la marche. Vénus, plus effrayée que flattée de cet appareil, prit la fuite: mais son amant la suivit; et déposant à ses pieds son orgueil et ses armes, il s'écria:

« Eh quoi! vous détournez les yeux
« D'un dieu qui, pour vous seule, est fier de sa puissance!
« Hélas! s'il vous est odieux,
« La haine de l'amour est donc la récompense?...
« Mais, par un sentiment plus noble que l'amour,
« Vous devez m'être toujours chere :
« Une fleur * m'a donné le jour,
« Et vous ressemblez à ma mere...

Vous voyez, Émilie, que les héros amoureux faisoient alors des madrigaux tout aussi bien que les Roland et les Amadis. Vénus, enchantée de ces jolies choses, prêta l'oreille, et sourit. Mars soutint

* Voyez la lettre VI.

quelque temps son style doucereux, et fut payé d'un regard tendre: alors, sûr de sa victoire, il reprit le ton militaire:

« On m'a rapporté que Vulcain
« Osoit marcher sur mes brisées,
« Et même aspiroit à la main
« De la dame de mes pensées:
« Qu'il se présente, je l'attends,
« Et le mene * tambour battant.
« Seul, je veux et je dois vous plaire...
« Mais pourquoi ce regard sévere?
« Je m'attends bien, le premier jour,
« A quelque escarmouche légere.
« Etes-vous de la vieille cour?
« Voulez-vous faire mon martyre?
« Soit; je meurs!... Cela va sans dire.
« Allons, payez-moi de retour;
« Le printemps ramene la guerre;
« Je n'ai pas le temps nécessaire
« Pour filer le parfait amour.
« Nous nous convenons l'un et l'autre;
« Je vous aime, vous m'adorez;
« Vous avez ma foi, j'ai la vôtre:
« Nous finirons quand vous voudrez. »

Vénus, déconcertée par le ton d'assurance et par

---

* Quelques critiques judicieux trouvent, dans cette expression, un anachronisme, parceque, disent-ils, il n'y avoit point alors de *tambours*. Je m'en rapporte, sur ce point capital, à la décision du docteur MATHANASIUS.

la volubilité de son amant, se trouvoit dans un état de crainte et d'incertitude inexprimable. Elle dégageoit avec peine ses mains tremblantes que Mars couvroit de baisers, et elle rattachoit, en rougissant, ses cheveux et son voile en désordre : enfin, elle le conjura de la laisser seule pour réfléchir. Mars, tombant à ses pieds, lui répondit :

« Je le vois trop, vous voulez que je meure.
« Eh bien ! je me résigne, et vais subir mon sort :
« Pour me donner ou la vie ou la mort,
« Je vous laisse un demi-quart-d'heure. »

A ces mots, il sortit brusquement; et Vénus s'enfermant dans son boudoir se rassura peu-à-peu, et reprit ses sens.

Cependant Jupiter, instruit des poursuites de Mars, pressoit le mariage de Vulcain, et dépêchoit secrètement Mercure au temple de l'Hymen, dont la présence étoit nécessaire... Mais, avant de vous raconter comment se passa la fête, il faut que je vous parle de ce dieu et de son temple. Ces détails vous plairont sans doute :

Car le dieu d'Hymen est un maître
Dont on se plaint depuis long-temps ;
C'est un perfide, c'est un traître ;
C'est un monstre, qu'à dix-huit ans
On n'est pas fâché de connoître.

LETTRE XXVIII.

L'HYMEN.

Vous vous attendez peut-être, Émilie, à la généalogie de l'Hymen? Votre attente sera trompée; je n'ai rien à vous dire sur la famille de ce dieu. La plupart des auteurs le font fils de Vénus et de Bacchus, et par conséquent frere utérin de l'Amour. Si cette opinion étoit fondée, elle prouveroit plus que jamais l'ancien proverbe: *Rara concordia fratrum.* Vous allez me demander le sens de cette maxime, vous n'en avez pas besoin;

> Avec un cœur fidele et tendre
> Vous y répondrez sans l'entendre.

Ce qu'il y a de constant, c'est que l'Hymen existoit long-temps avant le fils de Vénus, puisqu'il unit cette déesse à Vulcain. En général, il est bien difficile d'établir la fraternité de l'Amour et de l'Hymen, sans se trouver en contradiction avec l'expérience. Ce qu'on peut dire de plus certain à ce sujet,

> C'est que l'Amour, pour l'ordinaire,
> En étranger traite son frere;

Et que souvent l'Hymen, sur le retour,
Est un faux frere de l'Amour.

Passons au caractere et à la figure de l'Hymen. Il est sérieux naturellement: cependant, le personnage varie suivant le costume dont il se trouve revêtu.

En robe de palais, c'est la gravité même.
En costume de cour, un sourire apprêté
Déride son visage blême,
Qui s'alonge avec dignité.
En habit de traitant, d'abord il se recueille,
Puis, ayant bien compté, nombré, multiplié,
Il prend, en souriant, la main de sa moitié,
Comme l'on prend un porte-feuille.
En seigneur campagnard, il est fort chatouilleux
Sur le point d'honneur, et se pique
De conserver intact le sang de ses aïeux;
Il joue, en cheveux gris, la pastorale antique:
Sur ses tours et sur ses créneaux,
Il enlace les noms de sa douairiere étique,
Et fait, à soixante ans, l'amour en madrigaux.
En perruque bourgeoise, il est fort débonnaire;
Brusque chez le marchand, froid chez le financier,
Grave chez le docteur, fier chez le marguillier,
Et souple chez l'apothicaire.
Actif ou nonchalant, il se plaît à jouir
Ou du repos ou du plaisir;
Près des vieux il s'endort; près des jeunes il veille;
Près de vous il attend, comme au matin l'abeille
Guette la fleur qui va s'épanouir.

L'Hymen a eu, de tout temps, accès dans tous les temples; cependant, il avoit lui-même un temple particulier où on l'adoroit avec l'Amour. Ce temple, qui existoit jadis à Cythere, est tellement détruit, qu'il n'en reste plus de vestige; mais la confrérie des époux l'a fait, depuis peu, relever à ses frais, vers le dernier degré du pôle glacial.

Là, dans un sombre labyrinthe,
Après mille et mille détours,
Tantôt égaré par la crainte,
Tantôt séduit par les Amours,
Souvent attiré par la feinte,
Vendeur, vendu, trompé toujours,
On arrive à la noire enceinte
Où l'Hymen et le dieu Plutus,
Calculant, au taux de la place,
L'esprit, la jeunesse, la grace,
Le sentiment et la vertu,
Font jurer, pardevant notaire,
Sans s'être ni vu ni connu,
De s'adorer et de se plaire,
Moyennant tel prix convenu.

Sous la voûte du vestibule,
On entrevoit les noirs Soucis,
Les Dégoûts, freres des Ennuis,
Voltigeant dans le crépuscule,
Et fuyant la clarté du jour.
Plus près, sous les traits de l'Amour,

Paroît la triste Indifférence,
Soufflant au cœur son froid mortel,
Et, plus loin, la fause Espérance,
Qui conduit au pied de l'autel.

C'est là que la foule égarée
Des deux moitiés du genre humain,
Du portique assiégeant l'entrée,
Implore le joug de l'Hymen.
Le dieu les prenant par la main,
Sous le voile du sanctuaire,
D'un fer doré forge les nœuds
Qui les enchaîne deux à deux,
Pour ramer sur cette galere,
Où princes, robins, financiers,
Sont conduits par la convenance,
Les vrais amants par la constance,
Les marquis par leurs créanciers.
Sur le serment qu'ils doivent suivre,
Les époux sont toujours d'accord,
Pourvu qu'il soit dans le grand livre
Écrit en grosses lettres d'or.

D'amour, d'estime, on se dispense;
A l'autel on fait connoissance,
Et tout-à-coup on se promet
D'avoir le même caractere,
D'être bon époux, bonne mere,
Fidele amie, amant discret,
De n'avoir qu'un cœur et qu'une ame,
De nourrir mutuellement,
Jusqu'au trépas, la même flamme

Qu'on allume dans le moment,
Et qui brûle à commandement.
Des Regrets la noire cohorte,
Sur le passage vous attend,
S'empare de vous en sortant,
Et jusqu'au logis vous escorte.

Jamais, dans ce temple, dit-on,
L'on ne voit entrer Cupidon,
Sinon par une fausse porte.
Quand le Plaisir l'ouvre en secret
Aux amants pressés et fideles,
L'Hymen, secourable et discret,
Les unit, et coupe les ailes
Du Plaisir, qui pourroit s'enfuir
Avec le Temps et la Jeunesse,
Et pour remplacer la Tendresse
Ne laisser que le Repentir.

Il est plus d'un heureux ménage
Qu'ici je pourrois vous nommer:
Notre siecle en a vu former
Trois, et peut-être davantage.
Il a vu des époux s'aimer
Le lendemain du mariage,
Et huit jours après s'estimer.
Ces couples, qui, du premier âge,
Nous retracent l'heureux tableau,
Sans cortege, sans équipage,
Arrivent à pied du hameau.
Dans leur retraite fortunée,
L'Amour les reconduit le soir,

Et pose, en riant, l'éteignoir
Sur le flambeau de l'Hyménée.

Mais à la ville, ce bonheur
Ne se voit que par intervalle;
Qui sait trouver la paix du cœur
Au sein de la foi conjugale,
Passe pour être possesseur
De la pierre philosophale.

Côte-à-côte paisiblement,
Il est rare que l'on chemine.
Le pélerin, mal-aisément,
S'accorde avec sa pélerine,
Et jure bien entre ses dents
De ne plus se remettre en route,
Depuis qu'il sait, à ses dépens,
Le quart des faux-frais qu'il en coûte.
Quoi qu'il en soit, je me résous
A partir pour ce long voyage,
Si je puis courir avec vous
Les hasards du pélerinage.

LETTRE XXIX.

MARIAGE DE VÉNUS.

Il y a, dans l'ordre des destinées, des circonstances décisives, où, pour réussir, il faut absolument brusquer les aventures. Telle étoit l'alternative pressante où se trouvoit Jupiter. Vulcain avoit déplu, Mars commençoit à plaire; Vénus étoit femme, c'est-à-dire foible contre l'amour, et forte contre la tyrannie: elle pouvoit donc résister à Jupiter, céder à Mars; et Vulcain eût alors trouvé qu'il étoit un peu tard pour conclure.

Aussitôt que l'Hymen fut arrivé, le roi du ciel congédia Morphée pour cette nuit, et lui ordonna de prodiguer ses pavots à Vénus et à son amant. Il profita de ces heures paisibles pour régler avec l'Hymen les conditions de l'alliance projetée. Vulcain s'obligea de fournir et d'entretenir l'artillerie céleste, et Jupiter lui donna Vénus en échange. L'Hymen conclut lui-même ce marché; ce qui prouve que dès-lors,

Non content d'asservir l'univers sous les lois
Du despotisme qu'il exerce,

En contrebande quelquefois,
Ce dieu se mêloit du commerce.

La nuit arrivoit à peine aux deux tiers de son cours, lorsque Jupiter chargea Mercure d'éveiller Vénus. En même temps, il lui dicta pour Mars un ordre de partir dès le matin, sans prendre congé, sous prétexte d'aller combattre quelques partis que les Titans essayoient de rassembler.

Vénus étoit alors troublée par un songe cruel: elle croyoit voir autour d'elle la cour céleste assemblée. Jupiter lui présentoit le dieu de Lemnos, et lui ordonnoit de le prendre pour époux. Elle repoussoit, en tremblant, la main de Vulcain, et se jetoit aux pieds de Jupiter, qu'elle arrosoit de ses larmes: elle l'appeloit son protecteur, son pere, et le conjuroit de ne pas la sacrifier, ou de différer au moins son sacrifice. Jupiter, attendri, écoutoit sa priere; mais le Destin, plus puissant que les dieux, prononçoit l'arrêt de Vénus. Mercure la conduisoit à Vulcain, et l'Hymen l'enchaînoit au pied de l'autel.

Tel étoit le songe de Cypris, lorsque Mercure l'éveilla. L'infortunée entr'ouvrit ses yeux baignés de pleurs et chargés de pavots; et confondant l'illusion avec la réalité de son malheur: « Allons, s'écria-t-elle, « puisque l'inflexible Destin l'ordonne, j'obéis. » A ces mots, elle suivit Mercure étonné de sa résignation. « Ma fille, lui dit Jupiter, vous savez...



LE MARIAGE DE VÉNUS.

a Paris. chez Ant. Aug. Renouard

« Oui, reprit-elle, je sais ce qu'on exige de moi. Je « ne vous accuse pas de mon malheur, je n'en ac- « cuse que le Destin. Mais, puisqu'il le faut!... » Elle laissa tomber sa main, Vulcain la saisit, et le serment fatal fut prononcé.

Cependant Mars, à son réveil, désespéré de l'exil imprévu qui rompoit ses amoureux projets, vole chez Vénus pour prendre au moins congé d'elle. Mais Vénus est absente... absente avant l'aurore! Mars s'alarme; il soupçonne, il court, il s'informe, et parvient enfin à découvrir ce qu'il ne cherchoit pas.

Et voilà ce qu'on gagne à percer un secret.
Amants, fermez les yeux : qui n'est assez discret
Pour s'en tenir à l'apparence,
Quand il sait ce qu'il ignoroit,
Regrette bien son ignorance.

Mars, trop instruit pour son malheur, maudit les Destinées : il maudit Jupiter et Vulcain, et Vénus, et lui-même;

Puis il partit, et je crois qu'il fit bien;
Car un amant qui voit épouser sa conquête,
Doit se trouver, s'il assiste à la fête,
Un peu gêné dans son maintien.

L'Aurore venoit de s'éveiller, et regardoit avec compassion Vénus, qu'elle voyoit pleurer pour la

premiere fois; les autres déesses sommeilloient encore.

La Mollesse et la Volupté,
De pavots chargeoient leurs paupieres,
Et semoient de roses légeres
Leurs charmes brillants de santé,
Et couverts d'un doux velouté.
Les Plaisirs, amis du Silence,
Près d'elles fouloient le duvet,
Et caressoient leur nonchalance.
Leurs levres avoient la fraîcheur
D'une fleur qui s'entr'ouvre à peine;
Et l'on eût dit, à leur haleine,
Qu'un Zéphyr sortoit de la fleur.

A leur réveil, les Immortelles apprirent deux nouvelles qui leur furent également agréables, le mariage de Vénus, et le rappel d'Apollon: ces deux évènements occuperent les heures rapides de la toilette, et firent éclore un double projet. Vénus s'étoit levée avant l'Aurore; elle avoit pleuré, elle devoit avoir les yeux gonflés et beaucoup de pâleur: avec un peu d'art, on pouvoit l'effacer. Apollon étoit aimable, c'étoit une conquête à faire. Il arrivoit de la campagne, la conquête étoit facile: mais d'autres pourroient la disputer, il falloit donc se mettre sous les armes. L'occasion étoit belle; le roi du ciel avoit ordonné les préparatifs d'un bal. A ce mot, Émilie, ne prévoyez-vous pas des attaques, des surprises,

des conquêtes rapides; et ne vous rappelez-vous pas la nuit brillante où je vous vis pour la premiere fois?

Le lendemain, au point du jour,
Ma main sur mes yeux, Émilie,
Trouva le bandeau de l'Amour
Sous le masque de la Folie.
Je voulus l'arracher en vain;
Cupidon, par un nœud divin,
L'avoit serré, comme Nature,
En naissant, a sur votre sein
De Vénus noué la ceinture.
Sur mon front ce bandeau charmant
N'est point un vain déguisement:
Je suis aveugle, je vous jure;
Eh! qui n'est aveugle en aimant!
Cependant, sur votre figure,
J'entrevois encor deux beaux yeux,
Des traits nobles et gracieux,
Une candeur naïve et pure,
Un esprit, un charme attrayant,
Une tendre mélancolie...
Je suis un aveugle, Émilie,
Mais un aveugle clairvoyant.

LETTRE XXX.

VÉNUS AIMÉE D'APOLLON.

La famille céleste, dans toute sa magnificence, étoit assise au divin banquet. Vulcain buvoit à longs traits le nectar, et dévoroit des yeux sa conquête. Vénus, pâle et languissante, effaçoit encore toutes les déesses; celles-ci concentroient leur dépit, et gardoient le silence. Jupiter, près de Junon, observoit sa dignité conjugale; et l'Ennui, sous le masque de la Cérémonie, présidoit gravement à la fête.

Apollon égayoit seul cette monotonie. Il racontoit sa vie pastorale; il parloit de ses amours, de ses erreurs, des malheurs de l'inconstance, et du bonheur qu'il goûteroit désormais dans la fidélité: ses regards sembloient adresser cette promesse à Vénus. Vénus l'écoutoit avec cet intérêt qu'excite la bonne foi d'un jeune homme foible, mais moins aimable peut-être, s'il avoit moins de torts. Elle eût voulu les lui faire réparer: elle étoit muette, attentive, immobile, et ne s'appercevoit point que la Nuit donnoit le signal des plaisirs et des fêtes.

Déja la Folie et Momus
En triomphe amenoient la Danse;
Les Graces marquoient la cadence,
Et suivoient les pas de Vénus.
L'Amour embrasoit l'atmosphere:
Sous une figure étrangere
On se fuyoit, on s'agaçoit;
Et le monarque s'éclipsoit
Sur les traces de la bergere.
Les traits de l'Amour se croisoient,
Voloient à travers l'assemblée,
Se renvoyoient, se repoussoient,
Et se perdoient dans la mêlée.
Les soupirs, les vives ardeurs,
Suivoient les Nymphes fugitives,
Qui, plus adroites que craintives,
Au piege attiroient les vainqueurs;
Et les criblant des étincelles
Que lançoit le feu de leurs yeux,
Mille fois par heure infideles,
Trompoient à la fois mille heureux.
Un regard, un geste, un sourire,
Un mot, un rien, vouloit tout dire:
Tout parloit. L'espoir, le desir,
L'ardeur, la crainte, la tendresse,
Redoubloient la fievre, l'ivresse,
Et le délire du plaisir.

Mais tandis que vous suivez ce brillant tourbillon, l'heure fatale est arrivée: Vulcain s'éloigne, et Vénus disparoît...

Ici ma Muse va taire
Ce qu'elle n'a jamais vu;
Je respecte le mystere
En faveur de la vertu.

Passons au lendemain, il est déja grand jour, et Vénus ouvre les yeux.

Une lumiere plus pure
Semble éclairer la beauté:
Son désordre est sa parure;
Son fard sa timidité.
Un doux vermillon colore
Son teint brûlant de plaisir;
Et son cœur, novice encore,
Palpite de souvenir.

La toilette fut brillante: tous les dieux y assisterent. Apollon y fut aimable, vif, et séduisant. Il plut. On l'invita pour le lendemain; et le lendemain pour les jours suivants. Sa conversation étoit enjouée, spirituelle, et tendre. Vulcain aimoit Vénus, mais son amour étoit peu délicat; et, quand l'époux avoit régné, l'amant disparoissoit. Apollon remplissoit ces interregnes, que le sentiment et l'esprit rendent si intéressants. Cette intimité devenoit tous les jours plus tendre. Vénus commençoit à s'en alarmer; elle avouoit même ses scrupules à son ami. Mais celui-ci se jetant à ses pieds: « Hélas! lui disoit-il, que vous êtes « injuste, et que vous connoissez peu mon cœur! »

« Sans rien oser, sans rien prétendre,
« Près de vous je me trouve heureux.
« Un mot, un regard un peu tendre,
« Un sourire, comble mes vœux.
« L'Amour exige qu'on le flatte,
« Les faveurs sont ses aliments;
« Mais l'Amitié, plus délicate,
« Vit de la fleur des sentiments. »

Cette tendresse métaphysique rassuroit Vénus; mais le piege n'en étoit que plus adroit. L'Amour, caché sous le voile de l'Amitié, est un bouton de rose renfermé dans son enveloppe. Il perce peu-à-peu ce tissu léger; on l'entrevoit avec plaisir: ses progrès sont rapides, mais ils paroissent insensibles à l'œil qui les suit et qui les desire. Apollon, par une nuance délicate, faisoit ainsi passer Vénus de l'inquiétude à la confiance, et de la confiance au desir. Ses regards devenoient encore plus expressifs, sa voix plus tendre, son chant plus affectueux; et Cypris ne se lassoit pas de l'entendre chanter. Un jour enfin, il hésita quelques instants; Vénus insista; alors, baissant les yeux, il chanta d'une voix tremblante:

Depuis qu'aux genoux de Cyprine
Je passe mes plus doux moments,
C'est en vain que je m'examine
Pour démêler mes sentiments.
Je sais fort bien que je soupire,

Que je suis fou plus qu'à moitié;
Mais je ne saurois trop lui dire
Si c'est d'amour ou d'amitié.

Je crois qu'ils sont d'intelligence
Pour me tourmenter tour-à-tour:
Dans les regards qu'elle me lance,
L'Amitié contrefait l'Amour.
Mon cœur alors plein d'espérance,
Palpite plus fort de moitié;
Mais près d'elle si je m'avance,
L'Amour contrefait l'Amitié.

Par une erreur involontaire,
Craignant sans cesse que mon cœur
Ne vole la sœur pour le frere,
Ou bien le frere pour la sœur,
Je tranche, de peur d'injustices,
Le différend par la moitié;
Et je confonds les sacrifices
De l'Amour et de l'Amitié.

Vénus ayant une fois agréé ce mélange, l'Amitié ne fut pas long-temps de la partie; et bientôt nos tendres amis devinrent amants passionnés. Mais les yeux de Vulcain, mais les regards de tout l'Olympe, interceptoient leurs moindres coups-d'œil. Un tête-à-tête eût été si doux! mais ils n'avoient ni l'un ni l'autre aucun prétexte pour s'absenter. Vénus, soumise encore aux bienséances, n'osoit abandonner son époux: Apollon, nouvellement rappelé, ne pouvoit quitter le roi du ciel. Enfin, les circonstances

changerent: Vulcain devoit s'absenter pour Lemnos. Vénus, durant ce voyage, avoit obtenu la permission de visiter sa planete*. Apollon supplia Jupiter de lui accorder de nouveau le char de la lumiere. Jupiter y consentit... Nos amants se rencontreront sans doute, et vous prévoyez l'infidélité de Vénus. Mais ces jouissances seront passageres, et l'Hymen sera vengé.

Depuis cette époque, Apollon ne quitta plus le trône du jour. On assure même que c'est encore lui qui regle l'ordre des saisons, qui fait éclore les fruits et les fleurs, et qui, dans sa course rapide, voit à chaque pas tout changer, excepté mon cœur, et le vôtre peut-être.

Phébus, tous les ans, sur vos traces,
Trouve, en recommençant son cours,
Nouveaux talents, nouvelles graces;
Mais toujours les mêmes amours.
Tandis que la folle jeunesse
Court après la diversité,
Que je trouve dans ma tendresse
Une douce uniformité!
Eh! comment, loin de ce qu'il aime,
Mon cœur iroit-il s'engager?
Mon amour est comme vous-même;
Il ne peut que perdre à changer.

---

* L'étoile de Vénus.

LETTRE XXXI.

VÉNUS DANS L'ISLE DE RHODES. LES SEPT MERVEILLES DU MONDE

Au moment paisible où Vesper* atteloit le char de la Nuit, le char du Soleil s'arrêta sur l'horizon: il étoit environné de nuages d'or et de pourpre, qui formoient dans le ciel un chaos radieux. Les astronomes de ce temps-là prirent ce phénomene pour un météore, et passerent la nuit à l'admirer. Mais les mortels ignorent les secrets des dieux: le phénomene étoit un voile brillant, sous lequel le roi du jour attendoit la reine de la beauté. Elle arrivoit au rendez-vous, portée sur l'étoile du berger. Les amants descendirent secrètement dans l'isle de Rhodes; et, à la faveur du météore, ils échapperent aux lorgnettes des curieux.

Seuls dans cette isle, couverte de bosquets et de collines, ils ne tarderent pas à s'égarer. Heureusement ils s'égaroient ensemble; et le Mystere, qui

---

* Ce dieu présidoit au matin, sous le nom de Lucifer; et au soir, sous le nom de Vesper.

les guidoit, connoissoit le labyrinthe. Apollon, pour assurer la marche de Vénus, la soutenoit doucement dans ses bras. De temps en temps, le gazon les invitoit à se reposer; mais la prudence leur défendoit de dormir. « Mon ami, disoit Vénus, que « cette nuit est belle! Votre regne ne vaut pas celui « de votre sœur. Ah! pourquoi ferme-t-on les yeux, « quand il est si doux de veiller! Non, jamais les « pavots de Morphée n'eurent pour moi la douceur « des roses qui peuplent ce séjour. Je ne sais quelle « douce amertume j'y goûte à soupirer avec vous. « Je ne connoissois pas le prix des larmes, et j'igno- « rois encore qu'il y eût une tristesse préférable à « tous les plaisirs. Ne vous semble-t-il pas, mon « ami, que ce vallon est enchanté, que les oiseaux « y redoublent leurs caresses, que les hommes y « doivent respirer l'amour... et qu'ici, les dieux « sont des hommes? »

Je n'ose vous retracer, Émilie, ce qu'Apollon lui répondoit. Le langage des amants heureux est pour moi un langage étranger; cependant,

Depuis long-temps je pourrois le comprendre
Et le parler, si vous l'aviez voulu;
Car vous savez qu'il n'eût fallu
Qu'une leçon pour me l'apprendre.

Vous aurez donc la complaisance de suppléer ce

que vous ne m'avez pas mis en état de vous écrire.

Cette nuit trop courte fut une heureuse alternative de doux propos et de silences peut-être plus doux encore. En effet :

Dans ces moments délicieux
Cupidon lui-même balance,
Pour décider lequel vaut mieux
Ou du parler ou du silence.

Phébé, qui souvent marche avec tant de lenteur, eut alors, en peu d'heures, parcouru sa carriere; et l'Aurore importune rappela Phébus dans les cieux. Il fallut déja se quitter! Vénus, en soupirant, remonta sur sa planete, Apollon sur son char, et les astronomes allerent se coucher.

Cependant, l'isle heureuse se ressentoit encore de la présence des dieux. Une odeur d'ambrosie parfumoit ses bosquets et ses vallées: on appercevoit çà et là des touffes de roses, qui fleurissoient les trônes de verdure où la déesse s'étoit reposée; l'isle étoit devenue un jardin enchanté. Bientôt elle prit le nom des fleurs * qui la couvroient; et comme les poëtes enrichissent toujours la vérité, ils publierent qu'il y avoit plu des roses. Vinrent ensuite les commentateurs, qui en conclurent, on ne sait

* Rhodes dérive d'un mot grec, qui signifie rose.

pourquoi, que Vénus, quoique mariée à Vulcain, étoit vierge encore. Mais quels rapports y a-t-il entre les roses et la virginité, si ce n'est la blancheur de l'innocence ou le coloris de la pudeur? C'est là, sans doute, ce que ces messieurs ont voulu dire.

Quoi qu'il en soit, Apollon fut, depuis ce temps, adoré dans l'isle de Rhodes : on lui érigea une statue colossale, haute de soixante-dix coudées; chacun de ses pieds posoit sur un des deux rochers qui formoient l'entrée du port, de sorte que les vaisseaux passoient, sans baisser leurs mâts, entre les jambes du colosse. Cette masse énorme fut construite en douze années, par Charès, Lindien *, et coûta trois cents talents : elle sembloit braver les siecles, et ne devoir finir qu'avec le globe qui la portoit; mais cinquante-six années après, elle fut renversée par un tremblement de terre; et enfin, après neuf cents autres années, en 672, elle fut enlevée après avoir été mise en pieces, et on chargea neuf cents chameaux de ses débris.

Le colosse de Rhodes étoit la premiere des sept merveilles du monde.

La seconde étoit le temple de Diane à Éphese:

* C'est-à-dire natif de Lindos, ancienne ville de Rhodes, sur les ruines de laquelle il existe maintenant un bourg qui se nomme Lindo.

cet édifice, soutenu sur cent vingt-sept colonnes, élevées par autant de rois, durant l'espace de deux cent vingt ans, et enrichi des trésors de toute l'Asie, fut brûlé le jour même de la naissance d'Alexandre, par un certain Érostrate, qui prétendoit ainsi se rendre immortel. Les Éphésiens, pour le punir, défendirent, sous des peines capitales, de jamais prononcer son nom.

On comptoit aussi, parmi les merveilles du monde, la statue de Jupiter Olympien, ouvrage du célebre Phidias; les jardins et les murs de Babylone, construits par Sémiramis; le palais de Cyrus, dont les pierres étoient cimentées avec de l'or; les fameuses pyramides d'Égypte, qui servoient de tombeaux aux rois de cette fertile contrée; enfin, le tombeau qu'Artémise éleva au roi Mausole son époux. Ce monument prit le nom du prince qu'il renfermoit; nom que nous donnons encore à nos *Mausolées*: il étoit environné de trente-six colonnes, et avoit quatre-vingts pas de circuit. Que cette étendue ne vous étonne pas, Émilie;

Quand un cœur fidele soupire
Près du tombeau de son amant,
En étendant ce monument,
Il croit étendre son empire.

La plupart de ces antiques merveilles ont été dé-

truites par le temps; mais l'art en a réparé les outrages, en multipliant ses chefs-d'œuvre. Je pourrois, Émilie, faire avec vous de savantes recherches sur cette matiere, et vous parler des nouvelles merveilles qui embellissent aujourd'hui l'univers; mais,

Les merveilles de l'art n'ont plus, en vérité,
Rien qui me charme; et je vous jure
Que vous avez borné ma curiosité
Aux merveilles de la nature.

LETTRE XXXII.

NAISSANCE D'ADONIS.

Vénus, enivrée d'un sentiment nouveau, se croyoit heureuse, mais son bonheur ne dépendoit pas d'elle; Apollon en étoit devenu l'arbitre et le dépositaire.

Hélas! que je plains une belle
Qui confie à l'objet de ses jeunes amours
Le gage précieux du bonheur de ses jours!
Elle trouve presque toujours
Un dépositaire infidele.

Tel fut le sort de Vénus. La Médisance, qui dès-lors présidoit au comité des déesses, lui rapporta en confidence que Phébus descendoit tous les soirs au palais d'Amphitrite, et qu'il n'en sortoit qu'au lever de l'Aurore. A cette nouvelle, la triste Jalousie, quittant le temple de l'Hymen, son séjour ordinaire, vint déchirer le cœur de Vénus, et le remplit de fiel et d'amertume. La malheureuse déesse, l'œil égaré, le teint pâle, et les cheveux en désordre, vole au sommet du mont Ida. Là, ses regards inquiets se fixent tour-à-tour sur le char de son amant, et sur

le séjour d'Amphitrite : bientôt elle voit les coursiers du Soleil toucher au terme de leur carriere, et descendre vers la plaine liquide. L'océan étincelle, les chevaux précipitent leur course, le char entre dans l'onde, ses feux s'amortissent, et Phébus disparoît.

Cypris, à cette vue, étoit restée muette, immobile. Ses yeux, fixés vers le sombre horizon, sembloient y suivre encore le char de son amant. L'ingrat! s'écrioit-elle, après tout ce que!... Elle n'en pouvoit dire davantage. Sa bouche demeuroit entr'ouverte, ses sanglots s'arrêtoient au passage. Elle cherchoit des larmes et n'en trouvoit plus. Enfin, d'une voix tremblante, elle appelle ses colombes, saisit les rênes, et va dans l'isle de Chypre ensevelir sa honte et ses remords.

Là, le souvenir de ses beaux jours l'attendrit, et fit couler des pleurs qu'elle avoit besoin de répandre. Il lui sembloit que ces arbres, que ces fontaines répondoient à ses soupirs; et l'infortunée soulageoit son cœur en leur adressant ces plaintes.

« Doux asile de l'innocence,
« Bocages, témoins du bonheur
« Et des plaisirs de mon enfance,
« Soyez témoins de ma douleur.
« Myrtes, sous votre ombre paisible,
« Cachez mes larmes, ma rougeur,

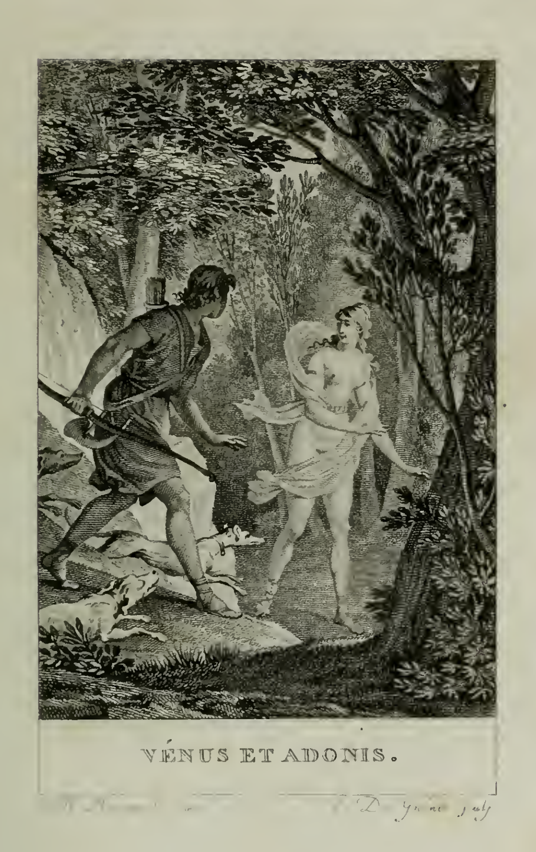
« J'ignorois, avant mon malheur,
« Qu'on dût rougir d'être sensible.

« Pauvre Amphitrite, ainsi que moi,
« Tu perds, en ce moment, le repos de ta vie.
« Que je te plains!... Mais il est près de toi...
« Hélas! que je te porte envie! »

En parlant ainsi, elle erroit à travers les bois et les vallées; ses levres étoient livides, ses paupieres gonflées, ses yeux éteints, ses joues pâles et brûlantes. Ce n'étoit plus Vénus; et lorsque son amant vint éclairer les ravages qu'il avoit faits, l'infidele ne reconnut plus sa victime.

Les jours de Cypris se consumoient ainsi dans les regrets et dans les larmes: souvent même elle y consacroit les nuits, et les comparoit douloureusement avec celle qu'elle avoit passée dans l'isle de Rhodes. Alors, elle se levoit avec agitation, et précédoit l'Aurore dans les bois et sur les montagnes.

Là, un jeune favori de Diane faisoit, depuis quelque temps, ses premieres armes; il avoit les graces de Diane elle-même: on l'eût pris pour son frere. Il n'étoit pas immortel, mais il entroit dans cet âge brillant où la vie ressemble à l'immortalité. En poursuivant les monstres des forêts, il apperçut Vénus, et s'arrêta. Cypris, étonnée, leva les yeux, et ne les baissa plus.



VÉNUS ET ADONIS.

Le chasseur oublia son arc et son carquois.
Vénus, du sein des pleurs, sentit naître un sourire.
Ils se voyoient alors pour la premiere fois;
Et pourtant ils avoient quelque chose à se dire.

Enfin, après avoir hésité long-temps, le timide chasseur rompit ainsi le silence.

« Vénus vient quelquefois visiter ces beaux lieux;
« En vous voyant, j'ai cru... Mais sans doute mes yeux
« Ont été trompés par vos charmes:
« Si vous étiez Vénus, verseriez-vous des larmes? »

« Hélas! répondit-elle, vous ignorez donc que les « déesses sont sensibles, et les dieux infideles? Mais « vous, aimable mortel, qui êtes-vous? Quels sont « les auteurs de vos jours? » A ces mots l'adolescent rougit, et lui dit, en baissant ses longues paupieres: « Ma naissance est un secret, et mon existence est « un crime. Cyniras, mon pere, régnoit dans cette « isle heureuse. Il n'avoit alors qu'une fille qu'il « chérissoit tendrement. Myrrha le payoit de re- « tour; mais son cœur aveuglé s'égara, et la piété « filiale fit bientôt place à l'amour. L'infortunée, « pour éteindre cette flamme incestueuse, essaya « de terminer ses jours: elle détacha sa ceinture, « et voulut s'étrangler; mais sa nourrice accourut, « coupa le nœud fatal, la rendit à la vie, lui arracha « son secret, et favorisa son crime. L'épouse de mon « pere célébroit alors, durant la nuit, les mysteres

« de Cérès. Myrrha, conduite par sa nourrice, prend « sa place dans le lit nuptial. Mais bientôt Cyniras « s'apperçoit de cette horrible méprise : il alloit « venger la nature ; sa fille échappe à sa vengeance. « Durant huit mois entiers, elle erra jusques dans « le pays des Sabéens, portant avec elle le remords « et le fruit de son crime. Enfin, les dieux, à sa « priere, la changerent en cet arbre d'où découle « la myrrhe. Hélas! ces larmes précieuses sont les « pleurs de ma mere. Sous cette forme nouvelle, « elle me nourrissoit encore dans son sein. Enfin, « le terme marqué par Lucine arriva ; l'écorce de « l'arbre s'ouvrit, et je vis le jour. Les Nymphes, « touchées de mon sort, me reçurent dans leurs « bras, et prirent soin de mes plus tendres années... « Tant que vécut mon pere, je n'osai paroître dans « le séjour qu'il habitoit ; mais il n'est plus, et j'ai « cru qu'il m'étoit du moins permis de venir pleurer « sur sa cendre. Hélas! je méritois peut-être une autre « origine. Le cœur d'Adonis est pur ; plaignez-le, « mais ne le haïssez pas. » A ces mots, les soupirs étoufferent sa voix, et deux ruisseaux de larmes sillonnerent ses joues vermeilles. Vénus, attendrie, les essuyoit en soupirant. « Consolez-vous, lui disoit-« elle, tous les cœurs ne vous sont pas fermés. Ne « vous accusez point du crime de votre mere, car « je ne voudrois pas aimer un coupable. — Eh! qui

« m'aimera? s'écrioit-il : je n'ai plus de sœur. — C'est « moi qui la serai. — Je n'ai plus de mere. — Eh bien! « je vous en servirai. » Et elle appliqua sur le front de l'orphelin un baiser. Je ne vous dirai pas, Émilie, si ce fut un baiser fraternel ou maternel; vous en jugerez bientôt vous-même. Pour moi, j'imagine que l'émotion de Vénus ressembloit alors à celle que mon cœur éprouve auprès de vous.

Le doux sentiment que je goûte
En vous revoyant chaque jour,
Est plus que l'amitié, sans doute,
Mais n'oseroit être l'amour.
Il est, de le faire connoître,
Plus mal-aisé que d'en jouir;
Je le sentirois moins, peut-être,
Si je pouvois le définir.

LETTRE XXXIII.

VÉNUS ET ADONIS.

Vous attendez impatiemment, Émilie, la seconde entrevue de Vénus et d'Adonis : vous allez être satisfaite. L'Aurore entr'ouvre les portes du Jour : voici les amants. Au bas de cette colline, n'appercevez-vous pas Adonis, les yeux baissés, la tête penchée, et la démarche incertaine, accourant, et craignant d'arriver au rendez-vous? Au détour de ce bosquet, ne découvrez-vous pas Vénus, qui se cache derriere un buisson de myrtes? A travers les branches qu'elle écarte, elle apperçoit Adonis; elle jouit de son embarras; elle l'attend, et lui pardonne de se faire attendre. Il arrive enfin. Vénus paroît... Voyez comme il est confus de son bonheur, et comme elle est heureuse de sa confusion! Il se tait; elle regarde : il leve les yeux. Les voilà tous deux immobiles; ils se sont tout dit, et le silence dure encore. Enfin, Cypris dépose un baiser sur sa main, et la lui abandonne : Adonis recueille le baiser, en donne mille en échange; et Vénus retire sa main pour les recueillir à son tour.

Alors l'amant timide, un peu rassuré, lui dit à demi-voix:

« Cette belle main doit vous dire
« De quels feux je me sens brûler.
« Mais, hélas! pourquoi s'écrire,
« Tandis qu'on peut se parler? »

A ces mots, Vénus lui sourit, lui tend les bras, et ils se parlent. Après cet entretien muet, mais délicieux, Vénus remarque que son bien-aimé rêve et soupire: elle veut en savoir la cause. « Hélas! « répond-il en rougissant, depuis un instant je crains « d'avoir un lustre de plus. Jusqu'ici je n'ai point « compté mes jours; mais pardonnez-moi d'en de- « venir avare, depuis que je vous les ai consacrés. « Si ce qu'on m'a raconté est véritable, je ne jouirai « pas long-temps de mon bonheur.

« Au printemps dernier, la jeune Aurore, fille « de Titan et de Cybele, apperçut Tithon, frere de « Priam : il étoit beau, pour son malheur; la déesse « l'aima. Elle descendit de son char de rose, prit « Tithon par la main, et le conduisit dans l'isle de « Délos : là, l'Hymen les unit secrètement; et l'Au- « rore obtint des Parques l'immortalité pour son « époux. Mais l'immortalité n'éloigne pas la vieil- « lesse; et les mortels vieillissent bientôt auprès des « divinités. Chaque faveur que Tithon obtenoit de

« son épouse le vieillissoit d'un lustre; et, avant que « l'Aurore eût douze fois éclairé l'orient, elle vit son « époux se courber sous le poids de la caducité. « Tithon supplia les dieux d'abréger cette vieillesse « éternelle; et les dieux, touchés de son sort, le « changerent en cigale. Sous cette forme nouvelle, il « chante encore d'une voix affoiblie les plaisirs de « sa jeunesse fugitive; et dans peu de jours, peut-« être, je chanterai, comme lui, le songe rapide de « mon bonheur. »

Adonis se tut, et soupira. Vénus, l'embrassant avec tendresse, lui répondit:

« Ah! ne crains point cette métamorphose:
« Adonis, dans mon sein, jamais ne vieillira.
« Mon Adonis est une rose,
« Que mon souffle rajeunira. »

Ces paroles, et quelques caresses, le rassurerent. Bientôt les alarmes s'éloignerent, et les plaisirs prirent leur place. Vénus ne quittoit plus Adonis: armée, comme lui, d'un arc et d'un carquois, elle le suivoit à travers les bois et les précipices. La reine de Gnide et de Paphos se soumettoit aux lois de Diane, qui bravoit sa puissance; et l'amour étouffoit la vanité dans le cœur d'une déesse! Si quelquefois l'ardeur de la chasse séparoit les amants, ils se rapprochoient aussitôt, ne fût-ce que pour se

répéter : *Je t'aime;* car, *je vous aime,* n'étoit pas en usage alors pour une seule personne. Il étoit réservé à notre langue de distinguer par *vous* et *tu* le respect et la tendresse : cependant, elle n'a pas tout prévu ; car lorsque ces deux sentiments sont réunis, quel mot faut-il employer ? Je n'en sais rien ; et je vous avouerai même, Émilie, que souvent, tandis que ma bouche dit *vous,* mon cœur vous tutoie *in petto*. Que cette liberté tacite ne vous alarme pas.

Tu ne peut *vous* être suspect ;
Tu s'adresse à l'Etre Suprême.
Il peut donc, sans nuire au respect,
S'adresser à l'être qu'on aime.

LETTRE XXXIV.

MORT D'ADONIS.

Unis par l'âge et par les sentiments,
Quelle douceur, quelle volupté pure
Doivent goûter deux fideles amants!
Leurs soupirs sont la voix de la nature.
Tout leur sourit; les feux de leur amour
Sont aussi doux que les rayons du jour.
D'un seul regard, le couple aimable et tendre
Sait se parler, se répondre, et s'entendre.
Sont-ils heureux, l'Amour, à leur bonheur,
Par ses faveurs, prête de nouveaux charmes.
Dans leurs chagrins, l'Amour consolateur
A vingt secrets pour essuyer leurs larmes:
C'est un sourire, un mot, un geste, un rien;
C'est un propos dicté par la tendresse;
C'est un baiser, une main que l'on presse,
Un cœur qu'on sent battre contre le sien.
Dans ces moments où soi-même on s'oublie,
Se souvient-on des peines de la vie?
Non, croyez-moi; de son enchantement,
Lorsque le cœur enivré se réveille,
Tout est passé; les plaisirs du moment
Ont effacé les chagrins de la veille.

Vénus éprouvoit depuis quelques jours cette douce

consolation, Apollon étoit oublié; Adonis aimoit pour la premiere fois : c'étoient la candeur et l'amour même. Cypris connoissoit, à ses dépens, tout le prix de ce trésor: elle en jouissoit avec délices, et ne concevoit pas au monde un état plus heureux que le sien. Mais s'il est un bonheur passager, c'est celui qui naît de l'amour.

Déja le Printemps s'étoit réfugié dans l'isle de Chypre, et l'Automne cédoit à l'hiver l'empire du reste de la terre. Mars revenoit couvert de lauriers, et se flattoit de trouver Cypris en quartier d'hiver. En arrivant, il apprit la mésintelligence qui régnoit entre Vulcain et son épouse; cette nouvelle lui parut d'un favorable augure. Mais l'accueil glacé qu'il reçut de Vénus fit évanouir ses espérances, et naître ses soupçons.

Ce dieu savoit qu'une belle
Qui nous enleve son cœur,
Le reprend bien moins pour elle
Que pour notre successeur.

Il en résultoit, selon lui, que Cypris avoit une inclination secrete; et comme elle passoit une partie de l'hiver dans l'isle de Chypre, il y avoit là quelque mystere, ou bien Mars ne connoissoit pas les femmes. Or il se piquoit de les connoître, et de n'être jamais dupe de leur dissimulation. Il épia

donc Vénus dans ses fuites champêtres, et reconnut avec dépit qu'il l'avoit jugée d'après les vrais principes.

Aussitôt, le dieu jaloux jure la perte d'Adonis; il lui souffle la fureur des combats, et allume dans son cœur la soif du danger. Adonis ne respire plus que la guerre; il brûle d'affronter les bêtes féroces. Cette belliqueuse audace brille dans ses yeux, anime son teint, et lui donne une grace nouvelle. Jamais Vénus ne l'a tant aimé; jamais elle n'a tant craint pour ses jours. « Mon cher Adonis, lui dit-elle, d'où « vous vient cette folle témérité? Préférez-vous « Diane à Vénus qui vous chérit? Cessez de com- « battre les monstres; vous êtes fait pour de plus « douces victoires. Hélas! mon rang m'appelle au- « jourd'hui à la cour de Jupiter: je reviendrai dans « peu d'instants; mais je ne vous quitte qu'en trem- « blant. Ah! si je vous suis chere, ménagez vos jours, « et vivez pour celle qui n'auroit pas même la con- « solation de mourir pour vous. » A ces mots, elle l'embrasse avec tendresse.

Mais à peine son char s'envole vers l'Olympe, que Mars lui-même se présente sous la forme d'un sanglier. Ses crins hérissés, sa gueule menaçante, ses yeux étincelants, réveillent l'ardeur impétueuse d'Adonis; il oublie Vénus, s'oublie lui-même, part comme la foudre, atteint le monstre, le perce d'un



MORT D'ADONIS.

E. De Ghendt sculp

trait. Le monstre furieux se retourne, fond sur le jeune chasseur, le terrasse, et lui enfonce dans l'aine sa dent meurtriere. Adonis tombe, baigné dans son sang. Zéphyr porte à Vénus le dernier cri de son cher Adonis. Vénus y répond; et soudain ses colombes, d'un vol précipité, redescendent. La déesse éperdue court à travers les rochers et les ronces, déchire son sein d'albâtre et sa belle ceinture, et ses pieds délicats : elle se jette sur son bien-aimé, referme sa blessure entr'ouverte, arrache son voile, bande sa plaie profonde, et s'efforce d'arrêter le sang qui s'échappe à gros bouillons, et ruisselle entre ses doigts. Soins inutiles et tardifs! Adonis n'est plus : ses yeux brillants s'éteignent, son front pâlit, ses levres vermeilles se décolorent, et ressemblent à la violette flétrie. En vain, sa malheureuse amante souleve avec effort ce corps immobile, le serre dans ses bras, appuie son cœur contre le sien, presse de sa bouche de feu cette bouche expirante, et cherche à la ranimer du souffle de sa chaleur divine: son cher Adonis ne la sent plus, et se glace contre son sein. Tout-à-coup ce froid mortel la saisit: la déesse frissonne, recule, et tombe en invoquant la Mort. Mais la Mort, avare et sourde, emporte sa proie sans l'entendre. Hélas!...

En respirant la vie et le dernier soupir
Du mortel chéri qui nous aime,

Qu'il est cruel de ne pouvoir mourir,
Et de se survivre soi-même!

La malheureuse Cypris, détestant l'immortalité, qu'elle ne pouvoit partager avec son amant, cherche du moins à ranimer de lui quelque étincelle. Elle recueillit le sang qui couloit encore de sa blessure, et, du reste de sa tiédeur, fit éclore l'anémone.

Emblême de la vie, aimable et tendre fleur,
Qui brille le matin, le soir perd sa couleur;
Et passant de nos prés sur l'infernale rive,
Nous présente en un jour l'image fugitive
De la jeunesse et du bonheur.

Après cette métamorphose, Vénus fit élever, dans cet endroit même, un temple à son cher Adonis. Là se renouveloit tous les ans la pompe de ses funérailles. Les habitants de la Syrie et ceux de la Grece adopterent dans la suite cette fête annuelle. Le premier jour, ils se couvroient de vêtements lugubres, s'arrachoient les cheveux, et se frappoient la poitrine, en pleurant la mort d'Adonis. Le lendemain, ils célébroient avec alégresse sa résurrection et son apothéose: ainsi, dès ce temps-là, comme aujourd'hui, l'on voyoit toutes les femmes,

Du soir au lendemain, changeant de ton, d'humeur,
Comme d'habit et de couleur,
Et retournant leur physionomie,

Pleurer de joie ou de douleur
Suivant la circonstance et la cérémonie.

Mais la vérité m'éloigne de la fable; j'y reviens: Cypris, après avoir rendu les derniers devoirs à son bien-aimé, songea elle-même à soigner ses blessures. En volant au secours d'Adonis, elle n'avoit senti ni les rochers, ni les ronces qui l'avoient déchirée. Les rosiers épineux étoient teints de son sang: plusieurs gouttes jaillirent sur les roses; et ces fleurs, qui jusqu'alors avoient été blanches, conserverent depuis cet évènement la couleur du sang de Vénus.

Aussi, moi, qui jamais n'obtins d'autre faveur,
Qui jamais n'eus d'autre ressource,
Que de vous présenter quelquefois cette fleur,
Je crois, en la voyant briller sur votre cœur,
Voir le sang de Vénus retourner à sa source.

LETTRE XXXV.

MARS ET VÉNUS SURPRIS PAR VULCAIN.

Vous savez, Émilie, ou vous saurez un jour, que ce qui désole une femme, en console souvent une autre. La mort d'Adonis fit le désespoir de Cypris et la consolation de Proserpine. Cette reine, qui s'ennuyoit beaucoup dans son empire, fut enchantée d'y recevoir le favori de Vénus; et, ce qui la charmoit encore plus, c'est que la déesse ne pouvoit suivre son amant dans l'Élysée. Proserpine se flattoit donc de posséder seule l'ombre d'Adonis.

Ce bonheur vous paroît sans doute imaginaire:
  Qu'est-ce qu'une ombre pour un cœur?
Mais apprenez qu'Amour pour l'ordinaire;
  Court après l'ombre du bonheur.

Vénus qui pleuroit encore son cher Adonis, instruite des projets de Proserpine, en conçut une douleur amere. Mais bientôt le dépit succede à la douleur, et la rage au dépit: ses sanglots s'arrêtent, ses larmes se sechent sur ses joues brûlantes. La fille de l'Océan vole à l'Olympe, traverse la foule

des dieux, se jette aux pieds de Jupiter, les presse de ses mains tremblantes; et, ne dissimulant plus rien: « Oui, mon pere, s'écrie-t-elle, oui, j'aimois « Adonis. Je l'aimois, je l'ai perdu! J'ai perdu la « jeunesse, les charmes, la tendresse de mon amant. « Son ame encore me restoit fidele, et Proserpine « prétend me la ravir: la cruelle veut m'enlever « jusqu'à l'ombre de ce que j'aimois. O Jupiter! « venge-moi. Rends-moi mon Adonis: qu'il vive « pour que Proserpine ne triomphe pas de ta fille, « et que l'immortalité ne me soit plus insuppor- « table. »

Jupiter, attendri, mais n'osant décider une querelle dont le motif compromettoit les droits de l'Hyménée, ordonna aux deux rivales de s'en rapporter au jugement de Thémis.

Cette vierge immortelle, fille du Ciel et de la Terre, et sœur de l'aimable Astrée, portoit un bandeau sur ses yeux. D'une main elle tenoit un glaive, de l'autre une balance, et le miroir de la vérité.

Son temple étoit ouvert. Pour avoir audience
On ne parcouroit point le dédale éternel
Tracé par la chicane et la jurisprudence;
L'encre ne couloit pas encor sur son autel,
Et l'or ne faisoit point trébucher sa balance.

Thémis, après avoir entendu Vénus et Proserpine,

partagea leur différend par la moitié, et prononça qu'Adonis passeroit six mois sur la terre, et six mois dans l'Élysée. Cet expédient mit les rivales à-peu-près d'accord. Restoit à décider laquelle des deux jouiroit la premiere de la présence de son amant; et comme Proserpine, depuis quelque temps, étoit en possession, elle obtint pour elle la continuation du premier sémestre. Quel siecle pour Vénus! mais Mars en adoucit la durée. Après une légere résistance,

Elle souffrit qu'il lui parlât,
Qu'il partageât sa peine et plaignît ses alarmes,
Puis, qu'il essuyât quelques larmes,
Puis enfin, qu'il la consolât.
Et lorsqu'après six mois, encor tendre et fidele,
Adonis pour Vénus quitta le sombre bord,
L'innocent reconnut près d'elle
Que les absents ont toujours tort.

Le pauvre Adonis pleura long-temps cette étrange perfidie. Il gémissoit la nuit, il se plaignoit à l'Aurore; et l'Aurore, touchée de ses plaintes, les répétoit au lever d'Apollon. Ce dieu n'apprit qu'avec un dépit secret les amours et les infidélités de Vénus: il se rappeloit des temps plus heureux; et bientôt ces souvenirs enfanterent la jalousie. Caché derriere un nuage, il épia les amants, et trompa la vigilance de Gallus, gardien de leurs plaisirs. Aussitôt il en

avertit Vulcain, qui, durant leur sommeil voluptueux, enveloppa Mars et Vénus de filets imperceptibles. L'Olympe assemblé fut témoin de leur réveil et de leur confusion.

J'ignore si, dans cet instant,
Vulcain fit bonne contenance:
Mais je sais bien qu'en éclatant
Un époux doit toujours rougir de sa vengeance.
Quand l'Hymen fait un quiproquo,
Le sage se résigne, il cede à son étoile,
Et sait, le front couvert d'un voile,
Jouer son rôle incognito.

Mars furieux changea Gallus en coq, pour le punir de sa négligence. Il paroît que, sous cette forme nouvelle, Gallus devint plus vigilant; car tous les jours encore, avec la même exactitude,

Il annonce aux amants le lever de Phébus,
Et Mars, en l'écoutant, sort des bras de Vénus.

Vulcain, à la priere des dieux, ayant levé ses filets, Mars se sauva dans les montagnes de la Thrace, où il fut depuis adoré, et Vénus se réfugia dans l'isle de Chypre. Là, par un prodige nouveau pour elle, elle crut voir de jour en jour décroître sa ceinture; peu-à-peu cette parure divine refusoit d'environner son sein: enfin, elle fut obligée d'y renoncer jusqu'à la naissance de l'Amour.

Que de bien, que de mal j'aurois à vous dire de ce dieu! mais je m'impose silence. Il est trop cruel pour en dire du bien, et trop puissant pour en médire. D'ailleurs, quelle seroit l'utilité, quel seroit le prix de mes leçons?

Si votre cœur daignoit m'entendre,
Je vous parlerois de l'Amour;
Mais que puis-je vous en apprendre?
Je ne l'ai vu qu'à votre cour.
Mieux que moi, dès long-temps vous devez le connoître.
Et sur ce chapitre, à son tour,
L'écoliere pourroit en remontrer au maître.

FIN DE LA SECONDE PARTIE.

NOTES.

Page 87, LETTRE TRENTIEME. Quelques mythologues ont feint que Vénus, s'échappant de la chambre nuptiale, alla confier ses chagrins aux trois Graces.

« Je viens à vous, mes compagnes fideles ;
« Cet hyménée est un fléau pour moi.
« Au noir Vulcain j'ai donc donné ma foi !
« Et j'ai rendu mes chaînes éternelles !
« Grand Jupiter, tu l'as voulu : pourquoi
« De cet époux me vantois-tu l'adresse,
« Et la puissance, et sur-tout la richesse ?
« Pour contenter mes modestes desirs,
« Il ne me faut qu'amour et les plaisirs :
« Plaisirs, amours, vous fuyez l'hyménée,
« Le mien sur-tout. De votre destinée
« Plaignez-vous moins (lui répond en riant
« Le doux trio), ce joug contrariant
« Est à porter aussi léger qu'un autre,
« Et cet époux devoit être le vôtre.
« Pluton, Neptune, et le grand Jupiter,
« Depuis long-temps sont tous trois en ménage.
« Ce Mars, qui fait l'amour avec tapage,
« Cache un œil noir sous son casque de fer;
« Mais il pourroit, dans sa brusque incartade,
« Vous planter là pour la moindre naïade.
« Cet Apollon, qui promene dans l'air

« Le char du jour, observe, et voit trop clair
« Pour un époux; et, mal pour mal, sans doute,
« Mieux vaut encor mari qui n'y voit goutte.
« Bacchus chez vous viendroit cuver son vin.
« Le dieu qui porte un caducée en main
« Pourroit fort bien, s'il vous avoit pour dame,
« Comme un effet négocier sa femme.
« Sur votre cœur jamais Pan n'eut des droits;
« Vous nous avez répété mille fois
« Que son gros rire et ses deux pieds de chevre
« Vous apportoient la migraine et la fievre.
« Voilà des dieux les seuls que pour époux
« Peut de Paphos choisir la souveraine;
« A moins pourtant qu'il ne lui soit plus doux,
« Laissant Vulcain, de s'unir à Silene.
« Mais, croyez-moi, tenez-vous au premier,
« Car bien ou mal il faut se marier. »

Page 100, Lettre trente-deuxieme. « Là, un « jeune favori de Mars faisoit ses premieres armes. » L'enfance d'Adonis et sa premiere éducation ont fourni à M. Bernardin de Saint-Pierre un tableau charmant dont il a embelli le troisieme volume de ses Études de la Nature. Nous avons tâché de l'imiter dans les stances suivantes, qui ont quelque rapport avec l'objet traité dans cette lettre, et qui par conséquent ne sont point ici déplacées.

Une Nymphe devint mere
D'un enfant, dont la beauté
De Diane si sévere

Sut fléchir l'austérité.
Sur son front est la décence,
Dans ses discours la candeur:
Il ressemble à l'Innocence
Qui sourit à la Pudeur.

Vénus, que Mars abandonne,
Boudant les Jeux et les Ris,
Voit cet enfant, et soupçonne
Qu'il pourroit être Adonis.
A Diane elle l'enleve;
Et son cœur secrètement
S'enorgueillit d'un éleve
Qui lui promet un amant.

Mais Diane inconsolable
Parcourt les monts et les bois:
Appelle l'enfant aimable
Qui ne vient plus à sa voix;
Et sachant quelle déesse
A Paphos l'a transporté,
Craint pour sa jeune sagesse
L'écueil de la volupté.

Elle apprend que Cythérée,
Par le plus heureux hasard,
Doit, de sa cour entourée,
Vers les bois guider son char;
Que lasse dans la campagne
D'errer seule avec son fils,
La déesse s'accompagne
De l'Amour et d'Adonis.

Diane aussitôt rassemble
Les Nymphes de ses forêts:
Elles aiguisent ensemble
Leurs javelots et leurs traits;
Et quand le char s'embarrasse
Dans des sentiers inconnus,
La déesse de la chasse
S'offre aux regards de Vénus.

Elle prétend qu'on lui rende
L'enfant si cher à son cœur:
Elle presse, elle commande;
Et Vénus tremble de peur.
Vénus a peu de vaillance:
Elle perd jusqu'à la voix;
Les Graces sont sans défense,
Et l'Amour est sans carquois.

Elle pleure, elle envisage
Son Adonis et l'Amour,
Tous deux enfants du même âge,
Tous deux beaux comme le jour,
Par des caresses légeres
Tous deux lui payant ses soins,
Et si pareils que deux freres
Pourroient se ressembler moins.

Elle invente un stratagême,
Et sans délais l'accomplit;
Le dos de l'enfant qu'elle aime,
De deux ailes s'embellit.
A Diane qui l'appelle

Le montrant avec son fils,
Elle lui dit : Vois, cruelle,
Et si tu l'oses, choisis.

Diane flotte incertaine
Entre ces enfants ailés;
Elle hésite, en croit à peine
Ses yeux errants et troublés:
Vénus attend sa réponse;
Mais Diane, sans retour,
Au jeune Adonis renonce
De peur de prendre l'Amour.

FIN DES NOTES DE LA SECONDE PARTIE.

TABLE ALPHABÉTIQUE.

FIN DE LA TABLE DE LA SECONDE PARTIE.

5/- 3 vols





